

MÉMOIRES

D E

S U L L Y.

MEMOIRES
DE MAXIMILIEN
DE BETHUNE,
D U C
DE SULLY,
PRINCIPAL MINISTRE
DE HENRI LE GRAND.

Mis en ordre , avec des Remarques.

PAR M. L. D. L. D. L.

Nouvelle Édition , revue & corrigée.

T O M E V I I



A L O N D R E S.

M. D C C. L X V I I

S O M M A I R E S
DES LIVRES

C O N T E N U S

DANS LE SEPTIEME VOLUME.

S O M M A I R E
DU VINGT CINQUIEME LIVRE.

M E M O I R E S de l'année
1608 Spectacles & fêtes d'
l' Arsenal Aventure comique entre
le duc de Sully & Pimentel Gran-
des offres faites par Henri IV à
Sully & refusees Amours & mal-
tresses de ce prince Conversation
intéressante entre lui & Sully sur
ses sujets de mécontentement con-
tre la reine, la marquise de Ver-
neuil & leurs conseillers Il y em-
ploie Sully Naissance d'un troi-
sième fils de France. Sully est pris

Tome VII

A

*part qu'y eut Henri Foiblesse de
l'Espagne Revolte des Maures &
leur expulsion de l'Espagne. Af-
faires d'Allemagne*

S O M M A I R E

DU VINGT-SIXIÈME LIVRE.

MEMOIRES de l'année
1609 Etats de finance
contestation a ce sujet entre le duc
de Sully & le chancelier de Sille-
ry Sully traite & loge le roi à l'Ar-
senal Indiscrétion du pere Cotton,
dont Henri accuse Sully Entretien
important entr'eux sur les complots
à la cour & en Espagne, contre la
personne de Henri, sur son amour
pour la princesse de Condé, &c
Conseils que lui donne Sully, Pro-
jet d'un cabinet d'état, très utile
pour toutes les parties du gouverne-
ment Moyens différens de recou-
vrer de l'argent dans un besoin.

1608.

venu capable de se choisir une religion, depuis qu'un âge mûr l'avoit mis en état de faire toutes les réflexions nécessaires pour cela; mais que pour moi, la chose étoit différente; que je serois sincèrement au désespoir d'augmenter en honneurs, en biens & en dignités, aux dépens de ma conscience; que si j'avois jamais à changer de religion, je sentoís bien que la seule conviction intérieure m'y porteroit, & non point l'ambition, l'avarice ni la vanité, & que si j'en ufois autrement, je donnerois lieu à sa majesté elle même de tenir pour suspect un cœur que je n'aurois pu garder fidèle à Dieu. » Pourquoi, reprit Henri, avec une cordialité qui me toucha sensiblement, » pourquoi ne me fierois-je pas à vous, puisque vous ne feriez rien que je n'aye fait, & que vous ne m'avez donné conseil de faire, lorsque je vous le proposai? » Je vous prie encore de me donner ce contentement; pensez y bien; je vous donne un mois pour y réfléchir: ne craignez point que je ne tiennne pas tout ce que je vous promets. Je ne doute nullement, sire,

« lui repliquai-je , que votre parole ne
 « soit inviolable Je ne desirer rien tant
 « que de vous plaire , je n'y manquerai
 « jamais , tant qu'il sera en ma puissance
 « de le faire. Je vous promets de pen-
 « ser très-sérieusement à tout ce qu'il
 « vous a plu de me proposer J'espère
 « toujours satisfaire votre majesté ,
 « quoique je ne le fasse peut être pas
 « de la maniere qu'elle pense »

1608

Lorsque les Protestans entendirent
 parler de rompre mon alliance avec
 Leldiguieres , & de faire épouser ma
 demoiselle de Vendôme à mon fils , car
 le bruit en fut bientôt répandu par-
 tout , ils crurent tous pour cette fois
 qu'ils alloient me perdre Il y avoit
 long tems qu'ils m'accusoient , avec
 les reproches les plus amers , de tra-
 vailler à la ruine du parti protestant en
 France, en amassant au roi ces sommes
 considérables , & toutes ces provi-
 sions de guerre , dont ils se figuroient
 dans leur frayeur , que le poids les ac-
 cableroit les premiers En vain je tâ-
 chois à leur persuader qu'ils n'avoient
 rien à appréhender de semblable d'un
 roi tel que Henri Leur préteution les
 faisoit toujours revenir à leurs premiers
 soupçons contre moi. Ceci les y con-

1608. firma. Les caresses que le roi faisoit à Rosny, que fort souvent il appelloit *Mon fils*, l'accès que je donnois à tous les ecclésiastiques, les réédifications d'églises, d'hôpitaux & de couvents, auxquels j'employois tous les ans une somme considérable de deniers royaux, le bref de Paul V, dont il couroit plusieurs copies; que sçais je ? mille choses qu'on releva en ce moment, leur parurent la dernière preuve de mon infidélité.

Les principaux de ce corps, & surtout les ministres en parurent d'autant plus intrigués, qu'il ne s'agissoit pas seulement d'un triomphe que leurs ennemis alloient remporter sur eux, mais qu'ils étoient persuadés, & qu'ils disoient même assez hautement, que si une fois je leur manquois, je ne m'en tiendrois pas à leur égard à la seule indifférence, mais que je serois leur plus ardent persécuteur. Je n'entendis pendant je ne sçais combien de tems, que des exhortations, des remontrances & des harangues de leur part, qui n'auroient eu guere d'efficace auprès des discours du roi, si je n'avois heureusement trouvé ma force au dedans de moi-même. La comtesse de Sault,

Lesdignieres & tous les Créquis tra-
 vailloient cependant de leur côté avec
 vivacité, à empêcher que le mariage
 arrêté ne fût rompu, ni celui avec ma-
 demoiselle de Vendôme achevé. Ils
 voulurent persuader à la reine, qu'elle
 devoit s'intéresser pour eux, & se plain-
 dre de ce qui se projettoit. Comme ils
 virent qu'elle n'en vouloit rien faire,
 ils revinrent à employer pour me rete-
 nir, tout ce qu'ils purent imaginer de
 plus fort, assiduités, prévenances, as-
 surances, promesses, sermens, tout
 fut mis en œuvre pour me détourner
 d'un dessein que je n'avois point.

Je partis de Paris sur ces entrefaites,
 pour faire un voyage de dix à douze
 jours à Sully & dans mes autres terres,
 d'où je ne fus pas plutôt de retour,
 que sa majesté envoya Villeroi rece-
 voir ma réponse sur tout ce qu'elle
 m'avoit proposé. Je ne fus pas fâché
 de n'avoir qu'un témoin, devant le-
 quel je pusse dire plus librement tous
 mes sentimens, le tems ne m'y avoit
 que plus affermi. Je dis à Villeroi, que
 je remerciois très humblement sa ma-
 jesté de m'en l'honneur qu'elle me fai-
 soit, que je ne consentirois point à me

1608.

voir revêtu de charges de personnes encore vivantes ; & que quand elles viendroient à vaquer , je ne m'en estimois pas digne , ayant déjà assez des miennes. Que pour ce qui regardoit mon fils , je n'aurois jamais d'autre conseil à lui donner , que d'obéir au roi , & de ne rien faire contre sa conscience. J'eus mes raisons pour trancher encore plus court sur l'article de mon changement de religion. Je dis à Ville-roi que c'étoit le cardinal du Perron , que j'avois choisi pour en porter ma réponse à sa majesté. Cette éminence crut , aussi-bien qu'Henri , que cette parole vouloit dire quelque chose ; Henri la lui annonça lui-même avec une grande espérance ; & je ne tardai pas à voir arriver chez moi du Perron , qui me pressa de lui ouvrir mon cœur. Je mis assez de force , & même de théologie (6) dans la réponse que je lui fis , pour lui faire comprendre qu'il s'étoit bien trompé. Son érudition ,

(6) Théologie qui , ici , & que je supprime bien être de même encore , pour ne pas offenser les oreilles catholiques. . . .

tion ,

tinu, ni son éloquence ne me touchèrent point, il rapporta au roi que j'étois inébranlable

1603

Ce prince, qui voulut aussi de son côté faire un dernier effort, m'envoya chercher, & quoiqu'il n'employât que la douceur, la tendresse, & les sollicitations d'une ancienne amitié, & il m'est permis de parler de la sorte, je compris que le danger n'avait point été jusqu'à là, aussi pressant qu'il l'était en ce moment, sur-tout lorsque je l'eus entendu me reprocher ma constance comme une dureté à son égard, & une marque, disait-il, que je ne l'aimais plus. Il m'en dit enfin, qu'il m'en parloit pour la dernière fois, & que je lui donnasse du moins mon fils. A quoi je répondis encore que je ne le lui refusais pas, mais qu'il m'était impossible d'user envers lui de l'autorité de père, pour l'obliger à se faire catholique. Sa fermeté égala presque la mienne. Et le roi qui ne vouloit donner sa fille à aucun des princes, pour ne pas les rendre trop puissans, résolut de marier mademoiselle de Vendôme au fils de M^{le} le connétable. La comtesse de Sault prit ce moment pour revenir plus for-

1608. rement à la charge, sur l'accomplissement de celui de sa petite-fille.

Restoit à parer le contre-coup de la part de mes ennemis, & c'est ce que je ne négligeai pas. Lorsque je scûs qu'ils étoient occupés à me le porter, je pris ce tems-là pour écrire au roi : que je n'ignorois pas tout ce qu'on lui rapportoit, pour lui donner une mauvaise impression de mes paroles, de mes actions, & de mes pensées, & qu'on m'imputoit même ce que je ne disois, ni ne faisois, ni ne pensois. Que je le priois instamment de se souvenir toujours de la promesse qu'il m'avoit faite, de me déclarer lui-même & ses volontés & ses sujets de plainte contre moi. Il me répondit d'une manière bien propre à me tranquilliser contre la cabale de mes ennemis : que j'avois de commun avec toutes les personnes en place, de faire plus d'envie que de pitié. » Vous sçavez, me dit-il, si j'en suis exempt, & d'une religion & de l'autre. Ce que vous avez à faire, c'est que comme je prens conseil de vous dans toutes mes affaires, vous preniez aussi conseil de moi dans les vôtres, qui im-

« porteront tant soit peu, comme du
 « plus fidèle ami que vous ayez au 1608
 « monde, & du meilleur maître qui
 « fut jamais »

Ce n'étoit pas sans fondement que Henri se citoit pour exemple. Il avoit ses inquiétudes, & aussi ses ennemis plus secrets. Car quoiqu'on ne vit plus, comme dans les années précédentes, des séditions prêtes à éclater dans le royaume, parce que les coups d'autorité qu'on avoit faits, avoient obligé l'insolence & la mutinerie à se tenir cachées, cependant il n'est que trop vrai qu'on appercevoit encore à la cour, & parmi tous les plus qualifiés du royaume, ce même esprit turbulent, inquiet & ardent pour les nouveautés, qui avoit tout brouillé pendant si long tems. Il ne produisoit plus que des divisions dans les familles, & des querelles entre les particuliers, que Henri appliquoit à appaiser par tous les moyens possibles, les regardant comme un germe, dont il ne falloit attendre que des fruits pernicioeux, & il lui faisoit fort de ne pouvoir pas toujours y réussir, comme il l'auroit bien souhaité. Le regne de ce prince, semblable en beau-

1608

~~XXXXXXXXXX~~ coup de choses à celui d'Auguste, eut encore cette conformité avec lui, & c'étoit aussi cet exemple que Henri se proposoit à suivre le plus ordinairement. *Æquitate non aculeo.* Voilà la devise que je mis suivant son intention, aux Jettons d'or de cette année, qui représentoient un essaim d'abeilles en l'air, ayant au milieu d'elles leur roi sans aiguillon. Je les lui présentai comme il passoit de la petite gallerie dans la grande qui conduit aux Thuilleries. Nous nous y promenâmes long tems ensemble, en nous entretenant sur le sujet que je viens de dire, & sur ces mêmes chagrins domestiques, qui m'ont déjà fait déplorer tant de fois le malheur de ce prince trop bon & trop doux.

On a pû s'appercevoir dans les années précédentes, de ma fidélité à observer la promesse que j'ai faite précédemment, de ne plus entretenir le lecteur des foiblesses de Henri. J'ai caché avec soin à mes secrétaires, & à toute autre personne, ce qui s'étoit dit sur ce sujet entre ce prince & moi, dans ces conversations si longues & si secrètes. Depuis la marquise de Verneuil, le nom d'aucune femme n'a été

employée dans ces mémoires à titre de maîtresse du roi J'ai mieux aimé qu'on ignorât tout ce que j'ai eu de peine à effuyer par cet endroit que de les faire connoître aux dépens de la gloire de mon maître. Peut-être ai-je poussé ce scrupule trop loin, car le public a été si rebattu des noms de madame de Motet (7), de mademoiselle des Es-

1608

(7) Jacqueline du Benil comtesse de Motet, Charlotte des Essarts comtesse de Romorantin deux des maîtresses de Henri IV l'une de la première Antoine comte de Motet, tué à la journée de Castelnaudary en 1632 & de la seconde, deux filles, l'une abbesse de Fontevraud & l'autre de Chelles. De ces deux femmes de la duchesse de Beaufort, & de la marquise de Verneuil qui portèrent successivement & tout ouvertement le titre de maîtresse du roi ce prince eut huit enfans, qui

furent les seuls qu'il légitima. Il aima encore Blaise Babou vicomtesse d'Estanges deux cousines de la belle Gabrielle & plusieurs autres. Voyez l'histoire des amours du grand Alexandre

Après la mort de Henri IV mademoiselle des Essarts épousa secrètement le cardinal de Guise Louis de Lorraine à qui le pape donna dispense pour ce mariage & en même tems pour garder ses bénéfices. La chose a été prouvée par le contrat de mariage même qu'on trouva parmi les papiers de ce

1608. sarts, de la vieille madame d'Angoulême, de la comtesse de Sault, de mesdames de Ragny & de Chanlivault, deux de mes parentes, du commandeur de Sillery (8), de Rambouillet, de Marillac, de Duret le médecin, d'un autre médecin Juif, & de bien d'autres des plus considérales de la cour, tous différemment intéressés dans ces aventures, comme principaux acteurs, ou comme participans, que je pourrois bien en dire beaucoup, sans rien apprendre de nouveau; mais ce ne seroit

cardinal, après sa mort, passé dans la forme la plus authentique. Il en est fait mention dans le *Mercuré Hist. & Polit. Avril 1688* De ce mariage sortirent trois fils, l'un évêque de Condom, & le second comte de Romorantin, & deux filles, dont l'une épousa le marquis de Rhodes Charlotte des Esarts, se remaria ensuite à François du Hallier de l'Hôpital, maréchal de France, comte de Rosnay, &c. Le commentaire des amours du grand Alcandre marque simplement qu'elle fut maîtresse du cardinal de Guise, & ensuite de N de Vic, archevêque d'Auch. Elle étoit fille naturelle du Baron de Sautour, en Champagne *Journal du regne de Henri III imprimé en 1720, tom. I pag. 277.*

(8) Noël de Sillery, frere du chancelier, ambassadeur à Rome.

après tout ce noe répétition bien froi
de, de tracasseries toutes pareilles à
celles dont on a vû ci devant quelques
échantillons

1608

La raison que j'ai d'excepter de cette
regle le trait suivant, c'est qu'il suffit
qu'il paroisse exiger quelque justifica-
tion de ma conduite personnelle envers
le public auquel il n'a pas été caché
Dans un de ces momens où Henri sen-
toit le plus vivement les indiscretions
de la reine, le bruit courut qu'il l'avoit
quittée brusquement, & qu'il s'en étoit
allé à Chantilly, sans la voir. Cela étoit
vrai, ce prince passa par l'Arsenal, &
s'ouvrit à moi de tout ce qu'il avoit sur
le cœur. Le roi parti, j'allai l'après-midi
au Louvre, pour tâcher de parler à la
reine, accompagné d'un seul de mes
secrétaires, qui n'entra point avec moi
dans le petit cabinet de cette princesse,
où elle étoit enfermée en ce moment.
La Conchise étoit à la porte de ce ca-
binet, la tête appuyée sur son coude,
comme une personne qui dort, ou du
moins qui rêve profondément. Je la ré-
veillai. Elle me dit que la reine n'avoit
pas voulu la laisser entrer dans son ca-
binet dont la porte me fut pourtant ou-

verte (9), sitôt que je me fus nommé.

1608.

Je trouvai la reine occupée à composer une lettre au roi, qu'elle consentit que je lusse, elle y avoit répandu

(9) La reine eut
pendant un assez long
tems, beaucoup de
confiance en M. de
Sully. L'auteur de l'his-
toire de la mere & du
fils rapporte que cette
princesse ayant résolu
un jour, par le conseil
de Conchine, d'aver-
tir le roi que tels & tels
de la cour avoient osé
lui parler d'amour, el-
le voulut auparavant
consulter ce ministre
qui la détourna de cer-
te résolution, en lui
représentant, qu'elle
alloit donner au roi
le plus grand & le
plus juste soupçon,
qu'un mari de sa qua-
lité pût avoir de sa
femme, attendu qu'il
n'y avoit point
d'homme de juge-
ment, qui ne sçût
fort bien, qu'on ne
parloit point d'a-

mour à une personne
de sa condition,
sans avoir premie-
rement reconnu
qu'elle l'auroit pour
agréable, & sans
qu'elle fût la moitié
du chemin, & que
le roi pourroit pen-
ser que les motifs
qui l'auroient por-
tée à faire cette dé-
couverte, seroient
ou la crainte qu'elle
auroit qu'elle ne fût
connue par autre
voie, ou le dégoût
qu'elle auroit pris
de ceux qu'elle vou-
loit accuser, par la
rencontre de quel-
ques autres plus
agréables à ses yeux;
ou enfin la persua-
sion d'autres, assez
puissans sur son es-
prit, pour la porter
à cette résolution.

Tom. 1. pag. 10.

tant d'aigreur & de fiel , qu'elle n'eût
 pû assurément produire qu'un très-
 mauvais effet. Je lui en fis si bien sentir
 les conséquences , qu'elle consentit à
 la supprimer , avec assez de peine , &
 à condition que je lui aiderois à en re-
 faire une autre , où rien ne seroit oublié,
 de ce qu'elle disoit avoir à représenter ,
 si justement au roi son époux. Il fallut
 la servir selon cette idée , pour éviter
 pis , ce ne fut pas sans bien des chicanes
 entre nous deux , sur le choix des ex-
 pressions , & sur la force de chaque ter-
 me. J'eus besoin de toute la présence
 d'esprit dont je suis capable , pour trou-
 ver les moyens de satisfaire la princesse ,
 sans mécontenter le roi , ni m'écarter
 du respect, en parlant à sa majesté. Cette
 lettre est fort longue , je ne la rapporte
 point. La reine s'y plaignoit des galan-
 teries éternelles du roi son mari , mais
 ce n'étoit que par l'envie qu'elle avoit
 de posséder seule son cœur. Si elle pa-
 roissoit y exiger un peu trop absolument
 le sacrifice de sa rivale , son repos , sa
 conscience & son honneur , l'intérêt du
 roi sa santé & sa vie , le bien de l'état ,
 l'assurance de la succession royale pour
 ses enfans , qu'il plaisoit toujours à la

1608. marquise de Verneuil de mettre en doute, étoient autant de motifs, qui lui en imposoient, disoit elle, la nécessité. Elle toucheroit de compassion ce prince, ajoutoit-elle, en menant les enfans qu'elle avoit eus de lui, se jeter à ses pieds. Elle lui rappelloit toutes ses promesses, elle prenoit Dieu à témoin, que s'il les effectuoit, elle renonceroit de son côté à toute autre vengeance contre la marquise de Verneuil.

J'eus beau faire avec tous mes ménagemens; je n'eus apparemment pas encore assez d'adresse ou de fécondité; car le roi se tint grièvement offensé de cette lettre lorsqu'il l'eut reçue, & d'autant plus, qu'il reconnut aussi-tôt, qu'elle n'étoit pas de la façon de la reine. J'en reçus aussi-tôt un billet, écrit en ces termes. » Mon ami, j'ai reçu » une lettre de ma femme, la plus im- » pertinente qu'il soit possible d'écrire. » Je ne m'en offense pas encore tant » contre elle, que contre celui qui l'a » dictée; car je vois bien que ce n'est » pas de son style, informez-vous & » essayez de découvrir qui en est l'au- » teur; je ne l'aimerai ni le vrai de » ma vie. Tout assuré que je croyois

être, ce billet ne laissa pas de me donner à penser

1603.

Trois ou quatre jours après, le roi étant venu à l'Arsenal, à son arrivée de Chantilly, je me trouvai assez embarrassé des questions que je vis qu'il alloit me faire car il ne venoit que pour ce sujet seul. « Hé bien ! me dit-il, n'avez vous point découvert qui a fait cette lettre de ma femme ? Non pas encore certainement, sire, lui répondis je, en usant d'adresse, mais dans deux jours j'espère vous en rendre bon compte, je le ferois, pour suivis je, peut être encore plutôt, si je sçavois ce qu'il y a dedans qui vous offense. Comment ! dit-il, c'est une lettre très-bien faite, pleine de raisons, d'obéissance & de soumission, mais qui me mord en tant, & me pique en me flattant, en particulier je n'y vois rien à reprendre, mais en gros elle me fâche & me fâcherait encore davantage, si elle venoit à être rendue publique. Mais, sire, repris-je, si elle est telle que vous le dites, elle peut avoir été faite à bonne intention, & pour empêcher un plus grand mal. Non, non, interrompit

1608. » Henri, elle a été faite malicieusement
 » & pour me picoter. Si ma femme
 » avoit pris conseil de vous, ou de quel-
 » qu'autre de mes bons serviteurs, je
 » ne m'en offenserois pas tant. Quoi !
 » sire, repartis-je aussitôt, si c'étoit un
 » de vos bons serviteurs qui l'eût faite,
 » vous ne lui en sçauriez pas mauvais
 » gré ? Nullement, me dit encore le
 » roi, car il l'auroit fait sans doute à
 » bonne intention. Cela est vrai, sire,
 » dis je à mon tour ; mais ne vous fâ-
 » chez donc plus, car c'est moi qui
 » l'ai faite, crainte de pis, & quand
 » vous en sçaurez les raisons, vous
 » direz que j'ai fait ce qu'il falloit faire,
 » & afin que vous n'en doutiez point,
 » je vais vous en montrer l'original,
 » écrit de ma main, à côté de celle de
 » la reine ». Je le tirai de ma poche,
 & le lui présentai, en disant ces pa-
 roles.

Le roi en le lisant, m'y fit remar-
 quer quelques mots, en la place des-
 quels la reine en copiant cette let-
 tre, en avoit substitué d'autres beau-
 coup moins doux. » Oh bien, me
 » dit-il, puisque c'est vous, n'en par-
 » lons plus, j'ai le cœur content » ;

mais ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en se
 servant de l'ascendant que j'avois paru
 avoir en cette occasion sur l'esprit de
 la reine. « Il faut que vous me ren-
 diez deux services. » J'écoutai ce
 prince avec attention, & sans l'inter-
 rompre, quoiqu'il me parlât assez long
 tems, & je rapporterai ici ses propres
 paroles, que je mis dans le moment
 même par écrit. c'est par ces sortes
 de discours familiers, que je crois
 qu'on peut mieux connoître l'inté-
 rieur des esprits, & le vrai caractère
 d'un cœur. « J'ai sçu, dit-il, que ma
 femme est venue ici par deux fois,
 pendant que j'étois à la chasse,
 qu'elle s'y est enfermée seule avec
 vous, dans le cabinet de votre fem-
 me, qu'elle y a demeuré chaque fois
 plus d'une heure, qu'au sortir de-
 là, quoiqu'elle eût le visage en-
 flammé de colère & les yeux pleins
 de larmes, elle n'avoit pas laissé de
 vous faire bonne mine, de vous re-
 mercier, enfin qu'elle avoit paru
 être tout à fait satisfaite de vous.
 Et afin que vous sçachiez que je ne
 suis pas mal averti, je ne vous cèle-
 rai point que j'ai sçu tout ceci de ma

1608.

» cousine de Rohan, votre fille, non
 » pour faire la rapporteuse, mais parce
 » qu'elle croyoit que je serois bien aise
 » de vous voir en aussi bonne intelli-
 » gence avec ma femme. Il faut bien
 » qu'il s'agît entre la reine & vous de
 » choses de conséquence : car elle ne
 » m'a jamais dit un seul mot, qui m'en
 » ait pû faire découvrir la moindre
 » particularité, quelques questions que
 » je lui aye faites là-dessus. Je vous
 » défends bien au moins & sur peine
 » de m'offenser bien fort, de parler de
 » cela à ma cousine de Rohan, je n'au-
 » rois plus le plaisir, que je prends avec
 » elle quand je viens ici ; & elle ne
 » me conteroit plus rien, si elle sçavoit
 » que je vous l'allasse redire ; quoique
 » je rie & joue avec elle, comme avec
 » un enfant, je ne lui trouve pourtant
 » pas l'esprit d'un enfant, elle me don-
 » ne quelquefois de très-bons avis ;
 » & surtout elle est fort secrette, lui
 » ayant confié plusieurs choses, dont
 » j'ai bien vû qu'elle n'a jamais parlé
 » ni à vous, ni à d'autres

» Mais pour revenir à ces deux si-
 » gnalés services, qu'il me semble
 » que je ne puis recevoir que de vous

« seul , je veux encore avant toutes
« choses , comme je vous l'ai déjà dit
« autrefois , qu'en tout ce que vous
« allez dire & faire de ma part , il ne
« paroisse nullement que ce soit de
« concert entre vous & moi , ni de
« mon sçu , mais qu'au contraire vous
« agissiez de votre propre mouvement ,
« & que vous craignez même que
« cela ne vienne à ma connoissance.
« L'un de ces services regarde madame
« de Vernueil , & vous commence-
« rez par celui-là , qui doit servir de
« préparatif à l'autre Vous lui direz ,
« que comme son ami particulier ,
« vous l'avertissiez qu'elle est à la veille
« de perdre mes bonnes graces , si elle
« n'agit avec une grande prudence ,
« que vous avez découvert qu'il y a
« des personnes qui me sollicitent de
« faire les doux yeux à d'autres , que
« si cela arrivoit , vous sçavez à n'en
« point douter , que je lui ôterois ses
« enfans , & la confinerois dans un
« cloître. Que ce refroidissement , se-
« lon toutes les apparences , vient en
« premier lieu , de l'opinion où je suis
« qu'elle ne m'aime plus , qu'elle se
« permet de parler fort souvent de moi

1603. » avec mépris, & même qu'elle m'en
 » préfere d'autres. Secondement, de
 » ce qu'elle cherche à s'appuyer de la
 » maison de Lorraine, comme si elle
 » avoit voulu prendre d'autre protec-
 » tion que la mienne, que ses intelli-
 » gences surtout & ses familiarités avec
 » messieurs de Guise & de Joinville,
 » me déplaisent au dernier point, étant
 » persuadé qu'elle n'en recevoit que
 » des conseils pernicioeux à ma person-
 » ne & à mon état, non plus que de
 » son pere & de son frere, avec les-
 » quels elle ne laissoit pas, malgré mes
 » défenses, de continuer d'avoir com-
 » merce, lorsqu'elle auroit dû se trou-
 » ver fort heureuse, qu'à sa priere je
 » leur eusse fait grace de la vie; qu'elle
 » faisoit parler à son frere par sa fem-
 » me, à laquelle j'avois permis de le
 » voir, mais que la principale raison
 » de mon éloignement pour elle, est
 » causée par ses indignes procédés en-
 » vers la reine.

» Si vous pouvez «, continua sa
 majesté, après m'avoir dit sur le cha-
 pitre de madame de Verneuil, tout ce
 qu'on a vû que j'ai dit moi-même ci-
 devant. » Si vous pouvez, par in-

» d'ustrie , ou par bonheur, obtenu
» qu'elle se change sur tout cela , outre
» que vous me tirerez de peine , & me
» mettrez en repos de ce côté là , vous
» vous en servirez de moyen & de cau-
» se , pour disposer ma femme à s'ac-
» commodér à ma volonté , c'est le
» second service que j'attends de vous
» Vous remontrerez à celle-ci , tou-
» jours comme de vous même , qu'elle
» ne sçaitroit mieux faire , si elle veut
» que je lui donne contentement ,
» qu'entr'autres choses , rien ne m'est
» plus insupportable que l'autorité ab-
» solue qu'elle a laissée prendre sur elle
» à Conchine & à sa femme , que ces
» gens là lui fount faire tout ce qu'ils
» veulent , & opposer à tout ce qui ne
» leur plaît pas , & même aimer & haïr
» qui bon leur semble , qu'ils ont enfin
» poussé ma patience à bout , que je
» me suis bien reproché de n'avoir
» pas suivi le conseil de la duchesse de
» Florence , de D Joan , de Jouanini ,
» de Goudy , & le mien , de les ren-
» voyer l'un & l'autre en Italie dès
» Marseille J'ai voulu , pour suivit
» Henri , remédier depuis à cette fau-
» te , par le moyen de D Joan , mais

1608.

» je me suis bien tôt apperçu qu'il étoit
 » trop tard : car à peine D. Joan voulut-
 » il en entamer le propos , par forme
 » de conseil , que ma femme entra ,
 » comme vous l'avez sçu , dans une si
 » grande colere contre lui , qu'il n'y eut
 » sorte de reproches , d'injures & de
 » menaces , dont elle n'usât en son en-
 » droit , jusqu'à ce que , lui ne pouvant
 » plus les souffrir , elle l'a obligé , quel-
 » que chose que j'ai pû dire & faire , de
 » se retirer hors de France , dont elle a
 » été merveilleusement aise pour Con-
 » chine , qui mourroit de peur que D.
 » Joan ne le poignardât , comme celui-
 » ci s'en vantoit assez publiquement.
 » Auparavant tout cela , la princesse
 » d'Orange imagina & me fit proposer
 » d'autres expédiens par madame de
 » Verneuil , qui crut que cette com-
 » plaisance lui obtiendrait de la reine
 » la permission de la voir , & de venir
 » librement au Louvre. Ces expédiens
 » auxquels je consentis , parce que je
 » vis que vous n'y contredisiez pas ,
 » furent de marier ensemble Conchine
 » & la Léonor , pour les renvoyer
 » après en Italie , sous le prétexte ho-
 » norable pour eux , de vivre splendi-

« dement en leur pays , des grands
 « biens qu'ils avoient acquis en Fran-
 « ce , mais tout cela bien loin d'adon-
 « cir l'esprit de ma femme , n'a fait que
 « lui apprendre à combattre encore da-
 « vantage toutes mes volontés , & eux-
 « mêmes (parlant des Couchines , mari
 « & femmes) en sont devenus si ro-
 « gues & si audacieux , qu'ils ont
 « été jusqu'à user de menaces contre
 « ma personne , si je faisois quelque
 « violence à leurs parusans »

1698

Le roi ne sortit pas sitôt de cet ar-
 ticle , dans la colere où il étoit contre
 toute cette sequelle Il me rapporta
 entre autres , le trait suivant , que je
 croyois qu'il avoit ignoré jusques là
 Mon épouse ayant sçu que Conchine
 songeoit à faire l'acquêt de la Ferté au
 Vidame , qui est une pièce de deux
 ou trois cens mille écus , elle jugea
 que cet établissement alloit faire un
 éclat , qui ne pouvoit retomber que
 sur la reine elle même , à cause de la
 protection qu'on sçavoit qu'elle lui
 accordoit. Elle ne balança pas à aller
 trouver cette princesse , à laquelle elle
 sçut persuader qu'il étoit de son inté-
 rêt d'empêcher Conchine de pousser

1608.

cette affaire plus avant. La reine reçut fort bien ce conseil de mon épouse, & l'en remercia ; mais sitôt qu'elle eut revu les Conchines, ils lui tournèrent si bien l'esprit, qu'elle s'emporta de la plus étrange manière contre madame de Rosny, & fut quelque tems sans vouloir la voir, ce qui peut-être eût duré beaucoup plus long-tems, sans la réflexion qu'elle & ses favoris avoient à toute heure besoin de moi.

» On m'a dit, ajouta Henri, que Con-
 » chine fut assez effronté pour venir
 » en faire des reproches à votre femme,
 » & d'une manière si remplie d'insolence contr'elle & moi, que je me
 » suis étonné qu'elle ne lui répondît
 » pas plus vertement. Je me doute
 » que c'est dans la crainte de se mettre
 » mal tout-à-fait avec ma femme.
 » Combien encore pensez-vous que
 » j'eus de dépit (car Henri ne se las-
 » soit point d'investir contre cet
 » Italien), lorsque je vis cet homme,
 » entreprendre d'être le tenant dans
 » une célèbre course de bague, con-
 » tre tout ce qu'il y a de galans hom-
 » mes en France, en public, dans la
 » grande rue saint Antoine, où ma

« femme & toutes les dames se trou-
 « verent, & qu'il eut assez de bon-
 « heur pour l'emporter Rien ne m'a
 « jamais fait tant de plaisir, que j'en
 « eus à cette course, en voyant M de
 « Nemours & le Marquis de Ros-
 « ny votre fils, arriver, montés sur
 « deux chevaux, qu'ils manioient de
 « même air, & avec une singulière
 « justesse »

1608

Henri ayant repris en deux mots,
 après tout cela, ce qu'il avoit pris
 « tant de plaisir à étendre » regardez,
 « me dit-il, à manier bien tout cela,
 « à différentes reprises, sans rien pré-
 « cipiter, enfin avec votre circons-
 « pection, votre respect & votre dex-
 « térité accoutumés Je vous proteste
 « que j'estimerai plus ces deux servi-
 « ces, que si vous m'aviez gagné une
 « bataille, on pris avec vos canons
 « la ville & château de Milan car le
 « cœur me dit que cet homme & cette
 « femme causeront un jour bien du
 « mal, je leur trouve des desseins au
 « dessus de leur condition, & contrai-
 « res à leur devoir Mais ne vous em-
 « barrassez pas, comme fit D Joan »
 Je voulus encore demander à ce prin-

1608.

ce, pourquoi il persistoit toujours à me remettre une exécution aussi douloureuse entre mes mains; pendant qu'il ne lui en coûteroit, s'il vouloit bien s'en charger, que de prononcer du bon ton à deux femmes, un, *je le veux*. Ce qu'il me répondit & ce que je lui repliquai, on l'a déjà vû une infinité de fois dans ces mémoires. Au bout de tout cela, il s'en alla, & me dit en m'embrassant. » Adieu, mon ami; je » vous recommande ces deux affaires: » car elles me tiennent bien fort au » cœur; & surtout soyez secret «.

Je ne pus en réunissant toutes mes forces, rien faire pour la tranquillité de ce prince, que de faire luire pour lui quelques instans de calme, au milieu de beaucoup d'autres d'orage. C'est ainsi qu'il passa le peu de jours, que le ciel lui gardoit encore. L'un de ses plus longs intervalles de repos, fut le tems de l'accouchement de la reine. Elle suivit sa majesté, qui prit au commencement de Mars la route de Fontainebleau. Il étoit impossible de pousser plus loin les égards que le faisoit Henri pour elle, dans l'état où elle étoit. Le caractère de ce prince

étoit de chercher à satisfaire tous ceux généralement avec lesquels il avoit à vivre Il m'écrivit souvent de Fontainebleau , & presque jamais , sans me donner des nouvelles de la santé de la reine. » Je pensois , dit il , » vous mander l'accouchement de ma femme , mais je crois que la par- tie est remise à cette nuit « Une autre fois , » Ma femme croit aller jusqu'au bout du mois , puisqu'elle » passa la journée d'hier « Le vingt-six d'Avril fut le jour de cet accouchement du troisième enfant male (10) du roi.

1608

Ou, plutôt
le 25

Ce prince m'en écrivit les lettres ordinaires Il me mandoit dans l'une d'elles , que je lui apprissse comment cette naissance avoit été reçue » Je » ne dis pas de vous , disoit il , car je » n'en doute point , mais du pu- blic « Je dois garder bien précieusement la lettre suivante , que m'ap-

(10) Gaston Jean-Baptiste de France nommé d'abord duc d'Anjou, & depuis duc d'Orléans mort en 1660. Henri IV avant la naissance de ce prince, qu'il vouloit le donner à l'Eglise, & le faire appeller le Cardinal de France, *ibid.* 568.

1608. porta le duc de Rohan, de sa part; sur ce que ma femme venoit aussi d'accoucher d'un fils, & presque dans le même tems que la reine. » Je crois » qu'aucun de mes serviteurs n'a pris » plus de part que vous, à la naissance » de mon fils d'Anjou. Je veux aussi » que vous croyez, que je surpassasse en » joie tous vos amis, de la naissance » de votre fils. Vous aurez bien la » tête rompue de leurs cajoleries; mais » l'assurance de mon amitié vous sera » plus solide que toutes leurs paroles. » Je fais mes recommandations à l'accouchée ». (11)

La reine se trouva plus indisposée de cette couche que des autres; elle fut saignée du pied, les purgations supprimées revinrent, & elle guérit bientôt totalement. Le roi en eut tout le soin possible. Il vint à Paris au commencement de Mai; mais il s'en retourna bien vite; & la joie que la reine lui marqua de ce retour, lui

(11) » Je desirerois, » dommage que d'une
 » dit Henri IV que » it bonne tige, il n'y
 » Dieu lui en eût don- » eut point de rejet-
 » né une douzaine, » tons « *Mém. Hist.*
 » car ce seroit grand *de France ibid.*

en donna une véritable Il accorda à cette
 cette princesse , qu'on fit cette année 1608
 pour dix ou douze mille écus de bâ-
 temens à Monceaux Il m'en envoya
 l'ordre car c'est dans des lettres de sa
 majesté que je prends tout ce détail , &
 il réitéra , sur ce que le maître maçon ,
 qui étoit venu les entreprendre , avoit
 été contraint , dit il , de rompre son
 atelier , faute d'argent , c'est que j'avois
 assigné ce paiement sur une restitution
 de deniers , que devoit faire le neveu
 de d'Argouges , & qu'il ne fit pas , al-
 leguant , pour gagner du tems , qu'il ne
 devoit rien Sur quoi le roi me manda
 encore que je le pressasse , & que j'a-
 vançasse d'ailleurs ces deniers , sans
 m'en remettre sur Fresno qui ne pou-
 voit l'y forcer, Il craignit que je n'ajou-
 tassé foi aux rapports qu'on m'avoit
 faits , que la reine n'étoit pas contente
 de moi , & me cherchoit querelle. Il
 m'apportoit dans une autre lettre , pour
 preuve du contraire , la manière dont
 cette princesse avoit pris mon parti
 contre M. & madame de Ventadour ,
 qui avoient fait à leurs majestés des
 plaintes contre moi

On ne pouvoit guères lui faire de
Tom. VII C

1608.

étoit véritable. Joinville s'étoit laissé surprendre aux charmes de la marquise, qui ne le désespéra point, dit-on Il ne fut bruit, pendant un assez longtems, que de leur bonne intelligence, & des lettres fort passionnées, qu'on prétendoit qu'ils s'étoient écrites. Enfin l'on assura que la proposition d'épouser avoit été faite très-sérieusement. On remarque bien que dans tout ce que je dis ici, je ne parle que par la bouche de toute la cour & de tout Paris : c'est que je ne laisse pas d'avoir dans cette affaire, toute frivole qu'on peut la juger, des secrets fort importans du roi à sauver. Si la chose alla aussi loin entre les deux amans, qu'on a voulu le faire croire, il paroît que madame de Verneuil en fut la dupe, & que malgré toute son expérience, elle ne connut pas assez bien le stile & la marche d'un jeune homme, encore plus étourdi qu'amoureux. Engagemens, sermens, privautés, lettres, tout cela aboutir, en assez peu de tems, à une rupture, qu'on attribue à l'un & à l'autre : mais à dire vrai, la faute en est à madame de Villars (13),

(13) Juliette-Hyppolite d'Etrées, femme,

qui parut trop belle aux yeux de Joinville, pour ne pas le rendre infidèle

1608

Madame de Villars ne se montra pas d'un abord si facile que sa rivale elle se sentoit du sang royal avec lequel le sien étoit mêlé Joinville rebuté, désespéré, arracha d'elle la cause de ses rigueurs c'est, dit-elle, qu'après le commerce, qu'il avoit eu & qu'il continuoit d'avoir avec une aussi belle & aussi spirituelle dame que la marquise de Verneuil, il étoit trop dange-reux de se fier à lui Joinville se défendit, il n'est pas nécessaire de dire en quels termes On le foudroya, en lui citant époques & lettres, une surtout de ces dernières, qui tenoit plus au cœur que toutes les autres Il est du bel âge, on pareille occasion, de faire à la dame qu'on aime, le sacrifice des lettres de celle qu'on n'aime plus Joinville ne pouvoit s'en défendre il résista autant qu'il put, & enfin il remit entre les mains de madame de Villars, la lettre prétendue je dis prétendue, car ce qu'il y a ici de plus plaisant, c'est qu'il n'est rien moins qu'avéré que cette

1608.

fameuse lettre , qu'il se faisoit si fort prier de montrer , il l'eût reçue effectivement de madame de Verneuil. Passons cela , puisqu'aussi bien il étoit assez indifférent à madame de Villais , pour l'usage qu'elle en vouloit faire , que Joinville dît vrai ou faux.

Cette femme haïssoit mortellement la marquise de Verneuil. Le premier usage qu'elle fit de la lettre , fut d'aller incontinent la porter au roi. Elle pouvoit se faire croire de tout avec une pareille pièce. Elle s'en servit si bien , que ce prince , qui jusques là avoit ignoré , ou voulu ignorer la plus grande partie de l'intrigue , vint dans le moment même , le cœur gros de dépit & animé de colere , me rapporter je ne sçais combien de ces anecdotes , qu'il trouvoit accablantes , & qui ne me parurent à moi , rien moins qu'indubitables. Je lui dis , car il fallut traiter cette affaire méthodiquement , qu'il devoit entendre madame de Verneuil , avant de la condamner. » O Dieu ! l'entendre , s'écria » Henri ? c'est un si bon bec , que si je » la laisse dire , j'aurai encore tort , & » elle raison , je m'en vais pourtant

» parler à elle , & lui montrer les pre-
 » ves de sa perfidie « Il sortit , ne res-
 pirant que vengeance Les menées de
 Joinville avec le gouverneur de Frau-
 che-Comté , ne lui avoient jamais pa-
 ru si criminelles.

1608

La Marquise de Verneuil , accoutu-
 mée de longues mains à de pareilles
 bourasques , ne s'émut pas beaucoup &
 soutint au prince , que Joinville étoit
 assez méchant pour lui supposer cette
 lettre , qu'elle n'avoit jamais écrite. Le
 roi adouci par ce dénonement , qu'il
 n'avoit pas imaginé , se sentit presque
 tout à fait calmé , lorsqu'elle lui propo-
 sa de me prendre pour juge sur la vérité
 ou la fausseté de cet écrit , connoissant
 que nous ne péchions pas , elle , par
 un excès de confiance en moi , & moi
 par trop d'estime pour elle Les pièces
 m'ayant été remises , & le jour pris pour
 le jugement , qui devoit se faire chez la
 marquise , j'en y en allai le matin Je fus
 introduit dans son cabinet , où elle at-
 tendoit son juge & sa partie , décoiffée
 & presque deshabillée.

J'avois déjà commencé les informa-
 tions , lorsque Henri arriva au bout
 de quelques momens , avec Monba-

1608.

zon. Le secret me ferme la bouche sur tout le reste : car le roi voulut que personne n'assistât à l'éclaircissement. (14 On ne laissa pas de nous entendre parler fort haut, contester, & la marquise pleurer. Le roi sortit de son appartement dans un autre, d'où il chassa encore tout le monde, & il me mena à la fenêtre la plus éloignée, pour faire, sans que sa maîtresse y fût présente, une révision encore plus exacte des papiers de ce procès; ce qui ne se fit pas encore assez tranquillement, pour qu'on n'entendît pas du dehors discourir avec beaucoup de chaleur, moi re-

(14) Voici ce que je	» raccommoda, sur ce
trouve dans les mé-	» que M. le duc d'E-
moires de Bassom-	» guillon amena au
pierre, <i>tom 1 pag</i>	» roi un clerc de Bigot
92. sur cette intrigue.	» qui confessa avoir
» Peu de jours après	» contrefait ces let-
» fut la brouillerie de	» tres, & le prince de
» madame de Verneuil	» Joinville fut ban-
» avec le roi, causée	» ni » Au reste, l'é-
» sur ce que madame	» poque de cette intri-
» de Villars donna au	» gue, que nos mémoi-
» roi des lettres,	» res placent dans cette
» qu'elle avoit écrites	» année, est de l'année
» au prince de Joinvil-	» 1603, au rerour de
» le, & il les lui avoit	» Henri IV. de son
» données. L'affaire se	» voyage de Merz.

tourner dans le cabinet & revenir vers le roi. La fin de cette scène fut, que le roi s'en retourna très bien remis avec sa maîtresse. Quelque rôle qu'ait joué Joinville, il fut bien heureux d'avoir affaire à Henri, & d'autant plus, qu'il entra incontinent après dans une autre intrigue, toute semblable à celle-ci, au sujet de madame de Moret (15), dont je ne pris aucune connoissance.

1603

(1) Les mémoires pour servir à l'histoire de France vont nous en rendre compte. Le prince de Joinville s'étant adressé à une comtesse favorite du roi laquelle étoit de celles que Terentien appelloit de son *tema publicorum* & *biduum victimam* & qui, pour couvrir son fait alléguoit une promesse de mariage qu'elle avoit du prince; encourt la disgrâce du roi & qui lui commande de se relever ou de l'épouser. Il fait d'a-

bord mine de vouloir l'épouser pour continuer ce qu'il avoit commencé; mais enfin il déclare que son intention n'a jamais été telle & dit tout haut que la personne du roi exceptée, il n'y a gentilhomme ou autre de quelque qualité qu'il soit auquel lui re-
nant ce langage il ne sante à deux pieds sur les épaules. Ce que le comte de Lu-
de ayant entendu dit que ce trait la étoit celui d'un bourgeois. Madame de

1608. Le comte de Sommerive (16) osa aussi se jouer à son maître , & prit de même pour l'objet de ses galanteries la comtesse de Moret , avec laquelle il débuta par une proposition de mariage ,

» Guise toute éplorée » prit pas ensemble ,
 » vint se jeter aux » mais le roi en décou-
 » pieds du roi , & com- » vrit assez pour chas-
 » me si elle étoit déses- » ser M. de Chevreuse
 » pérée , supplia sa ma- » (c'est - le nom que
 » jesté de la ruer à la » portoit le prince de
 » quelle le roi répon- » Joinville) de la cour,
 » dit je n'ai jamais tué » & en eût fait autant
 » de femmes , & je ne » d'elle, si elle n'eût été
 » sçais comme il faut » sur le point d'accou-
 » faire pour les tuer » cher , le tems rac-
 » Ceux , dit-il , qu'on » commodà l'affaire «
 » tenoit à la cour pour Henri donna ordre
 » les plus accords , di- qu'on arrêât le prince
 » soient que c'étoit le de Joinville , mais il se
 » roi qui avoit fait fai- sauva hors du royau-
 » re à la Comtesse , ce me , où il ne revint
 » qu'elle avoit fait « qu'après la mort de

J'avertis, dit Bassompierre dans ses mémoires , tom 1. pag. 205
 » M. le prince de Join-
 » ville & madame de
 » Moret , du dessein
 » que le roi avoit de les
 » surprendre ensem-
 » ble... On ne les sur-

Henri IV sa famille n'ayant jamais pu obtenir de ce prince qu'il fut rappelé *Galantier.*
des rois de France

(16) Charles-Emanuel de Lorraine , second fils du duc de Mayenne.

dont on a cru même qu'il y avoit une promesse, par écrit : l'un ne coûte pas plus que l'autre à un jeune homme emporté. Le roi, lorsqu'on lui en parla, trouva cette alliance de son gré, & se contenta d'employer la Bordo, gentilhomme qu'il connoissoit le plus affectionné à son service de tous ceux qui habitoient chez la comtesse, à découvrir si de part & d'autre il y avoit de la sincérité, & sur-tout à empêcher que cette jeunesse ne sortît des bornes du devoir. Le rapport de la Bordo ne fut pas favorable à Sommerive, qui porta d'abord sa pensée à faire assommer cet incommode surveillant. Un jour que Sommerive sortant de l'église, où il venoit de faire ses paques, rencontra la Bordo, il le chargea de manière que celui-ci n'eut obligation de sa vie qu'à la fuite. Le roi me commanda d'informer de ce fait, qu'il qualifia dans sa colère d'assassinat. Le tems choisi par Sommerive, & le manque de respect pour le roi, le rendoient en effet encore plus coupable.

Comme il ne laissoit pas cependant d'y avoir quelque tempérament à garder, ne fût-ce qu'à cause de la Bordo :

1608. lui-même : car sa majesté convenoit
 que Sommerive étoit bien autrement
 à craindre que Joinville. La Varenne
 vint de sa part conférer avec moi sur le
 moyen de sortir de cette affaire, dont
 le meilleur nous parut, que le duc de
 Maenne fît lui-même justice à sa ma-
 jesté, de son fils. Je fus chargé de ce
 message & laissé le maître de la ma-
 niere dont je le traiterois. Je trouvai le
 duc de Maenne dans un accès si violent
 de goutte & de fièvre, qu'il n'y avoit
 aucune apparence de lui parler & sur
 un pareil sujet. Le duc d'Eguillon (17),
 aîné de Sommerive me dit que le pro-
 cédé de son frere n'avoit causé plus de
 mécontentement & d'indignation à
 personne, qu'à toute sa famille : que
 la maladie de son pere n'avoit point
 d'autre cause, qu'il voudroit lui-même
 être mort, aussi bien que cet indigne
 frere, né pour le fléau de ses parens :
 que le roi ne sçavoit que trop bien lui-
 même, comment il les traitoit tous,
 quoiqu'ils cherchassent, pour l'hon-
 neur de la famille, à en ôter la con-

(17) Henri de Lorillon, & ensuite de-
 raîne, duc d'Eguil-Maenne.

nouissance au public enfin que ce dernier trait les mettoit tous au désespoir. 1608.
 A' quoi d'Eguillon, en me priant de l'assister de mes conseils, ajouta qu'il iroit, si sa majesté l'exigeoit, recevoit d'elle ses ordres & les exécuter lui même, quels qu'ils fussent contre son propre frere, & que pour lui, il manqueroit plutôt à sa propre vie, qu'au serment qu'il avoit fait d'obéir à son maître avec toute la fidélité & le zele d'un serviteur & d'un sujet.

Pour ne pas faire connoître à d'Eguillon, que je venois par commission du roi, je lui dis, que je ne lui conseilloyois pas de l'aller trouver, parce que je ne sçavois pas s'il étoit encore informé de l'action que je pourrois lui donner un bon conseil dans vingt quatre heures, qui étoit le tems nécessaire pour envoyer à Fontainebleau, sçavoir les sentimens de sa majesté. Je me contentai pour le moment présent, de lui bien faire sentir la noirceur & craudrè les suites de l'entrepryse de Sommerive. Il enchérit sur tout ce que je pus lui dire, avec une sincérité, dont je crus qu'il étoit de mon devoir de rendre compte à sa majesté, à laquelle je disois en mêm-

1608.

me tems, qu'elle n'avoit qu'à prononcer sur la satisfaction. la famille ne craignant rien tant que de perdre ses bonnes graces.

Ce prince me manda par Villeroi, qu'il étoit content de ce que d'Eguillon m'avoit dit, quoiqu'il fût persuadé que tout cet emportement contre le coupable, ne les empêcheroit pas tous de prendre le ton avantageux en public, comme ils avoient déjà fait en quelques autres occasions semblables: que je fisse bien valoir à toute la maison de Lorraine, la bonté qu'avoit eue sa majesté, de ne pas commencer par se faire raison de cet attentat que la famille fût retirer avant toutes choses le coupable, ne fût-ce qu'à Soissons, comme indigne de se montrer dans un lieu où il pût être vû de sa majesté: cela fait, que d'Eguillon pourroit venir dire à ce prince, ce qu'ils avoient jugé devoir faire, en attendant que lui-même ordonnât de la peine: offrant de le représenter, & de le faire conduire même à la Bastille, si c'étoit la volonté du roi, ou de le faire sortir du royaume pour deux ou trois ans. Henri faisoit entendre, que ce seroit ce dernier parti

qu'il prendroit, & il méritoit quelque
considération, à cause des menées de
Sommerive avec l'Espagne. On avoit
rapporté au roi, en dernier lieu, qu'il
avoit voulu engager le comte de saint
Paul à faire un voyage avec lui en Hol-
lande, comme ayant dessein de passer
au service des archiducs qu'il prenoit
les avis de du Ferrail, & que sitôt qu'il
avoit eu fait le coup, il avoit envoyé
quelques-uns de ses domestiques en
Flandre. Ce n'étoit ni dans cet endroit,
ni dans aucun autre, appartenant aux
Espagnols, que sa majesté vouloit qu'il
portât ses pas mais du côté de Nancy,
d'où il pourroit passer à la cour de l'em-
pereur, & encore mieux en Hongrie.

A cette lettre de Villeroi étoit joint
un billet en deux mots, que le roi m'a-
dressoit. « Je vous dirai que le plus
« homme de bien de la race n'en vaut
« guères. Dieu veuille que j'y sois
« trompé. » Il fut pourtant fort content
du procédé de d'Eguillon, lorsqu'il vint
saluer sa majesté à Fontainebleau. Il
trouva seulement quelque affectation
de sa part, à diminuer le tort de son
frère, il lui ordonna que Sommerive
passât en Lorraine, & qu'il n'en sortit

1608.

point sans sa permission. Je fus chargé de notifier cet ordre au duc de Mayenne. sa majesté ayant bien voulu accorder aux prieres de d'Eguillon, de lui épargner ce chagrin.

D'Eguillon ne se souvint pas trop bien pour lui-même, des leçons que le roi venoit de lui faire pour son frere. Personne n'ignoroit l'amitié que le roi portoit à Balagny. (18) Il venoit de lui en donner une preuve, en le maintenant dans la jouissance des greffes de Bordeaux, dont les traitans avoient cherché à le dépousséder. D'Eguillon eut l'imprudence de se faire des affaires avec lui, pour des sujets qui à la vérité ne passaient pas la galanterie, & la lâcheté de l'attaquer presque seul quelque tems après étant lui-même accompagné d'un gros de gens armés. La prévention où étoit déjà Henri contre toute cette maison, lui fit envisager avec indignation cette entreprise. Dans le premier mouvement de sa colere, il m'écrivit

(18) Damin de Clermont de Bussy-Montluc, Seigneur d'Amboise il n'avoit de Balagny, fils de alors que 25 ou 26 Jean, prince de Cambray, & de Renée de marié.

qu'étant résolu de punir d'Eguillon, il me prie d'oublier avant toutes choses que j'avois fait jusque-là profession d'être de ses amis, parce que je devois beaucoup davantage à l'amitié de mon roi. Cette lettre me fournit une grande preuve de l'habileté de ce prince à se connoître en hommes. Il m'y prédit que tous les services que je rendois à d'Eguillon, seront oubliés de lui, sitôt que ma mauvaise fortune m'aura mis hors d'état de lui en rendre davantage, & neu n'a jamais été mieux vérifié.

J'étois bien éloigné alors de le croire, & ne considérant que ce qu'exigeoit de moi l'amitié que j'avois pour toute la maison de Lorraine, la lettre du roi que son courrier me remit à Montargis, où il me rencontra revenant de Sully, ne m'empêcha pas de répondre aussi tôt à sa majesté, & uniquement pour faire ce qu'elle me défendoit, c'est-à-dire, pour la fléchir en faveur de d'Eguillon, sans attendre le voyage que je me propoisois de faire incessamment à la cour. Je puis dire que ma lettre ne fut pas inutile à d'Eguillon, lorsqu'il se présenta à sa majesté, pour se justifier. Voici ce que m'écrivait le roi

1608. lui-même, le 22 mai. » Votre lettre
 » m'est venue fort à propos, car il est
 » arrivé ce soir, & m'a parlé de façon
 » qu'il s'en est peu fallu que je n'aye
 » éclaté : certes cette jeunesse devient
 » bien insolente ». Je fis encore plus,
 lorsque j'allai à Fontainebleau, il me
 fallut toute la persévérance dont l'a-
 mitié seule la plus vive est capable
 pour vaincre le ressentiment de sa ma-
 jesté, & au point qu'elle me remit à
 moi-même tout cet accommodement
 à faire. Je surmontai avec le même
 courage, d'autres difficultés, qui ne
 cédoient guères à celles-là. Je me crus
 enfin au point d'avoir fait oublier le
 passé à tout le monde, & je me fé-
 licitai même, lorsque je vis de quelle
 manière d'Eguillon en parla dans le
 public, & m'en marqua sa recon-
 noissance.

Cependant cet homme lâche &
 sans foi me méprisa, & se méprisa assez
 lui-même, pour mettre fort peu de
 tems après, le crime dont je venois
 de le faire absoudre, à son comble,
 en faisant assassiner Balagny par un
 guet à-pens. J'aime mieux qu'on soit
 instruit de ce coup infâme, par la

lettre que m'en écrivit aussi tôt le roi, que par mes paroles. « Mon ami, vous aurez déjà sçu la méchante action, commise contre Balagny. Je n'ai voulu vous en rien mander, que je n'eusse vû les informations, car dans ces choses-là, les parues ne doivent pas être crues. Elle est pire qu'on ne le sçaurait dire. La foi qu'on vous avoit donnée, y est faussée, & l'honneur tout à fait blessé par la lâcheté de quatorze à tuer un homme surpris enfin j'aimerais mieux, si c'étoit un de mes enfans, qu'il fût mort, que d'avoir commis un tel acte. Le porteur vous en dira les particularités. ... L'on a voulu donner ici des batailles, mais j'y ai pourvû. Je vous aime bien, & sur cette vérité, je finis »

Mais Henri (car je me sens tant d'horreur pour cette indignité, que je ne puis même en parler davantage) ne devoit-il point un peu s'en prendre à lui même, puisque c'étoit par sa facilité que le mauvais exemple des duels avoit perdu la cour, la ville & tout le royaume? (19) Cette fureur y

(19) « Loménie supputa en 1607,

1608. étoit poussée à l'excès, & me don-
noit mille peines, & à sa majesté elle-
même, pour faire des raccommode-
mens, & empêcher chaque jour des
voies de fait. Avant que tout cela fût
passé, le baron de Courtaumer vint
me dire de sa part, qu'il étoit occupé
à remettre ses neveux, M le prince
de Conti & le prince de Joinville.
Montigny se brouilla sans fonde-
ment avec d'Epéron, que je fus
chargé d'appaiser. » Car comme vous
» sçavez, me mandoit Henri, il veut
» toujours être le maître ». L'enle-
vement d'une fille mit les la Force &
les Saint Germain aux couteaux. Saint
Germain le fils qui étoit le ravisseur,
mandé par le chancelier, de la part
du roi, sortit de Paris, au lieu d'o-
bêir, & alla trouver son pere, lais-
sant le roi dans la crainte qu'il ne dé-
couvrît chez les Etrangers, des ordres
importans, qu'il ne pouvoit ignorer
avoir été donnés à la Force.

» combien il yvoit péri	» IV à la couronne Il
» de gentils-hommes	» s'en trouva quatre
» françois par les	» mille, de compte
» duels, depuis l'avé-	» fait ». <i>Mem. hist de</i>
» nement de Henri	<i>Fr. ibid.</i>

C'étoit encore là le vrai principe 1608
 de cette licence & de cette mutinerie, que le roi se plaignoit si amèrement qui gâtoit tous les esprits & que la noblesse prenoit des grands, & les grands, des princes du sang. Mais le comte de Souffons affichoit le mécontentement. Le prince de Condé faisoit la patience du roi, par des échappées, quelques-unes seulement dignes de ruse, & d'autres assez sérieuses pour bien fâcher sa majesté. On crut que le mariage seroit le vrai remède à cette légèreté. Le roi songea à lui faire épouser mademoiselle de Montmorency (10), & ce mariage mit le comble aux chagrins de sa majesté, comme nous le verrons l'année suivante.

• Celui de mademoiselle de Mercœur acheva aussi de l'aigrir contre toute la maison de Lorraine. C'étoit un article décidé, dès le tems du passage de sa majesté en Bretagne, en 1598, les parties étoient en âge de le consommer, mais la mère & la grand mère de la demoiselle avoient su lui inspi

(10) Marguerite-Charlotte de Montmorency.

1608.

parens & marié malgré elle, pour réclamer sa liberté, lors même que l'observation de toutes les autres formalités semble la lui avoir fait perdre, sur-tout, si on ne peut l'empêcher de recevoir sous main des conseils. Ce fut aussi le seul que je conseillai à sa majesté, dans une longue lettre que je lui écrivis en réponse, & qui ne contenoit rien de plus que ce qu'on vient de voir.

Il se fit dans cette intention, plusieurs allées & venues chez les deux duchesses, chez le duc de Guise, sa sœur, & la princesse de Conti, dont le roi m'informoit très-exactement par Bullion & quelques autres. On tint pendant ce tems-là M. de Vendôme éloigné; sa majesté le donna à conduire à la Vallée en Bretagne. Pour moi, mon sentiment fut, que personne n'étoit plus propre à manier cette négociation, que le pere Cotton. Je conseillai au roi de s'en servir, & l'on s'en trouva si bien, que dans le tems que le roi commençoit à croire plus que jamais, qu'on ne sortiroit de cette affaire que par la voie ordinaire de la justice,

& qu'il avoit même déjà écrit au premier président à ce sujet, ce pere ramena tout d'un coup l'espérance de la voir finir autrement. L'art de diriger les consciences, dans lequel il excelloit, lui fit d'abord gagner un premier point, qui n'est pas le moins essentiel, je veux dire, qu'on commençât par retrancher les invectives, qui ne faisoient qu'entretenir l'aigreur & l'antipathie. Le pere Cotton ne manquoit pas d'aller le plus souvent qu'il pouvoit, rendre compte de ses progrès au roi, qui l'envoyoit de tems-en tems prendre l'avis du chancelier & le sien. Ce prince lui fît fort bon gré du service qu'il lui rendit dans cette occasion.

Le mere & la fille s'adoucirent les premieres, non pas sans que la duchesse fit encore essuyer tant d'inégalités & de mauvaise humeur contre le roi, contre ses parens, contre tout le monde, que Henri croyoit ne pouvoir jamais trouver le moment d'obtenir son consentement, & il m'exhortoit bien à ne pas le laisser échapper. La grand mere & quelques autres affidés des duchesses, comme le confesseur la Porte, demurerent plus long tems obstinés,

nitions nécessaires à ces entrepiises.

1608.

Le roi étoit à Fontainebleau, sans suite & seulement pour quelques parties de chasse, lorsque ce donneur d'avis lui fut présenté : ce qui fit qu'il le renvoya à Paris, à Sillery & à Villeroi, auxquels il donna sur tout cela de si amples mémoires, que le roi crut n'en pouvoir douter, & en fut saisi d'effroi. Il revint dans le moment à Paris, du côté de Melun, par la porte saint Antoine, & il envoya saint Michel me chercher, pour affaires, me dit-on, de la dernière conséquence. Ma femme & tous mes enfans étoient en ce moment en ville, avec tous les carosses de la maison; ce qui me fit tarder, jusqu'à ce que j'en eusse envoyé chercher un chez Phelipeaux.

Raimond
Phelipeaux
Seigneur de
Pontchar-
train.

Je trouvai le roi enfermé dans le petit cabinet de la reine, avec cette princesse, le chancelier & Villeroi, où ils s'occupoient à un examen de tous ces mémoires, qui avoient encore échauffé l'imagination vive & prompte de ce prince. » Hé bien ! » M. l'opiniâtre, me dit-il, en me

» voyant entrer, nous voilà à la veil-
 » le de la guerre Tant mieux, sire, 1608/
 » lui répondis je, car ce ne peut être
 » que contre les Espagnols Non, non,
 » interrompit il, c'est contre de plus
 » proches, appuyés de tous vos Hu-
 » guenots Tous les Huguenots! repris-
 » je Hé, sire! qui vous a mis cela
 » dans la fantaisie? Je réponds déjà
 » de plusieurs, qu'ils n'en ont pas eu
 » l'idée, & je répondrois bien de pres-
 » que tous les autres, qu'ils ne l'ose-
 » roient. Ne vous disois je pas bien,
 » ma mie, dit la majesté en se tournant
 » vers la reine, qu'il n'en croiroit
 » rien il lui est avis que personne n'o-
 » seroit me regarder pour me déplaire,
 » & qu'il ne nent qu'à moi, que je ne
 » donne la loi à tout le monde. Cela
 » est vrai, sire, repartis-je, vous le
 » pouvez, quand il vous plaira »

Villeroy & Sillery voulurent ap-
 puyer le sentiment de sa majesté Je
 leur fis voir qu'il n'y avoit que de la
 foiblesse, à se laisser intimider ainsi par
 de pures bagatelles. Je pris le mémoi-
 re de leurs mains, & je ne pus m'em-
 pêcher de sourire, en voyant qu'il n'y
 étoit fait mention que de dix ou douze

1608.

misérables gentilshommes & soldats, que je connoissois, parce qu'en effet ils étoient de mon gouvernement, & de cinq ou six villages, comme La-Haye en Touraine, saint Jean d'Angle, la Rochepozai, saint Savin, & Chauvigny-le-blanc en Berri. » Par-
 » dieu ! sire, repris je en colere, je
 » crois que ces messieurs se moquent
 » de vous & de moi, de vouloir vous
 » faire marcher pour de telles niaise-
 » ries, c'est un homme qui cherche
 » quelque centaine d'écus, & puis c'est
 » tout. Vous direz ce qu'il vous plaira,
 » repliqua le roi, mais il faut que j'y
 » aille, ou que vous partiez dans deux
 » jours, pour y donner ordre. S'il vous
 » plaisoit, sire, lui dis-je, après qu'il
 » m'eût fait tout de suite un détail de
 » ce qu'il falloit mener d'artillerie pour
 » cette expédition, me laisser faire à ma
 » fantaisie, j'en viendrois bien à bout,
 » sans tant de bruit & de dépense. Par-
 » dieu ! dit-il, vous êtes l'homme le
 » plus têtu que je vis jamais : hé bien !
 » que voulez-vous dire) Que je ne de-
 » mande, sire, que le prévôt Moret,
 » & vingt archers, pour vous en ren-
 » dre bon compte. Vous le voulez ;

« dit enfio ce prince, vaincu par ma
 « persévérance, & moi aussi s'il co ar-
 « rive inconvénient; je m'en prendrai
 « à vous » Il n'en arriva rien, sinon,
 qu'avec vingt chevaux pour toute ar-
 mée, je fis prendre tous les accusés,
 dont il n'y en eut que fort peu de pu-
 nis, sa majesté ayant trouvé que la
 plupart étoient innocens, & que les
 autres ne valoient pas la peine qu'on
 s'y arrêtât.

1603

L'assemblée des Protestans, qu'il
 étoit nécessaire de faire cette année,
 pour nommer deux députés généraux,
 parut au roi mériter encore plus d'at-
 tention, à cause de la conjoncture. Il
 me nomma pour y assister: c'étoit pour
 la troisième fois, & afin que je pusse
 le faire commodément, il l'indiqua à
 Gergeau, dont j'étois gouverneur, &
 où je pouvois tout conduire de Sully,
 qui vient jusqu'aux portes de cette
 ville. Je ne dirai rien de mes instruc-
 tions. L'assemblée n'avoit encore pris
 aucune forme, le 3 octobre, que j'écri-
 vis pour la première fois à Villeroi,
 quoiqu'elle eût commencé quelques
 jours auparavant, parce qu'on atten-
 doit encore quelques députés provin-

1608.

ciaux, lorsque je vis que d'un seul mot que j'avois dit en public & en particulier, j'avois fermé la bouche aux mal-intentionnés, dès-lors je répondis à sa majesté, qu'il ne s'y feroit rien contre sa volonté, c'est ce qu'elle ne vouloit pas croire. Toutes ses lettres & celles de Villeroi, n'étoient pleines que de ses sujets de mécontentement contre les Protestans. » Renvoyez - moi » promptement mon courier, m'écri- » voit-il, il y a des esprits à Gergeau, » qu'il n'est pas besoin qu'il sçait. Ils » vous ont traité en catholique, je sça- » vois bien qu'ils le feroient, & j'ai » vû une lettre de Saumur, depuis » quatre jours, qui en prescrivait la » forme. « »

Il est vrai qu'il y eut quelque tumulte au commencement, principalement, sur ce que sa majesté avoit établi deux gouverneurs catholiques dans les villes de Montendre & Tartas, qu'ils disoient leur avoir été cédées par le roi : ils appuyoient leurs demandes par la teneur des édits, & se plaignoient d'avoir ainsi perdu Caumont. Ils me députerent sur ce sujet, à Sully, Chambault, Du-Bourg &

du Fermier, avec toutes sortes de paroles de soumissions à sa majesté, à laquelle ils concluoient de députer sur cette affaire, deux ou trois personnes du corps Je cherchais à les en détourner, parce que je sçavois bien, que Henri ne verroit pas favorablement cette députation je leur dis que je n'avois aucune commission pour traiter de ce point & que j'en écrivois à sa majesté. Je m'excusai de me mêler de Moncenis, autre place du genre des deux premières, parce qu'elle appartenoit à M^r le comte.

J'écrivis à Villeroy la proposition de l'assemblée, & je le chargeai de représenter au roi, que s'il vouloit qu'elle ne fût pas en longueur, il falloit la satisfaire sur ce qu'elle demandoit de juste, ou promettre d'en moins de le faire, en répondant à ses cahiers, à quoi sa majesté consentit. Cet article expédié, qui étoit l'un des huit, dans lesquels se renferma l'assemblée, je fis voir qu'il y en avoit cinq autres, qui ne méritoient que d'être portés au conseil, comme étant de la compétence de ce tribunal, & l'on se réduisit à l'affaire principale qui

~~1608~~ 1608, étoit de nommer deux députés. Sa majesté notifia ses intentions sur cette matiere, conformément à ce qu'on a vû ci-devant assez au long, lorsque j'ai traité de l'assemblée générale tenue à Châtelleraut, & cette question fut encore conclue avec une égale satisfaction des parties, par la proposition que je fis au roi, de Villarnou pour la noblesse, & de Mirande pour le second ordre. Le premier auroit été nommé dès l'année précédente, si ce n'est qu'il fut proposé contre la forme prescrite par sa majesté. Il alla incontinent recevoir ses ordres, avec une lettre de ma part : le roi l'instruisit en deux mots des devoirs de sa charge, & parut fort content de ce choix.

L'assemblée ne dura plus après cela qu'autant de tems qu'il en fallut pour recevoir le brevet d'acceptation des députés, & tout fut fini avant le premier novembre. Le roi insistoit sur-tout dans toutes les lettres qu'il m'écrivoit, sur une prompte expédition : les invitations à revenir au plutôt près de sa personne, & les marques ordinaires de sa bienveillance, remplissoient presque tout le reste. Le dernier courrier

que je lui dépêchai, trouva sa majesté à l'arsenal, d'où Villerni me mandoit qu'elle étoit revenue aussi-tôt à sept heures du soir, qu'elle l'avoit fait écrire à huit, ne voulant pas le faire elle-même, afin de ne pas retarder l'heure du courrier.

1608

Je rendis à ce prince un compte encore plus exact que je n'avois fait dans mes lettres de tout ce qui s'étoit passé à Gergean, & des dispositions pacifiques d'un fort grand nombre de gens de bien, que j'avois trouvé dans le corps Protestant. Je le retrouvai à Fontainebleau, où il ne fit pas un moindre séjour cette année, que les précédentes. Il s'y en retourna à la mi-mai, après le court voyage à Paris, dont j'ai parlé, & il y passa les mois de juin & de juillet entiers. De retour à Paris, au mois d'août, il fit un tour à saint Germain, ensuite un autre de quinze jours à Monceaux, d'où il revint à Paris, après avoir passé par Fontainebleau, au commencement d'octobre, je n'étois pas encore revenu de Gergean. A la mi-octobre il repartit pour Fontainebleau, d'où il revint à la mi-Novembre à Paris, pour

1608.

expédier les affaires. J'ai déjà remarqué que cette manière de vivre n'étoit gênante que pour la personne , & pour celles d'un petit nombre de ses principaux ministres.

Sa santé ne fut troublée cette année par aucune maladie dangereuse. Il m'écrivait le 2 juin , de Fontainebleau.

» J'ai eu un accès de fièvre , qui m'a
» duré trente heures , mais ce n'est
» que du rhume : j'espère , avec l'aide
» de Dieu que ce ne sera rien : je vais
» avoir plus de soin que je n'ai eu jus-
» qu'ici , de me conserver , de quoi
» vous pouvez vous assurer , & que je
» vous aime bien ». Mais pourtant le travail de la chasse continua comme auparavant. Il me mandoit de saint Germain qu'il venoit de prendre un cerf , qui n'avoit duré qu'une heure , qu'ensuite il s'étoit mis dans son lit , une heure , & delà il étoit allé se promener aux grottes , & voir ses ouvriers. A ce rhume , pendant lequel Henri trempoit huit ou dix mouchoirs par jour , se joignit une fluxion dans les oreilles & la gorge qui l'incommoda beaucoup , & comme il vouloit après cela commencer à se purger à Mon-

ceux , pour prendre ensuite les eaux de Spa , il lui prit un dévoiement , qui lui fit souffrir de violentes douleurs , pendant deux jours , & il lui en resta une foiblesse pendant plusieurs autres c'étoit la maladie non seulement de tout ce canton , où sa majesté me mardoit , qu'elle avoit avec elle le bonhomme Villeroi & plus de cent gentilshommes de sa cour , qui en étoient incommodés , mais encore de Paris & de tous les environs

Presque tous les enfans de sa majesté furent aussi malades , pendant le mois de mai. Sa tendresse paternelle le faisoit entrer sur tout cela , en m'écrivant , dans des détails , que ma propre disposition ne me permet pas de regarder comme indifférens.

» Je ne suis pas sans beaucoup d'in-
 » quiétude , m'écrivait il , le 16 mai ,
 » de Fontainebleau , ayant ici tous
 » mes enfans malades. Ma fille de Ver-
 » neuil a la rougeole , mais elle s'en va
 » éteinte , avec peu de fièvre. Mon fils
 » le dauphin eut hier deux vomisse-
 » mens , il a un peu de fièvre , avec un
 » assoupissement & un mal de gorge ,
 » qui fait croire aux médecins , qu'il

1608.

» couve la rougeole. Hier au soir ma
 » fille commença à avoir un peu de
 » fièvre. Mon fils d'Orléans a toujours
 » la fièvre continue, mais plus fort un
 » jour que l'autre : il semble qu'elle
 » soit double tierce, (ce fut le plus &
 » le plus longtems malade de tous) ju-
 » gez si avec tout cela je suis en peine.
 » Je vous donnerai tous les jours, avis
 » de la santé de mes enfans. « Heureu-
 » sement il n'en arriva aucun mal : » Il
 » en sera, me disoit encore ce prince,
 » tout ce qu'il plaira à Dieu, duquel je
 » trouverai tout bon. « Il me deman-
 » doit avec sa bonté ordinaire, des nou-
 » velles de mon fils, qu'on lui avoit dit
 » avoir la petite vérole. Il choisit Noisy
 » pour y faire demeurer ses enfans tout
 » l'été, ne voulant les renvoyer à saint
 » Germain, que bien avant dans le
 » mois de novembre : alors il me don-
 » na ses ordres, comme à l'ordinaire,
 » de les faire ramener avec madame de
 » Monglat, dans les carrosses & litières
 » de la reine & de la reine Marguerite,
 » & de dire à la marquise de Verneuil,
 » d'y renvoyer aussi les siens : la pe-
 » tite vérole étant à Paris dans ce mois-
 » là.

Le fils de cette dame, qu'on appelloit le marquis de Verneuil (13), étoit destiné par le roi son pere, à l'Eglise, & l'évêché de Metz étant venu à vaquer, il songea à le lui faire tomber Il y avoit sur cela trois grandes difficultés, du côté de la nomination de ce prince, de sa naissance illégitime, & de son age car ce n'étoit encore qu'un enfant Il étoit au pouvoir du chapitre de Metz de lever le premier de ces obstacles, en postulant le jeune prince, & si la chose étoit trop difficile, en postulant du moins le Cardinal de Givry, comme évêque, ou comme administrateur, parce que de ses mains il auroit été facile de le faire passer ensuite entre celles du jeune de Verneuil Ce chapitre a le double droit de se choisir un évêque, dans le cas de

1608

Anne d'Es-
cars cardi-
nal de Gi-
vry

(13). Henri de Bourbon, marquis, ou selon quelques autres duc de Verneuil ensuite évêque de Metz. Si Paul V se montra si difficile sur l'évêché de Metz Innocent X. le fut encore davantage; car il refusa nettement de donner la pourpre à ce prince. Il jouissoit de plus de quatre cents mille livres de revenu en bénéfices lorsqu'il les quitta tous en 1668 pour se marier à Charlotte Seguiet veuve de Maximilien François troisième duc de Sully Il mourut en 1682.

1603. faire dans le royaume, l'acceptation dont ils lui parloient, & il leur déclara enfin, qu'il n'étoit pas d'humeur d'établir l'inquisition en France, & qu'il trouvoit très-surprenant (car il sentoît bien qu'on pouvoit toujours lui faire cette objection) que ses agens à Rome eussent pû faire de cette étrange clause, l'une des conditions de son absolution. Sa majesté leur accorda seulement l'établissement de la messe en Bearn. (25) - Le collège romain perdit cette année, les cardinaux de Lorraine, Baronius & de Joyeuse, (le célèbre pere Ange.) Le duc de Florence & le fameux Scaliger moururent aussi; & en France, le chancelier de Bellièvre & Miron (26).

(25) L'exercice de la religion catholique avoit été rétabli en Bearn, dès le tems de l'édit de Nantes. Il y a donc faute ici dans les mémoires de Sully, & au lieu de la messe, il faut lire, les Jésuites, ces peres s'y étant établis cette année, par édit du roi du 16 Février. Ils en eurent principalement obligation aux sollicitations de l'évêque d'Oleron. *Nic. Rigault, liv. 1. Merc. Fr. 1608. &c.*

(26) François Miron, maître des requêtes, intendant au gouvernement de l'Isle de France, président au grand-conseil, prévôt des marchands, lieu-

On fit cette année à Fontainebleau ,
aussi bien qu'à Monceaux, de nouveaux
embellissemens A Paris le Pont-Mar-

1608

tenant civil en la pré-
vôté de Paris, &c. mou-
rut au mois de Juin de
cette année, extrême-
ment regretté pour sa
probité & ses autres
bonnes qualités. Ces
partisans lui firent si
bon gré de la fermeté
avec laquelle il résista
au surintendant, à
l'occasion de l'arrêt du
conseil, qui l'année
précédente fut porté
pour la suppression des
rentes de l'hôtel-de-
ville, & des hardies re-
montrances qu'il fit au
roi sur ce sujet, qu'ils
s'attrouperent & vin-
rent d'une manière sé-
diciense pour le défen-
dre dans sa maison,
contre les menaces du
conseil. Péréfixe, dont
je tiens ce fait con-
vient que la recherche
contre les rentiers étoit
en soi fort juste, &
cependant il en blâme

les auteurs, parce que,
« dit il, la plupart de
« ces rentes ayant
« changé de main, ou
« ayant été partagées :
« c'étoit troubler une
« infinité de familles.
« Miron, ajoute-t-il
« pila instamment les
« bourgeois de se reti-
« rer & de ne le point
« rendre criminel, leur
« remontrant, qu'il n'y
« avoit rien à craindre
« qu'ils avoient affaire
« à un roi, qui étoit
« aussi grand & aussi
« sage que doux &
« équitable, & qui ne
« se laisseroit point
« emporter aux mou-
« vemens des mauvais
« conseillers ».

Pour moi, j'en admire
pas tant ce prévôt des
marchands qui avec
toute sa probité se lais-
sa emporter jusqu'à
faire quelques compa-
raisons odieuses, » non

~~1608.~~ chand (27) fut construit en la place de celui qu'on appelloit le Pont aux Meuniers. Je donnai au roi un dessein pour

» pas à la vérité, dit le *pour l'hist de Fr*) c'est
 » même écrivain, de qu'il sollicita Henri
 » la personne du roi, IV. en faveur du prési-
 » mais de certaines dent Miron, frere du
 » gens de son conseil; mort, qui lui avoit ré-
 que j'admire le roi lui- signé l'office de lieute-
 même, qui résistait nant civil, & ensuite
 aux persuasions de de son fils, le roi lui
 ceux qui vouloient ayant dit: » je m'éton-
 l'engager à l'enlever » ne que vous me priez
 par force, & à punir sé- » pour des gens que
 vérement sa hardiesse, » vous avez autrefois
 » reçut fort humaine- » tant hais : & moi, si-
 » ment, continue M » re, repliqua Sully, je
 » de Péréfixe, les ex- » suis encore plus éton-
 » cuses & les très-hum- » né de vous voir hair
 » bles soumissions de » des gens que vous
 » Miron; & au reste dé- » avez autrefois tant
 » fendit qu'on pour- » aimés, qui vous ai-
 » suivit cette recher- » ment & qui vous ont
 » che des rentes, qui » rendu de si bons ser-
 » avoit causé tant de » vices. « La reine fit
 » bruit. « Je suis sur- donner cette charge, à
 pris qu'il ne soit rien la recommandation de
 dit de toute cette affai- Conchini, à Nicolas
 re dans nos mémoires. Legau, procureur du

Mais un autre trait, qui fait véritablement honneur à M. de Sully, (il est tiré des *Mem*

(27) » Ainsi appelé
 » du nom du sieur
 » Charles - le - Mar-

1608. mais à tout ce qu'on pouvoit lui proposer, où l'utilité publique fût intéressée.

La Loire fit un ravage (30) terrible.

livre, » gagna plus de
 » deux cens mille écus,
 » avec lesquels il gagna
 » pays, & qu'il revint
 » en France l'année
 » suivante, & y fit
 » encore bonne récolte.
 » On prétend que le stratagème dont se
 » servit cet étranger pour
 » faire ces profits immenses,
 » fut de faire enlever
 » tous les dds qui étoient
 » dans les boutiques
 » des marchands de Paris,
 » & d'y en substituer
 » des pipés, qu'il avoit
 » fait faire. Mais ce qu'il
 » faut regarder comme
 » un pur trait de satire,
 » c'est, comme quelques-uns
 » ont voulu dire, que
 » Henri IV fut informé
 » de cette tromperie, &
 » qu'il la favorisa, dans
 » l'intention d'appauvrir
 » les courtisans, & par-
 » là de

se les rendre plus soumis.
 Le duc d'Epemont perdit
 des sommes considérables,
 & tous ses bijoux. Le duc
 de Biron avoit aussi perdu
 en une seule année plus
 de cinq cens mille écus.

(30) » Ce ravage dura
 » vingt-quatre heures,
 » & survint en un instant.
 » Sans les levées qui se
 » rompirent la ville de
 » Tours alloit être submergée,
 » & Blois couroit grand
 » risque. M. de Sully, qui
 » étoit lors à Sully, eût
 » beaucoup de peine à s'en
 » sauver, & courut fortune
 » avec tout son duché. *Mem. hist. de France, ibid.*

Selon le mercure françois, ce malheur
 arriva deux fois cette
 année sur la Loire :

l'une

ble au mois d'Octobre Je pensai m'y
trouver moi même enveloppé, en pas-
sant d'Olivet à Orléans Tout ce trajet
n'étoit qu'une mer, où les bateaux pas-
soient par dessus la cime des arbres &

l'un à la fin de l'hiver
dans un dégel; & l'autre, au commence-
ment de l'été, par la
fonte subite des neiges
des montagnes du Ver-
lai & de l'Auvergne, il
ne met aucun de ces
débordemens dans le
mois d'octobre; en
quoi il se trompe. La
perte dit-il des
hommes femmes
enfants bétail, châ-
teaux, moulins, mai-
sons & de toutes sor-
tes de biens en a été
estimable. Il n'y
eut pont sur cette ri-
vière qui a plus de
cent cinquante lieues
de cours, où quel-
ques arches ne fus-
sent rompues. La for-
ce de l'eau fit des bré-
ches par toutes les es-
caves. Les varennes

furent remplies d'eau
jusqu'aux côtes
les terres qui y sont
d'un grand rapport,
en furent long tems
couvertes pour ce
qu'elles ne se pou-
voient écouler & de-
meurent stériles,
à cause du sablon &
pierres, que le cou-
rant de l'eau y avoit
amenés de l'Auver-
gne.

Cette année fut ap-
pellée l'année du grand
hiver, parce que cette
saison y fut extraordi-
nairement rude. Hen-
ri IV dit que sa
moustache s'étoit ge-
lée au lit, & auprès de
la reine. On lui pré-
senta du pain gelé le
23 Janvier, & ne vou-
lut qu'on le dégelât.
Math. 6. 2 43 p 771.

des maisons, que l'eau avoit encore
 1608. laissés de bout. Il ne m'arriva aucun acci-
 dent, mais le bateau qui m'avoit ap-
 porté, toucha en s'en retournant, & se
 brisa en deux morceaux; tous les passa-
 gers se sauverent à la nage, sans
 qu'heureusement il en périt aucun. La
 désolation fut extrême & le dommage
 inestimable. Les requêtes des villes &
 bourgs ruinés ne portoient plus simple-
 ment une décharge totale de la taille,
 mais un secours prompt & considéra-
 ble, du moins pour les nécessités les plus
 urgentes, sans quoi la plupart des terres
 alloient demeurer incultes, & les mai-
 sons désertes. » Dieu m'a donné mes
 » sujets, « ce sont les termes dans les-
 quels Henri répondit à la lettre que je lui
 écrivois sur ce grand accident, » pour les
 » conserver comme mes enfans, que
 » mon conseil les traite avec charité. Les
 » aumônes sont très-agréables à Dieu,
 » particulièrement en cet accident, j'en
 » sentirois ma conscience chargée,
 » qu'on les soulage de tout ce que l'on
 » jugera que je le pourrai faire ». Je
 secondai de tout mon pouvoir les pieu-
 ses intentions du roi.

J'en obtins dans une même lettre troi

petites gratifications pour différentes personnes, la jouissance d'un moulin aux portes de Paris, un reste de coupe de bois brûlés, & le bois qui avoit servi à refaire le pont de pierre de Manté

Le mérite & la science de messieurs Fenouillet & d'Abeins, connus de tout le royaume, me firent demander pour le premier, la réserve de l'évêché de Poitiers, & pour le second l'évêché qui vaqueroit le premier, & qui me fut promis. Je partoisi dans ce moment pour Sully. J'avois à peine quitté sa majesté, qu'on lui vint apprendre la nouvelle de la mort de l'évêque de Montpellier, qu'elle envoya me porter à l'heure même. Je crus que je devois mettre quelque changement à la grace que j'avois obtenue du roi. Je lui écrivis, qu'il me sembloit que l'évêché de Montpellier, tout rempli de Protestans, demandoit un homme éloquent, tel que l'abbé Fenouillet, & celui de Poitiers, un homme d'un phlégme aussi parfait que l'abbé d'Abeins, pour tempérer la fougue des esprits vifs & chauds de cette Province. Henri lut ma lettre en riant aux courtisans, & leur demanda si les Catholiques, quand ils s'en feroient tous

1608. mêlés, auroient pû mieux faire (31). Fervagues fut assez malade, pour me faire avertir sa majesté de songer à disposer des charges considérables qu'il avoit en Normandie : mais il détruisit l'opinion de sa maladie, en faisant mander quelques jours après, que si on vouloit lui envoyer une commission pour tenir les états de la province, il étoit en état de le faire.

Le traité de 1564 entre la France & la Lorraine souffroit tous les jours quelques difficultés nouvelles, touchant les

(31) Péréfixe rap-	» qualités, & outre ce-
porte un peu différem-	» la étoit fils d'un pere
ment ce fait » L'évé-	» qui avoit également
» ché de Poitiers, dit-	» bien servi de son épée
» il, étant venu à va-	» pendant la guerre, &
» quer, Rosny le sup-	» de son esprit dans les
» plia instamment de	» ambassades A quel-
» considérer en cette	» que tems de-là l'évé-
» occasion un nommé	» ché de Montpellier
» Fenouillet, réputé sa-	» vint à vaquer Le roi
» vanthomme & grand	» de son propre mou-
» prédicateur. Le roi,	» vement envoie cher-
» nonobstant cette re-	» cher Fenouillet, &
» commandation, le	» lui dit qu'il le lui don-
» donna à l'abbé de la	» noit, mais à condi-
» Rocheposai, qui en	» tion qu'il n'en auroit
» son particulier avoit	» obligation qu'à lui
» beaucoup de bonnes	» seul. » <i>Ibid.</i> p. 312.

limites du pays Messin, qui déterminèrent le roi à envoyer sur les lieux des commissaires, que je choisis avec le chancelier dans le conseil & ailleurs. Une autre opération aussi utile & bien plus considérable, étoit de faire dresser des procès-verbaux sur d'exactes visites, de tout ce qui avoit été empiété par nos voisins en différens endroits des frontières, & principalement sur les confins de la Champagne avec la Franche-Comté & la Lorraine. On ne peut rien voir de plus juste que tout le travail de Chaillon l'ingénieur, auquel je donnai ce soin. Il rend clair, que le roi d'Espagne & le duc de Lorraine s'étoient appropriés un grand nombre de fiefs, & même de villages entiers comme le village de Pierrecourt, le bourg de Passerau, la seigneurie de Commerci & beaucoup d'autres, dont l'énumération est inutile (32).

Ce travail ne fait qu'une fort petite partie de celui que j'avois entrepris par ordre de sa majesté, pour avoir des plans de la dernière justesse, de toutes les côtes & de toutes les frontières de

(32) Elle se trouve | moires de Sully, tom.
dans les anciens mé- | 3 pag 222

1608. quel elle les avoit établies; il ne fallut pas moins qu'un ordre formel de sa majesté, pour l'obliger à me délivrer les registres dont je pouvois avoir besoin. Je me donnai bien des mouvemens auprès du procureur général & des présidens de cette chambre, pour y faire vérifier un édit au sujet des payeurs des rentes, & pour l'extinction de quarante-huit mille livres de rentes constituées.

Je déclarai aux cours souveraines & au bureau des finances de Languedoc, l'intention du roi sur plusieurs questions qu'ils m'avoient faites au sujet des droits de présence, droits seigneuriaux, supplément de domaine, francs-fiefs, & nouveaux acquets, domaine de Navarre, droits de traite-foraine & domaniale, police des draps, & notamment de la taille-réelle; sur laquelle le conseil décida tout d'une voix que les princes, les officiers de la couronne, & le roi lui même n'étant pas exempts de la payer, pour les biens ruraux qu'ils possèdent dans cette province, rien ne pouvoit l'être, ni villes, ni communautés. Je fis porter par Mauillac des lettres sur tout cela au parlement de Toulouse, aux trésoriers

1608.

Lorsque je vis la fin de l'année approcher, j'écrivis au roi à Fontainebleau, que sa présence étoit nécessaire pour l'état général de ses finances : que j'avois besoin de ses ordres pour mille choses, telles que l'état de ses garnisons, gens de guerres, galères, officiers de la maison du dauphin & des enfans de France ; que son absence tenoit indécises plusieurs autres affaires, que ceux qui y avoient été commis s'imaginoient lui être indifférentes, & purement de mon invention. Je dirai avec vérité que j'ai toujours cherché à porter sa majesté à s'associer elle-même à ses ministres pour le travail ; parce qu'en effet les plus beaux réglemens sont toujours inutiles, tant qu'on n'est pas persuadé que c'est véritablement s'exposer à la disgrâce du prince, que de n'y pas tenir la main.

Le brevet de la taille ne s'étoit jamais fait d'une manière aussi solennelle, qu'il le fut en cette année, pour 1609. Sa majesté vint le 16 août prendre séance au conseil d'état & des finances, ayant à sa suite plusieurs princes, ducs

& pairs, & officiers de la couronne, & fit expédier, elle présente, un arrêt du conseil, par lequel il est dit, que le roi après s'être fait représenter ses états de recette & de dépense de la présente année, & entendu le sur intendant de ses finances & son conseil, auroit bien souhaité pouvoir avoir égard aux remontrances qu'ils lui ont faites de décharger le peuple d'une partie de la taille : mais que les dettes contractées par ses prédécesseurs, & le mauvais état où elle a trouvé ses finances, ne le lui permettant pas, & exigeant au contraire qu'on l'augmentât, bien loin de la diminuer, sa majesté s'est contentée d'imposer pour l'année prochaine, la même somme qu'en celle ci, avec une augmentation seulement de vingt mille sept cents cinquante livres dix sols sept deniers, en laquelle étoit convertie pareille somme, dont les commissaires avoient coutume de recharger ensuite les paroisses, pour quelques menues dépenses dans les provinces, qui par là demeurait supprimée.

Je rends compte avec quelque satisfaction, d'un mémoire que je présentai au roi, au sujet de la taille parce que,

E vj

1608.

par les détails & les réflexions qu'il contient, il peut passer pour un abrégé de l'histoire de la taille en France.

Il est indubitable qu'un état, tel qu'il puisse être, soumis à une comme à plusieurs têtes, ou conduit par le mélange de toutes les différentes autorités unies ensemble, ne sçauroit se passer de subsides. Supposé que content du degré de puissance où il se trouve, il ne songe point à l'accroître; il est impossible que de tems en tems il n'ait pas des offenses à venger, & des téméraires à réprimer: mille nécessités intérieures & indispensables, ne sçauroient être satisfaites que par des dépenses réglées, & pourtant tantôt plus fortes, tantôt plus foibles. Ces dépenses tant ordinaires qu'extraordinaires, ne se sont prises pendant un très-longtems dans ce royaume, que sur des impositions, à titre d'assistance volontaire, ordonnées & réparties par une résolution générale de tous les ordres du royaume, dans ces assemblées solennelles, qu'on a appellées les états, & encore, sur le domaine particulier du roi ou de la couronne (35). Il s'en falloit

(35) M. le duc de Sully, s'est si souvent &

presque tout qu'elles ne formassent ces
 sommes immenses, auxquelles on les a
 vûes monter depuis c'est qu'alors on se
 renfermoit dans le simple nécessaire,
 soit au dedans, soit au dehors & une
 remarque que peut être personne n'a
 faite, c'est que nous ne voyons aucun
 de nos rois de la troisième race jusqu'à

si fortement déclaré contre l'abus des états
 & des assemblées populaires qu'il n'est pas
 vrai-semblable qu'il cherche ici à les auto-
 riser : mais il se laisse quelquefois tromper
 & mener trop loin par ses idées d'économie
 & d'austérité. Ce qu'il semble y avoir dans
 tout cet endroit de peu favorable à l'auto-
 rité souveraine part de cette source.

Des hommes considérés séparément les
 uns sont bons & les autres sont mauvais.
 Donc un état conduit par un homme seul
 sera tantôt bien tantôt mal conduit. Les

hommes considérés dans cette totalité qui
 s'appelle peuple n'ont été ne sont & ne seront
 jamais qu'une multitude d'esprits bornés,
 prévenus, foibles, passés honnés craignant &
 se rassurant sans sujet, sans expérience com-
 me sans prévoyance, & poussés par l'instinct,
 vers le seul bien être actuel. Par conséquent
 un état gouverné par la multitude sera mal
 & toujours mal gouverné. Cette preuve
 est assez claire dans sa simplicité pour qu'on
 puisse l'appeler une démonstration & contre
 les états, & contre toute forme de gouver-

1608. Charles VIII. s'engager dans des conquêtes éloignées, ni même déclarer la guerre en forme à aucun des princes ses voisins (36), avec cet esprit de modéra-

nement, qui accorde plus ou moins de pouvoir à la multitude.

Le prince qui fait consister la principale richesse du roi dans son domaine, n'est pas plus heureux. Voyez *l'essai politique sur le commerce.*

(36) Cette remarque est fautive. Avant Charles VIII la France a eu la guerre en Espagne, en Flandre, en Angleterre, avec ses voisins, comme avec les états les plus éloignés, en attaquant, comme en défendant. Quel tems compare & préfère-t-on ici au nôtre? Les derniers regnes de la seconde race de nos rois, & les premiers de la troisième en pourroit-on choisir un plus malheureux pour ce royaume? Si les guerres étrangères y paroiss-

soient plus rares; c'est parce qu'il l'avoit presque continuellement

avec lui-même ce qui est le comble de la calamité. Nos rois n'avoient presque d'autre occupation, que de faire d'inutiles efforts, pour le délivrer de mille tyrans domestiques. La France se trouva sans défense contre les barbares & contre ses voisins, dont elle fut le jouet tour-à-tour.

Cetems, dira-t-on, étoit du moins heureux pour la noblesse: c'est ce que je ne saurois encore accorder. Ce n'est qu'un faux éclat, que celui dont on s'imagine qu'elle brilloit alors, puisqu'il ne se pouvoit pas faire que le désastre public & général, ne fût aussi la ruine particulière,

non & d'économie, ils trouvoient que rien ne leur manquait ils satisfaisoient à tout, sans engager ni aliéner leur domaine, & par conséquent ils étoient en

1608

En est-on d'ailleurs moins malheureux, parce qu'on est soi-même l'auteur de son malheur? Si le repos, quoiqu'en dise l'ambition, est le seul état heureux, le cardinal de Richelieu a rendu à la noblesse française un beaucoup plus grand service qu'elle ne le croit.

Enfin que fait-on en France depuis près de trois cents ans, que travailler à guérir les plaies qu'a faites à la domination française, ce tems dont on exalte le bonheur & la sagesse? Le duc de Sally paroit donc ici un peu frappé du préjugé populaire, qui fait admirer tout ce qui porte les marques de l'antiquité. Une chose peut pourtant servir à l'ex-cuser. Il avoit été té-

moins d'une partie des malheurs que la guerre des religions avoit causés dans le dernier siècle, & auxquels, pour dire vrai, on ne trouve que très-peu d'exemples dans notre histoire pour être même potot du tout, qu'on puisse comparer. Il n'a cru ne point se tromper en mettant ces malheurs sur le compte du gouvernement. Mais n'est-il pas plus vraisemblable qu'ils ne furent si grands, que parce qu'au contraire le gouvernement monarchique n'étoit pas encore véritablement tel parmi nous? Un roi qui auroit joui d'une puissance égale à celle dont heureusement nos rois sont aujourd'hui en possession, auroit trouvé le moyen de les pré-

~~1608.~~ effet, malgré leur pauvreté apparente ;
1608. beaucoup plus riches (37) que leurs suc-
cesseurs, au milieu de tous les trésors
que leur ont acquis un pouvoir sans bor-

venir, parce qu'il au-
roit sçu tenir dans le
respect les grands, aux-
quels seuls il faut les
imputer.

S'il ne falloit pour
mettre cette vérité
dans tout son jour,
qu'y joindre quelque
exemple qui donnât
lieu à la comparaison.
nous n'avons manqué,
depuis moins de cin-
quante ans, d'occa-
sions ni de troubles ci-
vils, ni de dissensions
religieuses, nous pou-
vons même citer une
minorité, & dans un
tems assez difficile.
Qu'en est-il arrivé ?

Mais ce qui doit le
plus nous étonner,
c'est qu'il se trouve en-
core aujourd'hui des
personnes, qui malgré
l'expérience & contre
l'évidence même, en-
treprennent de ressus-
citer dans leurs raison-

nemens des opinions
aussi justement prof-
crites.

(37) Autre erreur. Si
l'on veut parler exac-
tement, on ne dira
point, le roi est riche
ou pauvre, le roi est la
plus publique de tou-
tes les personnes à qui
l'on donne ce nom. En
cette qualité, il ne pos-
sède rien qui n'appar-
tienne en même tems
à tout l'état, & a le
bien prendre, il n'y a
aucune des dépenses
censées royales, qu'on
ne puisse & qu'on ne
doive appeller aussi
dépenses civiles, puis-
qu'elles se font toutes
au nom, pour l'utilité,
& en vûe de l'état en-
tier. Cela est déjà in-
contestable pour l'en-
retien des gens de
guerre, de la marine
des fortifications, &c.
Cela ne l'est pas moins

nes & une autorité absolue Il n'y a en
 ceci aucun paradoxe Un prince qui peut 1608
 beaucoup, croit tout pouvoir, & entre-
 prend tout, (38) sans s'appercevoir d'une

quant à tous les ouvra-
 ges d'utilité & de com-
 modité publique, ou
 simplement de gran-
 deur & de magnificen-
 ce, & si l'on veut y faire
 une attention sérieuse
 on dira la même chose
 des dépenses même qui
 ont rapport à la seule
 personne du roi com-
 me sa table ses habil-
 lemens, sa maison
 ses divertissemens, &c.
 Dans tout cela il ne
 cesse pas plus d'être
 l'homme de tout le
 peuple, qu'il l'est, lors
 qu'il fait marcher ses
 armées. Le mauvais
 usage que font quel-
 ques souverains des
 trésors publics ne dé-
 truit pas la vérité de ce
 principe & encore un
 coup c'est l'avantage
 de toute la nation
 qu'un seul homme dis-
 pose & de la quantité
 & de l'emploi de ces

deniers. Sera-ce de
 toute une multitude,
 qu'il faudra attendre
 l'attention de contri-
 buer volontairement
 pour ce qui est de plus
 grande utilité de plus
 grande commodité ou
 de plus grande gloire;
 pour les dépenses se-
 crettes qu'exige la po-
 litique, pour celles qui
 assurent la récompense
 de la valeur du mérit-
 te des sciences & des
 arts? Ce seroit de pas
 connoître ce que c'est
 que le peuple. La for-
 me républicaine ne
 peut être le bonheur
 que d'un très-petit
 état.

(38) Voilà la plus
 forte objection qu'on
 puisse faire & celle
 qu'on fait effective-
 ment sans cesse contre
 l'autorité monarchi-
 que Un seul
 maître de tout!

1608. avidité véritablement insatiable. La taille qui de tous les impôts arbitraires, est sans contredit le plus pernicieux comme le plus inique; en comprenant sous ce

rieure à tout, & que tout se confond devant elle Elle ne manquera jamais son coup, que quand elle pourra paroître douteuse. Il faut, dans l'état comme dans l'église, une autorité visible, dont l'éclat frappe les yeux de tout ce qui voudroit sortir de sa place Car c'est une vérité, qu'il me semble qu'on n'a pas assez reconnue, que tous les malheurs, toutes les révolutions. qui affligent ou détruisent les états, viennent, sans exception, du manque de subordination, & c'est conséquemment un principe à mettre au nombre des principes fondamentaux du gouvernement, qu'il faut donner la préférence sur tous les autres moyens, à celui qui est

le plus propre à entretenir cette subordination; avantage, qu'on ne sçauroit refuser à la puissance royale.

Pour prouver contre les principes établis dans cet endroit de nos mémoires sur le gouvernement de ce royaume, que tous les malheurs arrivés dans la seconde & la troisième race, sont provenus des changemens faits à sa première constitution, par rapport aux droits & à l'autorité monarchique; on ne sçauroit mieux faire que de renvoyer à l'histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les gaules, que j'ai déjà citée L'auteur y démontre invinciblement, que nos rois de la première race jouissoient d'une au-

nom toute capitation ou cotation personnelle arbitraire , en fournit une infinité d'exemples frappans. Combien de fois n'a-t-elle pas compromis l'autorité royale ! Son coup d'essai fut de renverser du trône Chilperic , pere de Clovis , & quelque tems après , elle couta la vie à Childeric , assassiné par un gentilhomme françois , nommé Bodillon , qui se vengea de cette maniere d'un traitement ignominieux qu'il avoit reçu de ce prince , pour lui avoir représenté un peu librement le danger d'une imposition excessive , qu'il songeoit à établir. Un pareil impôt sous Philippe-Auguste causa un soulèvement parmi la noblesse , qui le rendit sans effet.

Quelques autres plus heureux dans cette entreprise , se la reprocherent

torité peut être encore plus absolue qu'ils ne l'ont aujourd'hui , pour lever des impôts , condamner les grands à mort &c. Quo les ducs & comtes en se faisant seigneurs propriétaires des pays dont ils n'étoient qu'administrateurs ,	ment & les droits du roi & les droits du peuple que ce peuple seconda en plusieurs endroits les efforts que les successeurs de Hugues Capet commencerent à faire pour le délivrer de la servitude de tant de tyrans , &c. <i>Tom. 3 liv 6 ch.</i>
---	---

1608.

nistres, qu'on peut presque l'appeller le tombeau des bonnes loix & des bonnes mœurs chez les François. La nécessité augmenta le mal, en diminuant les murmures, sous celui de Charles VII; qui ayant à chasser les Anglois du royaume convertit avec adresse en levée ordinaire & réglée, ce tribut, à qui sa

me qu'il me faut; mais	édifice appuyé sur
ne vous en mêlez	d'aussi mauvais fonde-
point, & donnez-vous	mens, ne servirent
bien de garde de trou-	qu'à le charger encore
bler mon opération;	mal-à-propos, & à le
on croit bien qu'il se	rendre plus embarras-
feroit servi de quel-	sant
qu'autre moyen plus	Voilà un exemple
simple que n'est la tail-	de la sagesse & des
le. Mais on crut que le	vûes populaires : le
moindre ménagement	peuple paye bien au-
qu'on pouvoit avoir	jourd'hui la peine de
pour le peuple, étoit de	sa méprise. Dans tous
lui conserver du moins	les anciens impôts, il
une espèce de liberté,	est aisé d'appercevoir
dans la répartition, la	cette mauvaise com-
levée, &c. De-là vient,	plaisance des souve-
selon que le dit l'au-	rains, qui fait cher-
teur, qu'elle fut capi-	cher les tempéramens
rale ici, là, réelle; &	dans la multiplicité
en un autre endroit,	des réglemens; là où
mixte. Tous les chan-	il ne faudroit, s'il
gemens qu'on put fai-	étoit possible, qu'une
re dans la suite à un	seule règle.

cotisation,

consaution personnelle fit donner le nom de taille, quoiqu'elle ne fût établie dans différentes provinces qu'avec différentes modifications, capitale dans les unes, réelle & sur les bénéfices dans d'autres, mixte ailleurs. Elle fut fixée par Charles VII, à un million huit cens mille livres. Voyons ce qu'elle fit de progrès dans tous les regnes suivans jusqu'à notre tems

Louis XI augmenta la taille jusqu'à quatre millions sept cens mille livres. L'an 1498 qui est celui de la mort de Charles VIII, on trouve qu'il est fait recette à l'épargne, toutes sortes de frais déduits, de quatre millions quatre cens soixante-un mille six cens dix-neuf livres. En 1515, année de la mort de Louis XII, quatre millions huit cens soixante cinq mille six cens dix-sept livres. Elle fit un saut prodigieux sous François I, qui la laissa en mourant à quatorze millions quarante quatre mille cent quinze livres. Henri II ne la laissa qu'à douze millions quatre-vingt dix huit mille cinq cens soixante trois livres. Elle diminua encore sous les deux regnes suivans, n'étant qu'à onze millions cent quatre

neuf cens soixante-onze livres, du
 1608. tems de François II, & qu'à huit mil-
 lions six cens trente-huit mille neuf
 cens quatre vingt dix-huit livres, sous
 Charles IX. Le regne de Henri III
 lui fut favorable, à le considerer, non
 pas dans le tems où il se trouvoit dé-
 pouillé d'une grande partie de son
 royaume, comme dans l'année où il
 mourut, mais en 1581, par exemple,
 elle rapportoit trente-un millions six
 cens cinquante-quatre mille quatre
 cens livres. Au lieu de se laisser entraî-
 ner au mauvais exemple, Henri le
 Grand, quoiqu'il eût & des dettes in-
 finies à acquiter, & des dépenses con-
 sidérables à faire, n'a voulu en retirer
 de bon que seize millions, moitié des
 tailles & moitié des fermes.

Si ce prince a trouvé, malgré cela,
 le moyen de mettre vingt millions
 dans ses coffres, comme on le verra
 dans la suite, il n'en a eu l'obligation
 qu'à une économie qu'on ne connois-
 soit point, & dont peut-être on auroit
 eu honte sous tous ces regnes. Les
 étrangers ne mettoient plus, comme
 autrefois, impunément la main dans
 les finances. L'électeur palatin m'écr-

VIT cette année d'Heidelberg, pour
me demander avec toutes sortes d'inf-
tances, de faire faire la poursuite d'un
remboursement de deniers qu'il avoit,
disoit il, *pretés si sincèrement au roi,*
& dont en huit ans il n'avoit pu tirer
qu'une seule assignation. Carl Paul,
conseiller & gentilhomme ordinaire
de cet électeur, me fut adressé de sa
part, avec des grandes offres de servi-
ces, pour poursuivre cette affaire. La
place que j'occupois m'a souvent attiré
des complimens des princes étrangers.
Le duc de Savoye, en félicitant par
le sieur Jacop, S. M. sur la naissance
de son troisième fils, m'écrivit en mê-
me tems une lettre des plus polies.

1608.

La maladie de la duchesse de Lor-
raine attira le duc de Mantoue en Lor-
raine & de là en France. Cette prin-
cesse se trouva si mal de sa couche,
qu'elle fut long tems désespérée des
médecins. Elle n'avoit eu qu'une fille
qui se portoit bien, & la mere guérit
aussi à la fin. Leurs majestés prirent
beaucoup de part à son état, & n'ou-
blèrent rien non plus pour faire trou-
ver au duc de Mantoue le séjour de la

1608.

France agréable. On lui donna force ballers, & encore plus de bons repas, dont le roi fit, après qu'il fut parti, une rude pénitence, par toutes les médecines qu'il fut obligé de prendre. Il ne repassa les monts qu'à la mi-octobre, emportant beaucoup d'argent du jeu, qu'il avoit gagné au roi. Il laissa encore quatre mille pistoles qui lui étoient dûes, & qu'il pria Henri, en partant, de donner à son commissionnaire. j'en reçus l'ordre de S. M. par un billet qu'Edouard vint m'apporter.

Les négociations pour la paix ou pour une longue trêve, continuoient cependant dans les Pays-Bas à la Haye, lieu choisi pour les conférences; mais de façon qu'on crut long-tems que le but dont on s'étoit cru si proche, alloit s'éloigner pour toujours, tant elles furent traversées par la diversité d'intérêts, la défiance & l'aigreur. Certain cordelier espagnol, auquel sa majesté catholique donnoit beaucoup de part dans toute cette affaire, passant par Paris dès le commencement de cette année, eut l'honneur d'être présenté au roi, auquel il voulut persuader que la paix n'étoit pas éloignée.

Dom Pedre (40) répandoit par tout Paris que les courtiers qui devoient en porter la nouvelle en Espagne, alloient passer incessamment Le roi, & tous ceux qui étoient instruits de l'état des choses, par ce qu'en mandoit le president Jeannin & les autres agens de S M dans les Provinces Unies, n'avoient aucun penchant à croire

(40) Dom Pedre étoit l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France où Henri IV ne le voyoit pas de trop bon œil parce qu'il n'ignoroit pas que cet ambassadeur travailloit par toutes sortes de moyens à mettre le conseil de sa majesté dans le parti de l'Espagne. Consultez *Vittorio Sui, Mém. second tom I Le Grain Décade de Henri le Grand liv 10 L'Etoile & autres Histoires*. Le Grain rapporte ce bon mot de Henri IV à Dom Pedre qu'il lui avoit dit, qu'il ne voyoit per-

sonne d'aussi mal logé à Fontainebleau que Dieu. Nous autres François lui répondit ce prince nous logeons Dieu en nos cœurs, & non pas entre quatre murailles comme vous autres Espagnols & encore doutez - je fort si étant logé en vos cœurs il ne seroit point logé dans des pierres. Voyez-vous pas reprit il ensuite en souriant, que l'œuvre n'est pas encore achevée? Mon intention n'est pas de laisser cette chapelle en l'état qu'elle est. Il y a peu

1608.

ceffe d'Orange jugea à propos de m'écrire à peu près dans ce même fens, excepté que quoi qu'elle me marquât que les gens de guerre, des villes & même des provinces entieres, étoient dans les sentimens de son beau-fils, & entierement attachés à toute la maison de Nassau, elle ne pouvoit me dissimuler que le parti contraire étoit pour le moins aussi fort.

Le prince Maurice, avec de pareils sentimens, n'eut garde de ne pas chercher à s'appuyer du roi. Il lui envoya Lambert le fils au mois d'octobre avec une lettre pour sa majesté, & toute forte de créance sur ce qu'il lui diroit de bouche en son nom. Lambert exalta fort les desseins de son maître. Il voulut même faire croire que les choses étoient au point, que le marquis de Spinola, le président Richardot & les commissaires espagnols avoient été remerciés & congédiés le premier de ce mois. Tout ceci frappa d'autant plus les conseillers de S. M. qui étoient présens au rapport de Lambert, que Berny avoit mandé auparavant que les équipages de ces députés espagnols & eux-mêmes étoient attendus à Bruxelles le 4 octobre. Ils

voulurent tous en ce moment persuader à sa majesté que ses amis, comme ses ennemis, alloient être trop heureux de recevoir les conditions qu'il lui plairoit de leur imposer. C'est ce que me manda Villeroy, en me faisant le détail de toute cette affaire, & en m'envoyant à Gergeau, où j'étois alors, un double de la lettre du prince d'Orange. Le roi n'alla pas si vite. Le discours de Lambert lui parut suspect par plusieurs endroits. Il ne voyoit aucune lettre de la part du conseil des Etats, celle du prince lui sembloit pleine de réserve & de dissimulation, & Maurice lui même avoit agi jusques là si peu conformément à ses paroles, qu'il étoit difficile de ne pas s'en défier. Lorsque Lambert ajoutoit que la Zélande se donneroit plutôt à l'Angleterre, que de s'accorder avec l'Espagne, qu'on prioit S. M. de se tenir au moins neutre, si elle ne vouloit plus assister ses alliés comme auparavant, parce que, ne leur restant-il que trois villes, ils donneroient encore de l'exercice aux Espagnols pendant cinquante ans. Henri ne voyoit dans toutes ces paroles, qu'une ro-

1608. domontade & une fausseté, ou du moins une finesse très-grossière. Ce manége fautoit encore plus aux yeux, lorsque Lambert s'avançoit de mille choses que Jeannin n'auroit pu ignorer, & dont cependant il n'avoit donné aucun avis à sa majesté. Selon Lambert, Barneveld & Aersens étoient disgraciés, & même en danger de se voir faire leur procès ; on avoit tenu conseil dans plusieurs villes des états, si l'on ne prendroit point le parti de demander la domination françoise. Comment tout cela eût-il pû être si secret, qu'on n'en eût rien laissé transpirer dans toute la Flandre ? Mais les discours mêmes de Lambert n'étoient pas toujours bien d'accord avec la propre lettre du prince d'Orange.

Je crois bien que si S. M. avoit vu plus de fonds à faire sur quelques-unes de ces propositions, comme celle, par exemple, de recevoir les Flamands sous sa puissance, il ne lui auroit pas été besoin d'aiguillon pour l'animer à porter toutes ses vues de ce côté-là ; quelquefois même elle ne pouvoit s'empêcher de sçavoir mauvais gré à Jeannin, de n'avoir pas plus fortement touché cette corde. Mais ce

prince prit enfin le parti le plus sage ,
 ce fut d'écouter & de voir tout tran-
 quillement , sans montrer ni éloigne-
 ment ni empressement pour la paix ,
 en attendant un éclaircissement qui ne
 pouvoit se faire de quelque manière
 que ce fût , sans qu'il se vit appelé au
 dénouement. Il ordonna à Jeannin de
 se conduire sur ce plan , & voulant
 avoir mon avis , il me fit faire un dé-
 tail au plus juste de tout par Villeroi ,
 & il m'envoya de plus Lambert. Ce-
 lui-ci me tint tous les mêmes discours
 qu'il avoit tenus à S. M. J'avois un bon
 préservatif contre ses finesses , dans la
 seule lettre que j'avois reçue de la prin-
 cesse d'Orange. Il n'eut rien à me ré-
 pondre , quoique peut-être il ne s'ac-
 commodât pas de ma sincérité , ni des
 noms d'ingrats & d'indignes des bon-
 nés de S. M. que je donnai aux Etats.

Je répondis aussi par lettres à Ville-
 roy , & je ne lui dis pas tout ce que je
 pensois , je le remis à mon retour , pour
 en sçavoir davantage. Ce ne fut qu'a-
 vec le roi seul que je me decouvris de
 tout ce que je pensois sur ce qui se pas-
 soit en Flandre. Quoique Maurice
 n'eût pas toujours été fidèle à suivre

1608.

son plan, & même qu'il s'en fût quelquefois écarté assez visiblement, il n'étoit ni incroyable ni bien surprenant qu'il songeât à soutenir jusqu'à l'extrémité un parti, dans lequel son honneur pouvoit être véritablement intéressé; mais pour Henri, il ne convenoit point à un grand capitaine, ni à un grand roi, d'aller se jeter tête baissée dans des affaires où on ne l'appelloit point, sur la foi d'un simple particulier; il étoit de sa dignité d'examiner & d'attendre. Quant aux Etats, si c'étoit de leur participation que Maurice parloit, ils s'y prenoient trop tard & à contre-tems. Ils avoient fait des fautes qu'ils cherchoient à faire réparer à S. M. ou plutôt ils joignoient à une ingratitude marquée pour le roi, le dessein aussi peu honnête de le prendre encore pour dupe. L'offre de la Zélande à l'Angleterre étoit une pure fable, & tout le reste, illusion, tromperie & artifice, à quoi S. M. ne devoit répondre, qu'en continuant à se mêler des affaires de ces provinces, autant qu'il convenoit pour sa gloire & son utilité propre.

C'est en partie pour ce sujet que

Henri me souhaitoit si fortement de
 retour de Gergeau Tout continua en 1608
 Flandre sur le même pied d'incertitu-
 de, & les nouvelles que l'on en rece-
 voit se ressentotent de cet état Il arri-
 va que l'instruction que les Archi-
 ducs avoient donnée à leurs députés,
 en les envoyant à la Haye, tomba
 en original entre les mains du prince
 d'Orange, soit que le président Ri-
 chardot (42) l'eut oubliée, soit qu'elle
 lui fût dérobée, ou qu'il la laissât
 voir, exprès, pour s'attacher les Ca-
 tholiques auxquels elle étoit favora-
 ble. Maurice en fit grand bruit, & s'en
 servit pour animer ses partisans Les
 conférences languirent souvent, mais
 elles ne furent point interrompues.
 La guerre étoit devenue de toute im-
 possibilité, & par conséquent un ac-
 cord étoit de toute nécessité Ce qu'on
 voyoit seulement de clair, c'est que
 de quelque sincérité que les parties
 parussent faire profession, elles son-
 geoient à se garder des interprétations

(42) Jean Richar Il avoit eu part au
 dot, président au con traité de Vervins. Il
 seil privé des Pays mourut l'année sui-
 Bas, bon négociateur vante.

~~1608.~~ plus efficaces. Et comme il ne pouvoit
 1608. attendre de grands secours des habi-
 rans du pays, je reçus ordre de le rem-
 bourser de toutes les avances qu'il
 avoit déjà faites, & de lui faire un fonds
 suffisant pour ne pas avoir le dessous.

Ces précautions furent assez inuti-
 les. Aux premières plaintes que la For-
 ce fit faire au vice-roi d'Arragon, ce-
 lui-ci promit une ratification de tout
 ce qu'on lui demandoit; &, contre
 l'ordinaire du conseil de Madrid, elle
 ne se fit pas attendre c'est qu'on n'i-
 gnoroit pas que sur une simple appa-
 rence de rupture, grand nombre de
 mécontents, dont les royaumes de Na-
 varre & d'Arragon étoient remplis,
 avoient déjà offert leurs services à la
 France. La Force, auquel ils s'étoient
 adressés, en donnant cet avis à S. M.
 mont, mandoit en même-tems, que quoi-
 qu'il seût bien qu'il ne falloit pas faire
 grand fond sur l'esprit inquiet & chan-
 geant de ces peuples, c'étoit ici une
 occasion inmanquable, pourvu seu-
 lement qu'on se pressât d'en profiter;
 que toute l'habileté des Espagnols leur
 étoit inutile pour cacher leur état de
 foiblesse & d'épuisement, qui n'étoit

plus ignoré de personne, que toutes les affaires de gouvernement y étoient dans une confusion inexprimable. Il n'écrivoit jamais, soit à S M soit à moi, que sur ce ton, & il étoit plus à portée que personne de connoître l'état des choses, tant sur ce sujet, que pour ce qui regarde une autre faction qui donnoit de funestes inquiétudes au conseil de Madrid, quoiqu'il ne s'agit que des misérables restes d'un peuple presque entièrement exterminé, je parle des Maures

1608

Pour bien entendre ce fait, il faut reprendre ici ce qui n'auroit pu trouver place ailleurs, sans interrompre la narration. Henri n'étant encore que roi de Navarre, avoit toujours eu dans l'esprit qu'un jour il pourroit s'aider contre l'Espagne, de ces ennemis domestiques, moins considérables encore par leur nombre, que par le vif ressentiment qu'on leur voyoit conserver de leur oppression. Les Maures, de leur côté, apprenant par le bruit public, que le parti protestant, qu'ils sçavoient être très-puissant en France, & opposé à l'Espagne, avoit à sa tête un roi de Navarre, c'est à dire, un

1608.

dans le commencement étoit fort peu de chose, embrassoit alors plus de cinq cens mille personnes. Deux choses avoient servi à le grossir si considérablement ; premierement, le secours qu'ils avoient eu l'adresse & le tems de se ménager chez les Turcs, grands ennemis des Espagnols ; en second lieu, l'intérêt que prirent dans cette affaire quantité d'Espagnols naturels.

Le conseil de Madrid ayant délibéré, aux premières nouvelles qui lui furent portées de ce soulèvement, s'il n'étoit pas à propos d'achever de défaire le pays de ce reste de Maures, en leur faisant repasser la mer, & ayant communiqué cette résolution à la noblesse du royaume de Valence, elle y fut reçue si peu favorablement, qu'on en vit naître une sédition dans plusieurs provinces, où la noblesse se faisant servir gratuitement par ces Maures, ne pouvoit les voir chasser sans perdre aussi en même-tems le quart de son revenu. On tira l'épée contre ceux qui vinrent signifier la nouvelle déclaration du conseil d'Espagne. Le vice-roi crut appaiser cette première émotion, en députant le chef de la justice, que

la chancellerie appelle le Régent. Ce régent étoit un vieillard timide, qui se voyant tout d'un coup environné d'armes & de furieux, tomba mort au milieu d'eux, des effets sans doute d'une frayeur subite. 1608

Le conseil espagnol ne pouvoit plus dissimuler dans une pareille conjoncture. Sa foiblesse se décéla par l'inaction où on le vit pendant un assez long tems. Les Maures, qui ne s'étoient pas attendus à être si fort ménagés, n'en leverent la tête que plus hardiment. Ils *renouvellerent leurs instances auprès* de Henri, qui ne pouvoit plus les payer de la même défaite, que lorsqu'il n'étoit que roi de Navarre, que son parti étoit trop foible & trop traversé, pour faire de grands efforts en leur faveur. Déterminés à tout, pour se couer le joug espagnol, ils le prièrent de les prendre au nombre de ses sujets, à telles conditions qu'il voudroit. Mais les mêmes considérations qui empêchoient S. M. de prendre ouvertement le parti des Provinces Unies dans un intérêt qui le touchoit de beaucoup plus près, lui défendoit aussi de se déclarer le libérateur d'un peuple, en-

1608.

personnes qu'elle chassa de ses états, après les avoir dépouillés de tout.

L'empereur traita en Allemagne aussi durement & avec moins de droit la ville de Donavert ; il s'en saisit, quoique cette ville soit du nombre des villes impériales, & il lui ôta la liberté de conscience, & la plus grande partie de ses privilèges. Cette violence y excita beaucoup de murmures & de troubles.

me le cardinal de Richelieu le prit des Portugais, dans une occasion à peu près semblable, du moins, en leur donnant un asyle en France, ne fût-ce que dans les landes de Bordeaux, qu'ils demandèrent inutilement, dit-on, la permission d'habiter. Cette faute du gouvernement a été judicieusement relevée par l'auteur de *l'Essai politique sur le Commerce* » Défricher

» de nouvelles terres,
» dit-il à ce sujet, c'est
» conquérir de nou-
» veaux pays sans fai-
» re de malheureux ». On dira que la même raison qui faisoit chasser les Maures de l'Espagne, empêchoit aussi qu'on ne les reçût en France. Mais il semble qu'il auroit été facile de profiter de la triste situation où ils se trouvoient, pour les amener à faire tout ce qu'on eût pu désirer d'eux.

Fin du vingt-cinquième Livre.

MEMOIRES



MEMOIRES

DE •

SULLY

LIVRE VINGT-SIXIÈME.

LE premier jour de l'année, j'allai suivant la coutume présenter au roi les jettons d'or. La gloire que sa majesté s'étoit acquise dans l'accommodement du pape avec les Vénitiens, des Espagnols avec les Flamands, & de quelques autres princes de l'Europe, faisoit le sujet de ceux-ci. Après quelques momens d'une conversation indifférente, ce prince me tira dans l'embrasure d'une fenêtre, pour me dire de lui composer quatre états, dans le goût de plusieurs autres que je lui avois déjà remis le premier,

Tome VII

G

1609. des équivalens perçus dans les douze généralités du royaume ; le second, de tous les droits & redevances qui faisoient partie des revenus royaux, le troisieme, des levées du principal de la taille, nommée l'ordinaire, depuis 1599 jusqu'à 1609, ces deux années comprises ; le quatrième, des levées de la taille, sous le nom de grande crue, ou crue extraordinaire, pendant ces mêmes onze années : c'étoit pour les faire voir, me dit Henri, à des personnes qui se croyoient fort habiles dans les finances, quoiqu'elles n'y eussent rien fait qui vaille, & à ceux qui admiroient leur méthode, toute défectueuse qu'elle étoit.

Ce prince n'avoit pas besoin de justifier à mes yeux une pareille demande. Le plaisir que je trouvois à le voir entrer avec moi dans tous les détails du gouvernement, ne me laissoit pas seulement examiner par quel motif il agissoit. Je voyois bien que depuis quelque tems il faisoit une étude particulière de ma façon de conduire les affaires générales & particulières, & qu'à force de me deman

der, tantôt un état, tantôt un mé-
 moure, aujourd'hui une instruction, 1609
 le lendemain une explication, toutes
 ces pièces lui composeroient bientôt
 un système complet sur la finance &
 les autres parties de l'état. Mais je
 rois là-dessus sans aucune inquiétude,
 & soit que Henri ne cherchât en ef-
 fet qu'à s'instruire lui-même soit qu'il
 eût dessein de former de nouveaux
 hommes d'état selon mes principes,
 dans la crainte que' je ne vinsse à lui
 manquer, ou dans le dessein de m'em-
 ployer hors ou dans le royaume à
 d'autres fonctions, qui ne me laissas-
 sent plus de tems pour celles-ci, la
 manière dont il se comportoit avec
 moi, (1) ne me permettoit de rien voir

(1) Le motif de cette conduite de Henri IV. avec le duc de Sully seroit tout autre, si nous en croyons l'auteur de l'histoire de la mère & du fils. Il étoit peu satisfait, dit-il de la personne du sieur de Sully, si l'on pensoit à lui ôter le maniement de ses fi-

nances, & vouloit en commettre le soin à Arnaud. Il avoit dit plusieurs fois à la reine qu'il ne pouvoit plus souffrir ses mauvaises humeurs. Son mécontentement étoit fortifié & sa résolution prise de le dépouiller de sa char-

1609. dans cette conduite, que de bon, de sage & même d'avantageux pour moi.

Je lui donnai, lorsqu'il revint à la fin du mois à l'arsenal, ces quatre états, que je ne transcrirai point ici. Je me contenterai de marquer que le total du premier faisoit voir que les équivalens montoient à cent cinquante-un mille soixante treize livres : somme beaucoup moindre que ne se l'imaginoient bien des personnes, qui avoient fait entendre au roi qu'elle devoit faire le sou pour livre de tous les revenus royaux. Ce prince vit dans le second, bien des mots barbares pour lui, quoique malgré mon application, il m'en eut encore échappé, je le lui promis complet dans l'année. Le total du troisième étoit de cent sept

vingt, mais le tems en prince & son ministre étoit incertain, &c. ont souvent rendu aux Mais la suite même de personnes trop créduces, lorsque pour le ce livre va fournir des preuves si sensibles de bien des affaires, ils l'extrême confiance affectoient entre eux-que Henri IV. avoit deux tous les dehors en M. de Sully, qu'on d'une vraie méintelligence jugera que cet auteur ligence, ce que les a donné dans le pincourusans faisoient nouveau, qu'un autre écri-entendre par ce mot vain de ce tems-là bon maître & bon va- nous avetur que ce les.

millions quatre cens quarante-cinq
mille trois cens cinquante-trois livres
seize sols onze deniers celui du
quatrième de cinquante-deux millions
cent quarante-quatre mille sept cens
soixante-dix-neuf livres douze sols six
deniers. Henri se contenta pour le
moment d'en voir le titre, & les don-
na à la Varenne, en lui disant qu'il les
lui rendit sitôt qu'il seroit au Louvre,
enferme avec Béringhen dans le ca-
binet des livres. Je lui donnai encore
un inventaire de tous les états fai-
sant partie de l'état général des finan-
ces, ou indiqués par cet état (2)

Comme Henri partit deux jours
après pour Chantilly, je crois qu'il
ne fit pas grande attention à cette
longue liste d'états, qui fut un petit
sujet de dispute, un jour que sa ma-
jesté s'entretenant avec le chancelier,
Villeroy & moi, la conversation fut
mise sur cette matière. Je dis, qu ou-
tre les états dont je pouvois laisser le
soul à mes secrétaires, en leur don-
nant seulement un sommaire, il y en
avoit plus de cent, que j'étois obligé

(2) On trouve ces | les mémoires de Sully
états tout au long dans | tom. 3 p. 274. & suiv

1602.

d'écrire tous de ma main au commencement de chaque année. Le roi en parut étonné, & Villeroy aussi : „ Je „ sçais bien, monsieur, reprit Sillery, „ avec son air benin, qu'il y en a beau- „ coup, mais cent¹ je ne le pense „ pas, car j'en vois quelque chose. „ Vous avez bien fait, monsieur, lui „ répondis-je, de dire quelque chose, „ mais vous auriez encore mieux fait „ de ne point parler du tout, de ce „ que vous ne pouvez sçavoir que par „ moi-même. „ Il ne s'agissoit, pour voir qui avoit raison de nous deux, que de jeter les yeux sur l'inventaire que j'avois donné au roi, ils y étoient tous compris, & il n'y avoit que ceux-là seuls. Comme j'en avois une copie dans le sac de mes papiers, que portoit l'un de mes secrétaires, je le fis approcher, & sa majesté connut par cet écrit, que je n'avois rien avancé de trop. Ce fut Sillery lui-même qui en fit la lecture & le compte.

Le roi étant à Chantilly, m'écrivit le biller suivant, le mercredi 25 mars. „ Mon ami je monte à cheval „ après dîner, pour aller coucher à „ Lufarche. Je me rendrai demain de „ bonne heure à Paris, faisant état

» d aller dîner chez vous, je vous prie
» de me le faire apprêter pour douze
» personoes, & du poisson Bon jour,
» mon ami « Il n y manqua pas, &
je fis enforte que le repas fût de son
gout. Apres que les nappes eurent été
levées, je fis apporter des cartes & des
dés sur la table, sur laquelle je mis aussi
une bourse de quatre mille pistoles
pour sa majesté, & une seconde d au-
tant, pour en prêter à ceux de la com-
pagnie de ce prince, qui ne s étant
point attendus à jouer, n avoient point
d argent sur eux Cette cérémonie ne
déplut pas à Henri. Il me dit » Grand-
» maître, venez m embrasser, car je
» vous aime, comme je dois Je me
» trouve si bien ici, ajouta t il ensuite,
» que j y veux encore souper & cou-
» cher J ai des raisons pour n aller
» point d aujourd hui au Louvre, ce que
» je vous dirai au sortir du jeu Cepen-
» dant faites-moi préparer trois caros-
» ses, pour aller me promener, après
» que je vous aurai un peu entretenu,
» & qu'il ne vienne personne ici tant
» que j y serai, sinon ceux que j y man-
» deraï, & à mon retour, que je n y
» trouve personne « La journée s étant

ainsi passée à la satisfaction du roi, il
 1609. voulut que je lui donnasse encore à dî-
 ner le lendemain. Il passa une grande
 partie de la matinée enfermé avec moi
 dans mon cabinet : nous nous entreten-
 mes de plusieurs choses, qui devoient
 être tenues secrètes. Sa majesté lut
 aussi avec plaisir les érats que je lui
 avois donnés, & me dit tout haut en
 sortant : « Vous m'avez donné des mé-
 » moires, auxquels j'ai pris grand plat-
 » sir, mais il y a encore plusieurs par-
 » ticuliarités, qu'il faut que vous m'ex-
 » pliquiez par écrit, car il ne me le ve-
 » nendroit pas de ce que vous m'en
 » avez dit. »

Tout le soir le régent raffinant la ma-
 tière du roi, il parla principalement du
 duffin qu'il avoit de venir passer l'été
 à l'un de nos trois ports tous les ans
 à l'art de le faire en mer. Il me
 conta plusieurs anecdotes de son
 histoire. Il me raconta aussi que le
 roi étoit allé à l'armée, & qu'il étoit
 resté à l'armée pendant tout le
 temps de la guerre. Il me raconta
 encore que le roi étoit allé à l'armée
 pendant tout le temps de la guerre.

comme je venois de faire ajoutant
obligeamment, qu'en toutes manieres,
il croyoit ne pouvoir être mieux nulle
part qu'entre mes mains, & que com-
me il n'étoit pas juste que cette confian-
ce fût le sujet d'un surcroit de dépense
pour moi, celle ci seroit prise sur une
gratification de six mille écus par
chaque année qu'il m'accorderoit pour
cela seul, ce qu'il répéta encore pen-
dant le diner

1609

De propos en propos la conversation
vint à tomber, entre les quinze ou
vingt personnes qui pouvoient être à
la suite du roi, sur les grands hommes
dont l'histoire a parlé, & Henri me de-
manda auquel de tous j'aurois le plus
souhaité qu'il ressemblât. Cette ques-
tion n'étoit pas de celles auxquelles il
soit facile de satisfaire d'un mot, d'au-
tant plus que Henri ajoutant, que j'eus-
se égard non-seulement à la conduite
& au mérite personnel, mais encore à
tout ce qui peut être le juste sujet des
desirs d'un homme, comme les quali-
tés du corps la santé, & le concours
de ces circonstances qui font qu'on ap-
pelle un homme heureux, l'on ne
pouvoit décider la question, qu'après

exclure les noms d'Edouard III & de Charles-Quint: je n'en nommai aucun, sans les faire connoître, du moins en gros, par quelques traits touchés le plus succinctement que je pus, sur leurs bonnes & mauvaises qualités, & sur les événemens heureux ou malheureux de leur regne. C'est à vous même, sire, ajoutai-je, après que j'eus fini cette énumération, qui m'obligea à parler de suite pendant un assez long tems, de choisir auquel de tous ces grands rois vous aimeriez le mieux ressembler, toutes compensations faites, & de voir si vous n'y perdriez point, vous, qui certainement les avez surpassés en plusieurs choses. Pour bien prononcer là dessus, répondit sa majesté, il faudroit mieux & plus attentivement considérer tout ce que vous avez dit sur chacun de bien & de mal, mais le dîner qui est servi, ne nous en laisse pas le loisir (on venoit d'avertir qu'il étoit tems de se mettre à table), il faut remettre cela à une autre fois, je vous prie de le faire rédiger par écrit, & puis je vous dirai ce que j'en pense, aussi bien que de vos der-

1609. ~~_____~~ nières paroles, que vous n'avez
ajoutées, dit agréablement ce prin-
ce, que pour me faire trouver vos
mets encore meilleurs.

Quelques-uns de la compagnie
chercherent pendant le dîner à lui faire
honneur de leur lecture, par des
truits sur le sujet qui venoit d'être
traité; mais ils confondroient à cha-
que mot les noms et les choses, d'une
manière si plaisante, qu'elle ne seroit
qu'à faire rire le roi, et à nuire
de sa majesté un compliment et sur un
mémorandum. (1) Je lussis ce prince d'au-
si bonz ommes à leur en faire d'z la

Les cartes, les dés & les pistules succéderent à cette scène sçavante Je descendis pendant ce tems-là dans la salle d'en-bas, où j'épargnai l'ennui des audiences à sa majesté, qui passoit des momens plus de son goût, ayant gagné cet après-midi deux mille cinq cens pistoles, aussi sortit-elle de bonne humeur, pour s'aller promener comme la veille dans les carosses que je lui avois fait tenir prêts, & pour retourner au Louvre.

1609

Cinq ou six jours après que j'eus eu l'honneur de traiter & de loger le roi à l'arsenal, on lui donna avis de bruits répandus dans quelques provinces, sur des choses qu'il croyoit renfermées entre lui & moi, parce qu'en effet il m'en avoit parlé avec un grand secret. Il me soupçonna d'indiscrétion pendant quelques jours, sans que j'eusse en doutasse, quoiqu'il m'eût demandé plusieurs fois, quels amis si intimes j'avois donc en Berris & en Bourbonnois. Enfin il m'appela un jour, & me dit : « Veuez çà, » grand maître, me direz-vous exactement la vérité sur ce que je vais » vous demander ? » Je le lui pro-

1609. mis, avec la seule réserve, que s'il s'agissoit de quelque chose qui pût déplaire à sa majesté, je me faisois commander absolument de répondre et promettre qu'elle ne s'en ficherait pas. » Ce que j'ai à vous demander, reprit-il, n'est pas de cette nature, et je lui dis tout ce qu'il veut sur le sujet. Après que je me fus jadis le par les sermens qu'il s'étoit que je n'en ferois jamais un vain, son et son mal, etc.

» mauvais, si j'ose vous prier à mon
 » tour de me dire si vous n'avez ja 1609
 » mais parlé à d'autres personnes qu'à
 » moi, de ce que vous m'accusiez d'a-
 » voir révélé? Si cela n'est pas, il faut
 » que parmi ceux qui vous approchent,
 » il y en ait qui ont un esprit familier,
 » & savent deviner les pensées. Le
 » roi sourit en me donnant un petit
 » coup sur la joue, & m'embrassa ensui-
 » te. Je souhaite trop, me dit-il, que
 » vous soyez toujours sincère avec
 » moi, pour vous donner l'exemple
 » d'un mensonge. Je vous avouerai
 » donc que j'en ai encore parlé au
 » pere Cotton & à Béringhen. Pour
 » celui-ci je répondrai bien qu'il n'en
 » a dit mot. aussi n'est-ce pas
 » lui, repris-je, mais le jésuite; cette
 » lettre, ajoutai-je, en la lui mettant
 » entre les mains, vous le prouvera.
 » Sa majesté la lut, & la voici trans-
 » critte toute entière.

» Mon R. P. *Pax Christi*. Je ne vis
 » jamais écrite si peu souvent, & de-
 » sirer si souvent de le faire. V. R.
 » en jettera la coulpe, s'il lui plaît,
 » sur mes occupations, notamment
 » en ce tems. M. de Citeaux se con-

1609.

» tentera d'une abbaye près la
 » fiemme, qui est à un cloître et la
 » sainte Chapelle, septagenaire, et
 » moyennant ladite abbaye, il se
 » fera accorder par le chapitre gene-
 » ral, qui se tiendra environ l'Épi-
 » côle, ce que nous désirons. B.
 » l'abbaye. Il y a du trouble à de-
 » lement, sur le fait du collège, par le
 » mentes de l'abbaye. Il y a
 » fait le même.

» quelques pratiques que l'on ait pû
 » faire Laine de M de Créquy au
 » ra la petite de Verneuil, & le pre-
 » mier dessin se continuera, de M.
 » le marquis de Rosny avec l'ainée du
 » même sieur de Créquy le pere ne
 » voulant point ouïr parler de changer
 » M des Yvetaux est en exercice. Le
 » sieur Collin demande de demeurer
 » au collège du Mont jusqu'à la mi-
 » août. M de Savari ne lui veut ac-
 » corder que jusqu'à Pâques On presse
 » fort pour l'édit des duels, les pré-
 » dicateurs y font bien leur devoir,
 » mais le P Gonteri dégoûte le roi
 » de tems en tems, encore que j'aïlle
 » parant aux coups il dit que ses ser-
 » mons sont séditieux, & qu'un jour
 » il fera schisme en notre religion, ou
 » en l'église. M Biemont s'est réso-
 » lu à la compagnie, V R. verra son
 » louable désir, par l'adjointe, avec
 » une du R P de la Tour, que j'ai
 » trouvée sur ma table, sans sçavoir
 » comment M de Bourges m'a dit
 » ce jourd'hui que le pere Sallian con-
 » tento, & que l'on n'a rien perdu
 » au change. On a voulu persuader
 » que le pere Changer étoit changé,

seroit ce que souvent on y rendoit.
 1609. Je suis rapatrié avec M. le curé
 de Soissons autant de mieux que je
 puis, mais je n'ai encore touché ni
 viande ni argent depuis le mois de
 janvier. Le seigneur me mène à Cour-
 tres, & se confie en moi de ce que
 j'ayez, plus que de coutume. M.
 de la Varenne dit qu'il s'employera
 volontier pour M. votre frère, mais
 que cette voie n'est pas bonne, &
 qu'il faut en chercher d'autres.

» Dix de nos peres ont été pris, ve-
 » nant des isles Baléares en Espagne,
 » par Simon Danfa, corsaire hollan-
 » dois, marié à Marseille, le roi s'em-
 » ploye pour leur délivrance, & non-
 » obstant quelques amertumes, il ne
 » laisse de priser & chérir la com-
 » pagnie *Quod superest*, je suis gran-
 » dement nécessaire de secours spiri-
 » tuels, *oraque pro paupere*, qui est de
 » V R le serviteur plus humble &
 » plus affectionné *Pierre Cotton* A
 » Paris, ce quinziesme Mars 1609
 » Madame la marquise de Mesnelay
 » va se rendre capucine, nonobstant
 » tout le monde M Avias, recteur de
 » la principale, est malade à mort de
 » pourphte, pris prêchant & servant à
 » l'hôpital, c'est un bon prêtre & un
 » bon ami qui va à Dieu

Henri lut deux fois de suite la
 lettre entiere, & quoiqu'il me cachat
 la moitié de ce qui se passoit au de-
 dans de lui même, je lus aisément
 sur son visage son mécontentement.
 J'avoue me dit il, qu'il y a plus
 » de conduite, de prudence & de fi-
 » délité en vous & de vérité dans
 » vos paroles, quelque méchant hu-

1609. « guener que vous, foyez, que d'at-
 « beaucoup de catholiques, & n'ayez
 « d'ecclésiastiques qui sont breuils de
 « vous & les serapierres. Il m'a écrit
 pour aller en prison. M. le comte de

petit mot de justification n'étoit point
ici de trop La lettre que j'en reçus, au
retour d'un voyage qu'il avoit fait en
province, est à ces deux fins il me l'é-
crit de Fontainebleau, où la cour étoit
alors, & moi j'étois à Paris. Le pere
Cotton y prend occasion de louer la
bonté de mon esprit & la douceur de
mon naturel, de ce que tous les efforts
qu'on a faits pour me donner une mau-
vaise impression de lui, n'ont pas été
capables, dit il, d'altérer ma premie-
re bienveillance à son égard Il recon-
noit qu'un homme d'un peu de mau-
vaise humeur, auroit pu faire servir la let-
tre dont il vient d'être fait mention,
de prétexte à son ressentiment, il ne
dit pas, de cause, parce que, selon
lui, les termes dans lesquels il s'y ex-
prime sur mon sujet, n'ont pas cette
gravité, qui peut seule autoriser un
galant homme à se fâcher Aussi ne
l'ai je pas fait, j'ai cru que le pere Cot-
ton devoit mieux entendre le sens de
ses lettres, que personne, & que s'il
se fût senti véritablement coupable
envers *l'homme de l'arsenal* il n'auroit
pas eu la hardiesse qu'on lui voit dans
cette lettre, de le prier de se souve-

Je connus clairement quelque tems après, qu'il étoit survenu au roi quelque autre sujet de chagrin, & beaucoup plus violent. Tout ce qu'il faisoit pour le dissiper, ne servoit qu'à le mieux faire paroître, & peut être à l'augmenter encore. Il passa huit jours entiers hors de Paris, à promener sa mélancolie dans des lieux où on ne le voyoit jamais, Livry, & une autre maison appartenante à Montbazou. De retour de cet endroit, tous les jours étoient pour lui des jours de chasse, afin, sans doute, de pouvoit se trouver plus long tems

1609

» vouloit que son	en particulier Ce qui
» mandement eût	porte à croire que ce
» lieu. M. de Sally	concert peut bien
» ne fit rien de ce que	avoir lieu ici c'est
» le roi avoit ordon-	que » sa majesté,
» né pour la chapel	» ajoute cet écrivain,
» le des jésuites à la	» donna à M. de Sub-
» Flèche. « Le même	» ly précisément dans
» auteur marque en	» ce même tems tren-
» quelque endroit, & le	» te mille écus pour
» bruit en étoit assez	» les étrennes au lieu
» commun alors que	» de vingt mille, qu'il
» lorsque le roi & son	» le avoit accoutumé
» ministre paroissoient	» de lui donner, de
» ainsi d'avis opposé	» quoi les jésuites ne
» en public étoit sou-	» furent guère con-
» vent après en être	» tens. « Ann. 1609
» convenus ensemble	

~~1609.~~ 1609. & plus souvent seul. Tout cela n'étant pas le vrai remède à son mal ; il passa enfin par l'arsenal , pour se soulager en m'ouvrant son cœur. Il monta droit à mon cabinet , sans vouloir qu'on m'avertît, & y frappa lui-même. J'allai ouvrir, ne m'attendant à rien moins qu'à une pareille surprise , & n'ayant que ma robe de chambre & tout le reste de l'habillement de nuit. Il me dit *bon jour*, me demanda ce que je faisois, fit éloigner tout le monde , rentra avec moi, & referma la porte, sans que je fisse rien de mon côté, qu'être très-attentif à la vivacité de tous ces mouvemens, qui le firent asséoir, se lever, se promener & parler avec beaucoup de feu, pendant près de deux heures que nous passâmes ensemble. On va savoir le sujet de cette agitation : je n'ai aucune raison de cacher notre entretien, qui fut d'ailleurs fort aisément entendu de dehors. Sa majesté croyoit que tout le monde étoit sorti de la petite salle, pour aller se promener dans la grande salle, dans les cours & les jardins, mais il en étoit demeuré une partie à la porte du cabinet, pres-
fés

sés par la curiosité, car la mélancolie de ce prince frappoit les yeux de tout le monde, ceux là purent entendre, à un mot près, tout ce que nous dîmes 1609

Ce ne fut d'abord que des nouvelles indifférentes sur l'empereur Léopold, quelques princes d'Allemagne, les archiducs & le président Richardot. Après quoi ce prince m'avona qu'il y avoit quelque autre chose qui lui tenoit bien plus fortement au cœur, & il commença là-dessus un discours qui fut fort long, & pendant lequel je ne fis presque qu'écouter la majesté. Comme je pouvois croire, avec tout le monde, que les nouveaux démêlés de Henri avec la reine son épouse n'étoient fondés que sur la passion qu'on disoit hautement qu'il avoit pour mademoiselle de Montmorency, depuis quelques jours princesse de Condé, il traita d'abord cet article, qui m'avoit toujours fait une peine infinie.

Lorsque je vis naître cette inclination de Henri, j'en prévis de beaucoup plus grands inconvéniens que de toutes les autres à cause de l'extraction & de la famille de cette demoiselle, & je fis tous mes efforts

~~1609.~~ 1609. quiétoient jusqu'à ne pas lui laisser goûter un seul moment de repos. Il m'en avoit déjà écrit quelque chose, lorsque ses pensées là dessus se réduisoient à de simples soupçons ; mais la chose s'étoit tournée en certitude, par des lettres que la Varenne & Zamet lui avoient communiquées, par les discours que lui avoit tenu le jeune Zamet, à son retour d'Italie & d'Espagne, & en dernier lieu, par tout ce que lui avoit mandé Vaucelas, son ambassadeur à Madrid. On va convenir que mon beau frere n'étoit pas en cette occasion un témoin suspect.

Lorsqu'il étoit parti pour l'Espagne, c'étoit avec des instructions (7) qui marquoient beaucoup plus d'éloignement que de dessein de s'approcher de la maison d'Autriche. Il fut témoin de toutes les menées que les agens de la reine faisoient à Madrid, d'une manière si libre & si publique, qu'il ne put se figurer que le roi n'en eût aucune connoissance, & même qu'ils n'agis-

(7) Le comte de Vaucelas est qualifié dans cette instruction, de conseiller d'état, &c. mestre de camp

du régiment des com-	pagnies des gens de
piéd du titre de Pié-	mont. Vol. 8955. Mss.
royaux,	

soient pas par son ordre, ce qui le surprit d'abord, & ensuite le mortifia au dernier point, parce qu'il crut que le conseil de France ayant absolument changé de système, sa majesté avoit retiré toute la confiance qu'elle avoit paru prendre en lui, & ne lui laissoit plus que le vain titre d'ambassadeur, pendant qu'elle se remettroit à un autre de l'essentiel de ses affaires & de son secret. Il supposoit, dans la même idée, que si le roi paroïssoit à l'extérieur n'avoir rien changé dans sa manière ordinaire de se conduire à son égard, c'étoit par menagement pour moi, & pour ne pas me donner le chagrin de voir qu'on méprisoit mon beau frère, qui n'auroit pas manqué de m'en porter ses regrets, si le roi ne l'avoit soutenu dans l'opinion du contraire.

Plein de toutes ces pensées, qu'il crut tout à fait justes, Vaucelas prit le parti d'insinuer en deux mots à la Varenne, & par son moyen au roi, qu'il craignoit avec raison d'avoir perdu les bonnes grâces de sa majesté. Il déchargea son cœur à son beau père, par une lettre beaucoup plus longue,

1609.

dans laquelle il le prioit de sçavoir ce qui lui avoit attiré cette disgrâce, & de se plaindre à sa majesté, avec tout le respect possible, de ce qu'elle faisoit à son ambassadeur l'injustice, & en quelque sorte l'injure, de lui préter celui d'un prince étranger, pour porter ses paroles. Il vouloit parler de l'ambassadeur du duc de Florence, qui agissoit sur tout cela à Madrid, à l'insçu ou du gré du conseil espagnol, avec tant d'autorité, qu'il n'est pas surprenant que Vaucelas y fût trompé. Celui-ci supplioit encore sa majesté, par la bouche de son beau-pere, de vouloir bien lui rendre sa premiere confiance, & d'être persuadé que ni l'amitié, ni l'alliance ne lui feroient trahir en rien avec moi les intentions & le secret du roi son maître, que je lui avois appris moi-même à regarder comme la chose la plus sacrée.

Le roi comprit mieux par cette lettre, qu'il ne l'eût fait autrement, la vérité de toutes choses, & il en fut dans une surprise extrême. En effet, qui pourra se figurer qu'une moitié toute entiere du conseil & de la cour, osât faire jouer à découvert de pareils ressorts contre les desseins du roi, sur

lesquels il s'étoit expliqué lui même, & que ses eunemis lui supposassent tous leurs sentimens dans le public, sans craindre ni son ressentiment, ni la bonte qui, en toute autre occasion, fuit de bien près de pareils procédés ? Voilà assurément une circonstance politique bien singulière & bien différente de toutes les autres. On y forme un parti par tous les moyens qui communément le détruisent, on feint d'avoir, pour obtenir, & le secret est tout ce qu'on cherche le moins, ce qui pourtant ne doit s'entendre que de l'extérieur & de l'apparence de la chose, & non des vues ni des moyens, car après que le roi eut répondu à Vauclas de la manière la plus propre à le rassurer, Vauclas ne put, avec toute son applicaon, découvrir ni le fond de ce mystère, ni bien des particularités qu'il cherchoit. Il sut seulement qu'il s'agissoit de faire échouer tous les desseins de sa majesté contre la maison d'Autriche, en l'unissant de gré ou de force avec l'Espagne, que l'ambassadeur Florentin étoit sur tout cela en relation de lettres avec certaines personnes de la

1609.

maison de la reine qu'il nommoit, & avec quelques autres plus distinguées, que par respect il n'osoit nommer; pour tout le reste, il ne put en sçavoir davantage.

J'avois ignoré une partie de ces curieuses circonstances, que Henri m'apprenoit en ce moment. Ce prince ajouta, qu'il ne pouvoit guère douter que ces noms, qui faisoient tant de peine à prononcer à son ambassadeur, ne fussent celui de la reine & celui de Villeroy, tous les discours qu'ils lui tenoient, ne tendant qu'à ce but, & les derniers avis qu'il avoit reçus du projet d'un double mariage, ne pouvant tomber sur d'autres que sur eux, puisque ceux qui y travailloient s'avançoient, disoit-on, au conseil de Madrid, jusqu'à dire qu'ils avoient les moyens d'y faire consentir le roi, même avec la clause que l'Espagne, en donnant l'Infante au Dauphin, se réservoît tous les droits que ce mariage pouvoit lui donner dans la suite (8). Voilà ce qui étonnoit, & même ef-

(8) On est bien sur-|Recond tom. 1 pag.
pris après cela de voir |187 que Henri IV ne
avancer à Siri, Mem. |souhaitoit rien tant

frayoit Henri. Il auroit pû trouver un sens à des affirmations si fortes & si positives, si ses desseins contre la maison d'Autriche eussent encore été aux mêmes termes, que trois ou quatre ans auparavant. Mais qu'on parlat ainsi dans une cour, où l'on ne pouvoit ignorer qu'il avoit pris sur tout cela une résolution, dont rien ne le feroit changer tant qu'il vivroit, voilà ce qui lui faisoit naître, malgré lui, les plus terribles pensées.

En effet, tout le monde étoit parfaitement instruit qu'il travailloit à s'allier avec le duc de Savoye, ainsi qu'à faire épouser l'héritière de Lorraine au Dauphin, afin d'unir un jour cet état à la France, & que c'étoit en partie pour faire valoir ce droit, qu'il s'attachoit, par ses bienfaits, les princes d'Allemagne, qui pouvoient l'aider dans cette entreprise, contre ceux qui

quo le mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne. Il ne faut point de meilleur preuve que cet étranger n'a connu que par ouï dire les affaires du conseil de

France de ce tems-là. Je trouve encore plus blamable en lui la partialité qu'il montre presque par tout, contre la personne & la politique de ce prince.

1609. la traverseroient. On sçavoit de plus qu'il songeoit à marier son second fils avec mademoiselle de Montpensier (9) (ils étoient déjà fiancés), à donner sa seconde fille au prince de Galles, celui de tous les princes de l'Europe, dont, sur mon rapport, il se promettoit le plus ; enfin, à faire réussir le mariage de son troisième fils avec la princesse de Mantoue, petite-fille de Savoye, pour se donner une raison ou un prétexte de mettre le pied en Italie. Je crois qu'on conviendra que sa majesté possédant le Mantouan & le Montferrat, avec les entrées libres dans ces deux petits états, & qu'étant assuré du duc de Savoye, devenu de son côté possesseur du Milanois, aussi-bien que les Vénitiens, nos inséparables alliés, rien ne pouvoit l'empêcher de donner la loi à toute l'Italie, sans qu'il lui en coûtât, disoit ce prince, l'injustice de retenir le bien d'autrui.

Henri trouvoit tant de plaisir à parler de la suite de tous ses projets poli-

(9) Marie de Bour-|duc de Montpensier,
bon, fille, & unique|mort l'année précé-
héritière de Henri,|dente.

riques, qu'il ne songeoit pas qu'il par-
loit à un homme qui en étoit tout aussi-
bien informé que lui-même, mais il
revint bien tôt à la cabale espagnole,
& à ses propres frayeurs de ce qu'il la
voyoit se conduire, comme si elle
avoit été assurée qu'il n'avoit plus que
très peu de tems à vivre. Quel que pût
être le fondement de cette supposi-
tion, elle lui devenoit plus frappan-
te, lorsqu'il faisoit réflexion qu'on
répandoit de toutes parts dans le pu-
blic mille pronostics, qui fixoient sa
mort dans la cinquante huitième an-
née de son âge, prédiction qu'on don-
noit pour une inspiration divine, parce
qu'elle étoit fortement appuyée de
certaine religieuse, alors en grande
vénération. Palithée (c'est le nom de
cette dévote) avoit été quelque-tems
en France, & depuis qu'elle en étoit
sortie, elle étoit demeurée en com-
merce de lettres avec la reine. C'est
elle dont on se servoit pour persuader
à cette princesse de se faire couronner
à Paris avec toute la magnificence &
les cérémonies propres à lui conserver
l'autorité dont elle avoit besoin, disoit
on, après la mort prochaine du roi,

1609. & l'on parloit même hautement de faire revenir cette entoufiaste.

Ce dessein, tous ces discours & ces présages ne sortoient presque plus de l'esprit de Henri, & le remplissoient d'amertume. » Je n'ai aucune inclination à cela », me dit il, en parlant du couronnement; & je crois devoir rapporter ses propres paroles, qui assurément sont remarquables, » non plus » qu'à souffrir, continua-t-il, que cette » Pasirhée revienne en France. Le cœur » me présage qu'il me doit arriver quelque désastre ou signalé déplaisir à ce » couronnement. Si ma femme s'y » opiniâtre, comme on m'a dit que » Conchine & sa femme lui conseillent obstinément, & à faire venir cette religieuse, il n'y a point de doute » que nous ne nous picotions bien » fort ma femme & moi sur ces deux » affaires; mais sur-tout, que ce que » je vous ai dit touchant ses desseins » en Espagne, ne m'altère & ne me » fasse cabrer tout-à-fait, si j'en puis » découvrir davantage ». Je ne sçais si ce prince a bien connu la reine son épouse; mais j'avoue que je fus frappé de la réflexion qu'il me fit faire ensui-

te, qui est que cette princesse ne faisoit tant de vacarme avec lui, au sujet de mademoiselle de Montmorency & de toutes ses autres amourettes, que parce que ses indignes conseillers lui persuadoient qu'elle avoit besoin d'un prétexte pour être brouillée avec le roi, ou du moins pour paroître l'être, qu'on payoit le public de celui-là, faute d'un meilleur, qu'enfin tout le monde, & moi même tout le premier, attribuoient à la jalousie ce qui étoit l'effet d'une malice très-rafinée. Je découvre ici des choses bien odieuses, s'il est vrai que le conseil de la reine se soit servi de ce damnable artifice, pour cacher & faire réussir des desseins si noirs, qu'on n'oseroit même les nommer.

Pour me faire voir que je ne devois point en douter, Henri me faisoit remarquer comment, sur une apparence aussi légère que celle de parler plus souvent à la duchesse de Nevers, & de prendre plaisir à sa compagnie, on avoit fait entrer cette dame sur les rangs l'année précédente, & mademoiselle de Montmorency en celle-ci, afin de ne pas laisser refroidir la cour ni le public, sur ces sujets de divorce

entre lui & la reine, qu'il étoit nécessaire d'entretenir à quelque prix que ce fût ; & il en concluoit qu'il ne se donneroit jamais que des peines inutiles pour les faire cesser ; & que quand même il renonceroit à voir de sa vie la princesse de Condé, ce seroit à recommencer éternellement avec des gens qui avoient de si grandes raisons de ne point vouloir de paix Il me dit, sur ce dernier article, qu'il avoit renoncé à rien obtenir de cette dame, que s'il ne pouvoit vaincre son amour, il sçauroit du moins prévenir un éclat dangereux, & respecter le lien sacré qu'il n'avoit formé, que pour imposer silence à ses desirs. C'étoit avec beaucoup de sincérité qu'il me parloit ainsi. (10) Je me serois reposé sur cette assurance, si je n'avois sçu avec combien de facilité un cœur trop rendre souffre d'être trompé par lui-même.

(10) Le maréchal de Bassompierre, auquel il fut proposé de donner mademoiselle de Montmorency en mariage, rapporte entre autres discours sur cette manière, celui-ci que lui tint Henri	IV »
» Lors il me ré-	»
» pondit, après un	»
» grand soupir. Bas-	»
» sompietre, je te	»
» veux parler en ami.	»
» Je suis devenu non-	»
» seulement amou-	»

Le roi, continuant à me parler des conseillers de la reine, entr'autres de Conchine & de sa femme, m'apprit des choses, après lesquelles je ne puis regarder ces étrangers que comme des monstres, qu'ils empêchoient la reine de toucher aux viandes qu'il lui envoyoit, & qu'ils lui persuadoient de faire faire fort souvent sa cuisine dans leur chambre. Mais de quoi servoit il à sa majesté d'investiver ainsi

« reux, mais fureux	« tretien de la vieil-
« & outré de made-	« lesse où je vais dé-
« moiselle de Mont-	« formais entrer Je
« morency Si tu l'é-	« donnerai à mon ne-
« pousés & quelle	« veu, qui aime mieux
« j'aime je te haïrai,	« mille fois la chasse
« si elle m'aimoit tu	« que les dames cent
« me haïrois. Il vaut	« mille livres par an
« mieux que cela ne	« pour passer son
« soit point cause de	« tems, & je ne veux
« rompre notre bon-	« autre grace d'elle,
« ne intelligence; car	« que son affection
« je t'aime d'affection	« sans rien prétendre
« & d'inclination. Je	« davantage. » tom 1
« suis résolu de la ma-	pag 229. Mais dans
« nier à mon neveu	la suite, cette passion,
« le prince de Con	comme M de Sully
« dé, & de la tenir	l'avoit prévu porta
« auprès de ma fa-	Henri bien au-delà-
« mille : ce sera la	des bornes qu'il s'é-
« consolation & l'en-	roit présentes.

1609. alternativement & contre les Italiens
 & contre la reine ? Je convenois assez qu'il n'y avoit point de châtement que les premiers ne méritassent, & qu'il étoit tout-à-fait singulier, comme le remarquoit Henri, que cette princesse n'eût jamais eu de liaison qu'avec des personnes qui avoient donné les conseils les plus violens contre sa vie, au tems du Tiers parti, ou qu'avec d'autres, qui ne lui vouloient pas plus de bien présentement. (11) Mais que pouvois-je faire pour tirer ce prince de

(11) La reine Marie de Médicis a donné en toute occasion, tant de marques convaincantes d'une véritable tendresse pour son mari, que ceux qui ont justifié & loué toutes ses actions, comme l'auteur de l'histoire de la mere & du fils, n'ont pas même songé qu'il fut besoin de relever aucune des accusations des mémoires de Sully ; & ce ministre lui-même, si l'on y fait bien attention, ne lui impute ou ne lui fait imputer par Henri IV, que d'autoriser par trop de confiance & de crédulité, les méchans desseins de quelques personnes de sa cour, dessein auxquels ces personnes avoient soin de ne jamais faire servir cette princesse, qu'en intéressant la jalousie qu'il lui étoit naturel de montrer contre les maîtresses de son mari. Ce n'est même qu'en pensant de cette

l'état où je le voyois, lorsque lui-me-
me ne s'aidoit en rien ? Croiroit-on
que tout ce long discours, auquel je
suis persuadé qu'il n'y a personne qui
ne se sente intéressé, n'aboutit de sa
part, qu'à des prières de redoubler
d'attention contre les artifices des Es-
pagnols, & d'entreprendre de nou-
veau de persuader à la reine, qu'elle
devoit le sacrifice des Conclunes &
autres brouillons, à l'assurance qu'il
lui donnoit, par ma bouche, de ne
plus voir, si elle l'exigeoit, ni femmes
ni filles. » N'étant pas juste, me disoit
ce prince trop bon, que je me prisse

manière sur l'un & l'autre qu'on peut
trouver la clef de quantité de paroles &
de démarches de ces deux époux qui sans
cela paroitraient tout à fait contradictoires,
parce qu'elles mar-
quent en même-tems
dans les mêmes per-
sonnes confiance &
désiance estime & in-
différence, tendresse
& froideur. L'histo-
rien que je viens de
citer, rapporte une

infinité de ces traits
en bien & en mal. Il
représente HENRI IV se
plaignant & se louant
tour-à-tour de la
reine; tantôt disposé
à la renvoyer tout a-
fait ou à l'éloigner;
tantôt ne voyant
qu'elle dans tout son
conseil capable de
l'administration des
affaires en son absen-
ce & du poids d'une
régence *Histoire de
la mère & du fils.
tom. 1. Pass*

~~percevois~~ percevois la moindre possibilité.

1609. Cependant, lorsque cette première confusion d'idées eut fait place à un sentiment plus froid & plus arrêté, je fus forcé de conclure, comme j'avois toujours fait, que mes alarmes ne portoient que sur celles de Henri, qui n'avoient elles mêmes aucun fondement bien certain. Le conseil de Madrid voyant que le roi de France commence à avancer en âge, & qu'il a eu quelques attaques de maladies assez violentes, prend les devans pour faire goûter à la reine & au conseil de France une politique qui doit être son salut. Il n'y a en ceci rien d'extraordinaire. Il trouve parmi les françois des personnes d'assez bonne volonté pour entrer dans ses vues, & il met ces personnes en jeu, afin de s'épargner la honte des démarches suivies d'un refus; si elles le sont véritablement, le conseil espagnol peut long-tems feindre le contraire, & rompre ou rallentir l'ardeur des alliés de la France, trompés par cette apparence; il n'y a encore rien dans cette conjecture, qui ne quidre avec le caractère espagnol, décidé par une infinité de démarches semblables.

Lorsque Philippe II jeta ses Monsieur,
 duc d'Alençon, dans l'entreprise d'An
 vers, qui ruina ses affaires & sa répu-
 tation, c'étoit tout ce qu'il s'en pro-
 mettoit intérieurement, lorsqu'à l'ex-
 térieur il paroissoit la regarder comme
 un coup nécessaire pour assurer à ce
 prince la souveraineté des Pays Bas,
 dont il le leuttra jusqu'au bout. Mais
 est ce à dire pour cela que l'Espagne
 songeât à se rendre maîtresse de la vie
 du roi? Combien de raisons rendoient
 la personne & les intérêts de ce prin-
 ce chers à tous les François, & à ceux
 même des courtisans qu'il sembloit
 que cette couronne eût mis dans son
 parti? A quoi que le cœur humain
 puisse se porter, lorsqu'il est agité par
 une forte passion, j'avais horreur des
 idées de crime qu'il falloit nécessaire-
 ment supposer dans des personnes,
 que la naissance, l'éducation, les sen-
 timens soutiennent contre la violence
 & les attentats, quoiqu'elles les lais-
 sent capables de quelques faiblesses
 passageres. Est ce respect ou délica-
 tesse de sentiment, qui me fait penser
 & parler ainsi? est-ce simplement
 l'horreur & l'éloignement de toute

1609. son, pour éviter toute intrigue qui pût faire une affaire de politique, d'une simple galanterie. Toutes celles dans lesquelles on avoit vû Henri engagé, avoient nui ou à sa fortune ou à sa gloire, & certainement à son repos; mais il est sans contredit que le plus dangereux de tous les pièges, est celui que lui tendoit l'amour, dans la personne de la princesse de Condé; toutes les suites en étoient à craindre, & elles pouvoient être en fort grand nombre.

On a vu d'avance dans ces réflexions, la réponse que je fis au roi, lorsque, suivant son ordre, j'allai le retrouver, cinq ou six jours après. Il sortoit de sa chambre pour aller

est, que le duc de Sully	demeura intérieure-
n'ignora rien de ce qui	ment convaincu que
se tramoit contre la	ce roi malheureux
personne de Henri IV,	n'éviteroit point sa
mais qu'après avoir	cruelle destinée, &
fait tous les efforts	qu'il prit le parti de ne
pour engager ce prin-	point augmenter inu-
ce à faire usage de son	tilement les alarmes;
autorité, & voyant	mais seulement de le
que la faiblesse de	faire sortir tout le pla-
Henri lui avoit tou-	rôt qu'il seroit possi-
jours fait rejeter les	ble, d'une ville où il
conseils qu'il lui avoit	demeuroit exposé à
donnés là-dessus, il	de si grands dangers.

aux Tuileries par la grande galerie
Nous nous promenâmes dans la première galerie, près d'une heure. Je remis la tranquillité & la joie dans son esprit, il résolut de redoubler ses efforts pour extirper, & il étoit possible, dans son conseil & dans la cour, toute cette politique Espagnole & il se promit bien d'élever ses enfans, sur tout le jeune prince qui devoit être son successeur, dans toutes ses maximes, attacher étroitement les Protestans à leur roi & à leur patrie, & éloigner, avec un égal soin, tous les étrangers de la participation aux affaires de l'état. c'étoient là, selon lui, les deux principales, & les plus capables d'assurer la tranquillité publique contre tous les troubles civils.

Une conclusion naturelle de tout ceci, c'est que Henri ne devoit perdre que le moins de tems qu'il se pourroit, à travailler à l'exécution de ses grands desseins, dont ceût été risquer le succès que de la remettre au tems d'une vieillesse impuissante aussi son application à tout ce qui pouvoit y contribuer, ne fit que croître encore depuis ce moment. Les voyages de

1609.

sa majesté à l'arsenal devinrent plus fréquens, & j'allois à presque toutes les heures du matin & de la nuit au Louvre, où il m'étoit permis d'entrer en carrosse jusque dans la cour. Le roi m'accorda cette distinction, dont il n'y avoit de toute la cour que deux autres ducs (13) qui jouissoient à mes incommodités, qui me rendoient le serrein incommode; au besoin qu'il avoit presque continuellement de ma présence, & comme je le crois encore, à son amitié pour moi.

Il continua à me faire dresser tous les états & mémoires propres à former un cabinet complet de politique

(13) Le duc d'Epernon je ne sçais quel peut être l'autre. L'historien du duc d'Epernon avance, qu'il fut le seul qui jouit de cette prérogative, du vivant de Henri IV. La reine mere l'accorda pendant la régence à tous les ducs & pairs & officiers de la couronne, qui sont demeurés en possession d'entrer en carosse dans les cours des maisons royales. Le duc d'Epernon l'obtint en 1607, sous prétexte que sa goutte ne lui permettoit pas de faire un trajet un peu long à pied, & ce prétexte lui servoit encore à se faire porter entre les bras de ses esclaves, jusques dans la chambre de la reine, chez laquelle il alloit jouer tous les jours, & à toute sorte d'heure.

& de finance , & afin que rien ne manquât à l'exécution de cette idée , dont il ne me cachoit plus l'objet , il voulut que je lui fisse construire une espèce de cabinet , ou grand bureau , proprement travaillé , & entièrement garni de tiroirs , de layettes & de caissettes , tous fermans à clef , doubles de saun cramoisi , & en assez grand nombre pour y renfermer , chacune dans leur ordre , toutes les pièces qui le devoient composer. Le travail en est presque immense , quoique du premier coup d'œil il ne le paroisse pas.

Pour en donner une idée , sans mser de redites , qu'on se figure tout ce qui peut avoir un rapport prochain ou éloigné à la finance , à la guerre , à l'artillerie , à la marine , au commerce , à la police , aux monnoyes , aux mines , enfin à toutes les parties du gouvernement intérieur & extérieur , ecclésiastique & civil , polique & domestique. Chacune de toutes ces parties , dis je , avoit son quartier séparé dans ce cabinet d'état , qui devoit être placé dans le grand cabinet des livres du T
commodités ,

1609. ~~tes~~ les pièces qui les concernoient , pussent se trouver sous la main d'un simple coup d'œil , en quelque quantité qu'elles fussent. Dans le côté destiné à la finance , se verroient le recueil des différens réglemens ; les mémoires des opérations , des changemens faits ou à faire , des sommes à recevoir ou à payer , une quantité presqu'innombrable d'états , de mémoires , de totaux & de sommaires , plus ou moins abrégés : cela est plus facile à imaginer qu'à représenter , toutes les lettres de quelque conséquence , que sa majesté m'avoit écrites , y seroient en liasse , & cotées avec un extrait indicatif de chacune d'elles.

Sur le militaire , outre les comptes , détails & mémoires , servant à en marquer l'état actuel , on trouveroit les ordonnances & papiers d'état , les ouvrages de tactique , des plans , des cartes géographiques & hydrographiques , soit de la France , soit des différentes parties du monde : ces mêmes cartes en grand , & mêlées de différens morceaux de peinture , devoient être placées dans la grande galerie. Sur quoi l'idée nous vint encore à sa majesté & à moi , de destiner une

grande salle-basse avec son premier étage, à faire un magasin de modèles & d'originaux de tout ce qu'il y a de plus curieux en machines, concernant la guerre, les arts, les métiers, & toutes sortes d'exercices nobles, libéraux & mécaniques, afin que tous ceux qui aspirent à la perfection, puissent venir sans peine s'instruire à cette école mnette, l'appartement bas auroit servi à mettre les pièces les plus lourdes, & le haut les plus légères, un inventaire exact des unes & des autres, eut été une des pièces du cabinet dont je parle (14)

Des listes de tous les bénéfices du royaume, avec leur dénomination & qualification justes, des états de tout l'ordre ecclésiastique, séculier & régulier, depuis le plus grand prélat

(14) La mort de Henri IV empêcha l'exécution totale de ces dessein, auxquels on ne peut refuser ses louanges. On voit même fort aisément que tout imparfait qu'est demeuré ce cabinet d'état il est pourtant le berceau où ont pris

naissance plusieurs beaux & utiles établissements qui ont fait honneur aux ministres suivans. On aura dans tout ce livre bien des sujets de faire cette réflexion. Voyez ce que nous en avons dit dans la préface

1609.

jusqu'au moindre du clergé ; avec distinction des naturels & des étrangers, & dans l'une comme dans l'autre religion, n'auroient pas été les pièces les moins curieuses, parmi celles qui appartenoient au gouvernement ecclésiastique. Ce travail étoit le modèle d'un autre dans la police, par lequel le roi eût pû voir, à un près, le nombre des gentilshommes de tout le royaume, divisés par classes, & spécifiés par la différence des titres, terres, &c. Idée d'autant plus agréable au roi, qu'il formoit depuis long tems le plan d'un nouvel ordre de chevalerie, avec celui d'une académie, d'un collège & d'un hôpital royal, destinés à la seule noblesse ; sans que cette institution, si utile & si glorieuse, eût été à charge au peuple, ni aux finances (15). Il avoit été proposé en même-tems, & avec les mêmes avantages, de créer un camp, ou corps per-

(15) Cette idée du duc de Sully pourroit encore être étendue. On se plaint depuis long-tems avec raison, que l'éducation publique qu'on donne à la jeunesse dans les collèges de France & de tout l'Europe, se sent encore de la rudesse des tems les plus barbares, & qu'il semble, à la manière dont on

manent, de six mille hommes d'infanterie, de mille chevaux, & de six

160)

élève tous les enfans, seigne le moins voilà
indifféremment, que à quoi se réduit cette
nous ne condonnons méthode, dont le mal-
d'autre méthode, que heureux fruit est que
celle qui conduit à fai dans un tems où la
re des prêtres & des quantité de bons livres
théologiens. Le latin sur toutes sortes de
& le grec; une rhé- maîtres, devroit ins-
tique qui n'est propre piter le goût de toutes
qu'à dépraver le goût les sciences & de tous
& à rendre l'esprit les arts, en même tems
faux; un cours de phi qu'elle en applanit les
losophie où dans le difficultés, les jeunes-
long espace de deux gens non seulement
années, l'on n'apprend n'en profitent point
presque que des choses mais encore entrent
si sèches & si rebutan- dans le monde préve-
tes, si frivoles & si nus contre toute es-
inutiles qu'il faudroit pèce de littérature, &
mettre autant de tems pleins d'aversion pour
à les oublier, si la for- tous les livres en gé-
me & la langue dans néral par le petit nom-
lesquelles on les mon- bre de ceux qu'on leur
tre ne produisoient a fait feuilleter si labo-
pas d'eux mêmes cet rieusemment aversion,
effet; ensuite un cours dont souvent ils ne re-
de droit encore plus viennent jamais ou
long ou avec les mê- dont ils ne reviennent
mes inconvéniens la que pour se faire de la
Jurisprudence fran- lecture un simple amu-
çoise est ce qu'on en sement dans un âge

4609. pièces d'artillerie , complètement équipées ; douze vaisseaux ronds , & autant de galeres , entretenus en bon

où leur esprit a perdu les exerçât à bien parler & à bien écrire dans cette vigueur, sans laquelle le talent le plus notre langue , à se familiariser avec les différens stiles , le stile décidé n'est plus qu'un avantage inutile. épistolaire surtout , & à entendre du moins

Seroit-il donc impossible que réduisant de moitié au moins ce nombre prodigieux de celles de quelques-uns des peuples voisins , collèges latins , on avec lesquels nous convertît le reste en avons le plus de relation , qu'à ces écoles des coll'ges plus utiles succédaient celles où à la jeunesse , pour différentes professions l'on enseigneroit les auxquelles elle est appelée. Qu'en consacrant par exemple les élémens des plus nécessaires parties des premières années de mathématiques, de la l'enfance, à apprendre géographie & de l'histoire ; ou la tactique, les premiers devoirs la politique, la jurisprudence, le commerce, de la religion & de la vertu, à bien lire, bien écrire & bien chiffrer ; principes courts & clairs , servissent on fit passer ensuite les jeunes gens dans d'autres collèges , où avec maîtres à développer une simple teinture le talent de leurs élèves , & aux élèves , à des langues sçévantes se fixer a celui pour lequel la nature leur pour ceux qui n'en doivent pas faire un donne plus de disposition & d'attrait. fort grand usage, ou

ordre, repondoient pour la marine, à ce nouvel établissement militaire.

1609

Comme les projets d'amélioration & de rectification à toutes sortes d'égards, y tenoient une des principales places à commencer par celui qui devoit, suivant le dessein de Henri faire changer la face de toute l'Europe, & qui étoit éclairci & développé de la manière la plus nette, & dans la forme

Le peu que je viens de marquer peut à peine passer pour une ébauche très-grossière d'un meilleur projet. Il doit pourtant suffire, ce me semble pour faire comprendre que ce ne peut être qu'en suivant une semblable idée, qu'on parviendra à inspirer aux jeunes gens l'émulation de la vraie gloire du travail & de l'application; à les retirer de l'oisiveté & de la débauche auxquels on les voit se livrer; enfin à donner à l'état les plus excellens sujets en tout genre. On voit tous les jours que la con-

naissance de cette vérité est ce qui détermine tant de parens à préférer pour leurs enfans l'éducation privée & domestique à celle des collèges. On ne sauroit les en blâmer quelque persuadé qu'on soit des avantages que celle-ci a d'ailleurs sur l'autre, & c'est ce qui fait encore plus regretter que cette éducation publique n'ait point encore été portée parmi nous au point de perfection où tout le monde sent qu'elle pourroit & qu'elle devrait être.

~~la plus étendue~~
1609.

la plus étendue; il y en avoit de particuliers sur toutes sortes de sujets. Dans ceux, par exemple, qui regardoient la guerre, on indiquoit les moyens de maintenir si exactement la discipline, considérée non seulement dans l'exercice actuel de la guerre, mais encore dans le tems de la paix, qu'ils eussent rendu sacrée pour le soldat, la personne du marchand, de l'artisan, du pasteur & du laboureur. Ces quatre sortes de professions, sur lesquelles il est vrai de dire que roule tout l'état, auroient trouvé toute sorte de sûreté contre les violences de la noblesse, dans d'autres mémoires sur la police & le gouvernement intérieur. Ceux-ci marquoient si juste la distinction des conditions, & l'étendue de leurs droits, qu'aucune d'elles n'eût pu dans la suite, ni abuser de la supériorité, ni se soustraire à la subordination. L'objet de ceux qui avoient rapport au clergé, étoit d'engager tous les ecclésiastiques à faire d'un bien, qui à proprement parler, n'est point à eux, l'usage qu'exigent les canons; à ne point unir ensemble deux bénéfices de la valeur de six cents livres de revenu, à n'en posséder aucun, qui rapporte plus de dix mille

lières, du reste, à s'acquitter dignement de leurs fonctions, & à regarder le bon exemple, comme la première des loix qui leur sont imposées

1609

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail, parce que j'ai eu occasion de traiter ces sujets dans différens endroits de ces mémoires (16) Je renvoye de

(16) Cette espèce d'école mûre pour la finance la guerre le commerce &c. me parolt une idée si heurteuse que je ne vois rien en effet à quoi elle ne doive s'étendre. Pour quoi les personnes qu'on appelle à la participation des différens affaires du gouvernement, sont elles tant de fautes? Parce qu'en y ayant ni règles positives ni principes écrits qu'ils puissent consulter, & qui serviroient ou à leur donner les vues qu'ils doivent avoir ou à leur dresser les leurs ils travaillent presque toujours au hazard, &

qu'ils agissent souvent hors du véritable plan De là vient qu'à tous égards nous arrivons si tard au but qu'on devroit se proposer & que très-souvent on le manque tout à fait. Il n'y a guere de corps ou de communautés qui puissent subsister seulement deux ou trois siècles, sans le secours d'une règle d'institut toujours présente à ceux qui les conduisent : comment l'état qui les renferme tous pourra-t-il s'en passer? Comment sans cela ceux qui succèdent dans les places & les emplois seront ils au fait de ce que les

609. même à tout ce que le lecteur a déjà vu, ou qu'il verra, sur le chapitre de la morale, & des maximes pour un bon & sage gouvernement, qui y tenoient aussi leur rang. J'abrége un détail que je pourrois rendre infiniment plus long, & par la raison même que quelque étendue que je lui donnasse, je ne pourrois tout marquer ici; du moins sans jeter dans la fatigue & l'ennui inévitables, lorsqu'on n'a rien d'absolument nouveau à exposer.

Entre autres états sur la finance, en voici un sur les moyens de recouvrer de l'argent, que j'ai cru ne devoir pas confondre avec les autres pièces du cabinet d'état dont je ne fais aucune mention; on pouvoit s'en promettre plus de cent millions en trois ou quatre ans. La seule attention que j'y recommandois, étoit de ne s'en servir que dans la nécessité, & de commencer par ce qu'il renferme de moyens plus faciles & moins onéreux : ils y étoient en-
 conjonctures chingentes, une bonne
 gent ou ne chingent, il le qu'il a pu
 point, aux principes, par la suite, il
 qu'ils voyent qu'on leur a une idée de
 leur, leurs prédicts, mauvais, à l'égard
 leurs : l'acte de ce re, par la suite, il
 règle, de cette loi per-
 raive, le point de

primés dans l'ordre qu'on va voir, mais ce n'est qu'un simple abrégé que j'en donne ici (17) 1609.

Un nouveau règlement sur les maîtrises des ports & havres, bureaux des traites foraines & domaniales, péages des rivières & droits d'embranchures, avec une nouvelle réappréciation de ces droits, & une création de charge & d'offices pour les percevoir. Autre règlement sur les marchands vendeurs & acheteurs de bestiaux, vins & autres boissons, poissons frais & salé, bois, foin, & autres denrées. Autre sur les postes, dans lequel étoient compris les maîtres & contrôleurs des postes, les chevaucheurs d'écurie du roi, les courriers & banquiers, & leurs commis, les coches (18), les messagers à pied & à cheval, & tous charriots & voitures par eau & par terre. Lorsque je lisois cet article au roi, il me dit : « Je vous recommande à la Varenue & à tous les chevaucheurs, je vous les ren-

(17) On voit un autre état sur le même sujet dans les mémoires de Sally, tom. 4. pag. 99 des deux je n'en fais qu'un seul.

(18) Les chevaux de poste & les coches publics sont un des établissemens du règne de Henri IV.

1609. » verrai tous «. Autre, sur les mar-
 queurs de cuirs, jaugeurs, cabaretiers,
 regratiers, commissaires, assesseurs &
 collecteurs, propriétaires des maisons à
 louer, &c. » Bon, bon, dit Henri sur
 » cet article; il faut faire tout cela pour
 » nous : car aussi bien suis-je tous les
 » jours importuné de l'accorder au pro-
 » fit des uns & des autres «. Sur les ai-
 des, 4^{me} & 8^{me}, entrée & sortie des
 marchandises, soit de ville à ville,
 soit de province à province: création de
 nouveaux officiers aux greniers à sel,
 avec augmentation de droits pour eux
 & pour les vendeurs à petite mesure,
 augmentation d'un écu par minot
 de sel; & autres réglemens, tant pour
 les salines, que pour le transport du
 sel qui y est pris. » Je le voudrois bien,
 » dit Henri; mais il y aura bien des
 » crieries, si vous ne commencz
 » par votre gouvernement «. Sur les
 parties casuelles & le droit annuel (19),
 sur les secrétaires du roi à augmenter
 de seize: crues sur le sel, par forme de
 taille, pour en faire le fonds destiné
 aux gages & émolumens de plusieurs
 compagnies souveraines & subalter-
 nes, principalement de Justice. Sur les

(19) Voilà la première & la seule fois

deniers communs, patrimoniaux & d'octroi des provinces, villes & communautés. Sur les offices des lieutenants

qu'il est fait mention dans nos mémoires du droit annuel. J'en suis d'autant plus surpris que l'établissement de ce droit, par lequel les charges de judicature deviennent vénales sous le regne de François I. sont rendues héréditaires, a été fait comme chacun sçait, sous Henri IV; que M. I. duc de Sully en est vraisemblablement le principal auteur, & que lorsque l'édit en fut porté, on n'entendit aussi tôt par-tout que murmures & que plaintes de ce que ces charges portées, au moyen de ce nouveau droit, à un prix exorbitant alloient être fermées à la noblesse & aux personnes de mérite, & de venir le partage des gens de fortune; de ce qu'on autorisoit par là les vexations

de la justice au lieu de les réprimer, &c.

Le cardinal de Richelieu frappé des bonnes raisons qu'avoient eues M. de Sully d'en user ainsi & qu'il avoit apprises de la bouche même de ce ministre, employe la *Sédition première du chap. 4. de son testament* pour prouver que ni la vénalité ni l'hérédité des charges de judicature, ne doivent être abolies dans ce royaume

« Le feu roi dit il
« assisté d'un fort bon
« conseil dans une
« profonde paix & un
« regne exempt de né-
« cessité, ajouta l'éta-
« blissement du droit
« annuel à la vénalité
« Il n'est pas à présum-
« er qu'il l'ait fait
« sans quelque consi-
« dération & sans en
« avoir prévu, autant
« que la prudence hu-

~~1609.~~ 1609. nans, contrôleurs & trésoriers, tant généraux que provinciaux, de l'artillerie, ponts & chaussées, &c. à ériger

« maine le peut per- & la faveur, » Au-
 « mettre, les consé- » lieu dit-il, d'ouvrir
 « quences & les sui- » la porte à la vertu,
 « tes... Rien ne don- » on l'ouvreroit aux
 « na tant de moyens » brigues & aux fac-
 « au duc de Guise, de » tions, & on rempli-
 « se rendre puissant » roit les charges d'of-
 « dans la ligue contre » ficiers de basse
 « le roi & son état, » extraction souvent
 « que le grand nom- » plus chargés de latin
 « bie d'officiers qu'a- » que de biens.. Une
 « voit introduits son » basse naissance pro-
 « crédit dans les prin- » duit rarement les
 « cipales charges du » parties nécessaires à
 « royaume Et j'ai ap- » un grand magistrat..
 « pris du duc de Sully, » Le bien est un grand
 « que cette considéra- » ornement aux digni-
 « tion fut le plus puis- » tés, qui sont telle-
 « sant motif qui porta » ment relevées par le
 « le feu roi à l'établif- » lustre extérieur,
 « sement du droit an- » qu'on peut dire har-
 « nuel, &c. » diment que de deux

Le cardinal de Ri- » personnes dont le
 chelieu soutient donc, » mérite est égal, celle
 qu'il vaut encore beau- » qui est la plus aisée
 coup mieux que ces » en ses affaires, est
 charges s'obtiennent » préférable à l'autre.
 à prix d'argent, qu'il- » D'ailleurs un officier
 les soient données à » qui met la plus gran-
 des personnes pauvres » de partie de son bien
 & de néant, ou em- » à une charge, ne
 portées par l'ambition » sera pa- peu tenu

en titres. Sur les charges des bailliages, élections & greniers à sel, à augmen- 1609.

de mal faire par la destine à posséder une
 crainte de perdre de ces charges reçoit
 tout ce qu'il a vail de ses parens une édu-
 lant. Si l'on pouvoit, cation propre au gen-
 dit il encore entrer se de vie qu'on sçait
 aux charges sans ar- qu'il embrassera. Le
 gent, le commerce conseil par lequel l'an-
 se trouveroit aban- teur finit cet article,
 donné de beaucoup c'est de taxer les offices
 de gens qui éblouis à un prix raisonnable,
 de la splendeur des qui n'excèdera pas,
 dignités courroient dit il, la moitié de
 plutôt aux offices & celui auquel le dère-
 à leur ruine tout es- glement des esprits
 semble qu'ils ne se les porte mainte-
 porteroient au tra- nant « Et il rend là
 fic, qui rend les fa- dessus justice à Henri
 milles abondantes. IV » Le fen roi, dit-

Il prouve en parti- il, prévoyant ce mal,
 culier l'utilité du droit qu'il avoit inséré dans l'é-
 annuel, parce que sans dit qu'il fit sur ce so-
 cela tous les vieux of- jet des précautions
 ficiers se déferoient de capables de le préve-
 leurs charges « lors nir exceptant non-
 que l'expérience & seulement du droit
 la maturité de leur annuel les charges
 âge les rend plus ca- des premiers prési-
 pables de servir le dens, des procureurs
 public « Il devoit & avocats généraux,
 ce semble ajouter à mais se réservant de
 cette raison qu'un plus le pouvoir de
 jeune homme qu'on disposer des offices

1609.

ter en attributions de gages, privilèges, &c : le fonds pris sur les tailles : jusqu'à la concurrence de cinq sols par

» qui y sont compris,
 » lorsqu'ils viendront
 » à vaquer, en payant
 » préalablement aux
 » héritiers de ceux qui
 » en étoient pourvus,
 » le prix auquel ils se-
 » roient évalués... Les
 » maux que cause pré-
 » sentement le droit
 » annuel, ne procé-
 » dent pas tant du vice
 » de sa nature, que de
 » l'imprudence avec
 » laquelle on a levé les
 » correctifs que ce
 » grand prince y avoit
 » apportés. Si l'édit fût
 » demeuré en la pure-
 » té de son premier
 » établissement, les
 » offices ne fussent ja-
 » mais venus à l'excès
 » du prix auquel ils
 » sont maintenant.
 » Il ne faut donc que
 » remettre l'édit du
 » droit annuel aux
 » premiers termes de
 » son établissement.

Ces paroles justi-

fient pleinement le
 duc de Sully du blâme
 qu'on veut qu'il ait
 encouru, par le con-
 seil qu'il donna à Hen-
 ri IV sur le fameux
 édit du droit annuel.
 En vertu de cet édit,
 on fit payer aux offi-
 ciers de judicature,
 en la place de la Pau-
 lette, le sixième
 de la finance de leurs
 charges. ce qui s'est
 pratiqué de neuf en
 neuf ans, jusqu'en
 1709, qu'on a obligé
 ces officiers de rachet-
 ter le fond de ce droit.
 Voyez le *Journal de
 l'Etoile sur l'année
 1605*, qui est celle de
 cet édit, de Thou,
Mézerai, &c. Le nom-
 bre excessif des offi-
 ciers de judicature,
 &c C'est le principal
 abus, & la vraie cause
 de tous ceux dont les
 bons esprits se plai-
 gnent à cet égard.

livre Sur des élections à créer en Guyenne , Languedoc , Bretagne & Bourgogne le roi prévint bien des murmures dans ces quatre provinces Sur les créations de nouveaux trésoriers dans les bureaux des finances , deux à Sens & à Cahors , six en Bretagne , & trois par tout ailleurs Henri disoit qu'il eût mieux valu diminuer le nombre de ces Harpies , que de l'augmenter

Je proposois un beaucoup plus grand nombre encore d'offices à créer , dans le besoin , parmi les trésoriers , payeurs de rentes & de gages , receveurs & autres officiers des tailles , secrétaires & officiers de grande & petite chancellerie , comme aussi de nouvelles attributions aux offices existans : ériger en charge les deux premiers comtes de tous les officiers comptables de France , &c : le détail de toutes ces parties tiendrait trop de place. Le bon cœur du roi lui représentant comme déjà arrivé , ce qui n'étoit simplement qu'en projet , le faisoit se récrier contre tant de réglemens , dont j'étois d'accord avec lui qu'il ne falloit surcharger le peuple , que dans le cas d'une extrême nécessité

Achevons : de nouvelles cours
 1609. souveraines à ériger en différentes
 villes ; sçavoir , parlement , cham-
 bre des comptes & cour des aides
 à Lyon & à Poitiers ; en supprimant
 la cour des aides de Montferrand ;
 cour des aides en Bretagne , parce
 qu'il étoit proposé d'y porter aussi
 les aides : une seconde à Bordeaux ,
 avec une chambre des comptes ;
 une troisième en Bourgogne , & une
 quatrième en Provence. Le roi bran-
 la ici la tête , & ne dit mot. Je ne
 répète point ce qui a déjà été dit
 dans d'autres endroits de ces mémoi-
 res. L'aversion que j'y ai marquée
 contre tout ce qu'on appelle luxe , a
 pu faire penser que les dépenses fol-
 les & superflues étoient rigoureuse-
 ment taxées , & on ne se trompe
 point : on peut même être assuré
 que si j'avois été cru , outre le retran-
 chement d'une grande partie de ces
 dépenses , incompatibles avec les be-
 soins pressans d'un état , je n'aurois
 toléré , ni les carrosses , ni les autres
 inventions du luxe , qu'à des condi-
 tions qui auroient coûté cher à la va-
 nité.

S'il est nécessaire de donner ce frein 1609
au luxe, dont la contagion a gagné
insensiblement toutes les parties de
l'état, il l'est encore bien davantage
d'en arrêter les funestes suites, dans
ceux pour lesquels il a été plus simple-
ment une occasion de dissipation &
de mollesse, mais un instrument de
corruption & de ruine domestique
c'est à quoi il étoit pourvu par un
autre projet, qui faisoit aussi partie
des pièces du cabinet d'état. Ce n'est
pas un des moindres malheurs qui ont
suivi la mort prématurée du roi,
qu'elle ait précipité avec lui dans le
même tombeau, tant d'utiles régle-
mens, au moment même de leur
naissance.

Il étoit ordonné par un autre ré-
glement, aux avocats & procureurs-
généraux des parlemens, de pour-
suivre & de punir exemplairement
tous ceux qui, par le scandale d'une
vie prodigue ou dissolue, portoient
un notable préjudice au public, aux
particuliers, ou à eux-mêmes, sous
peine de répondre en leur propre &
privé nom, de tous les désordres atti-
vés par leur négligence, ou leur con-

1609.

pour assuier cette dette, que pour entretenir sa famille. Il étoit encore défendu, dans la même vûe, à tous peres de famille, ou personnes qui les représentent, de donner à un de leurs enfans, en les établissant, une somme plus grande que de justice, eu égard à leurs moyens présens, au nombre de ces enfans, nés ou à naître, en s'en tenant à la vraisemblance; excepté le cas seul qui permettoit à l'autorité paternelle méprisée ou blessée, de se venger d'un enfant vicieux & dénaturé; mais ce cas devoit être clairement prouvé, & alors les acquêts, conquêts & meubles, étoient encore les seuls effets dont on pouvoit disposer pour les faveurs particulieres (20).

Ce règlement d'économie domestique n'étoit qu'une portion d'un règlement général sur le barreau, & principalement sur la procédure, dont je crois qu'on ne fera pas non plus fâché que je rende compte : l'intérêt qu'on a à voir corriger les abus innombrables du barreau, est trop

(20) M. le duc de se nommer ici pour Sully n'a pas besoin de être reconnu l'auteur fort

fort, trop général & trop connu Le dessein de Henri étoit de le communiquer d'abord aux présidens des différentes chambres, & aux gens du roi de ses parlemens, non pour y être

de ces projets de réforme ou y découvre clairement son génie & son caractère. Sans vouloir rien diminuer du mérite de sa morale grave & austère & en convenant avec lui, qu'il est d'une extrême importance de ne laisser ni les bonnes mœurs se corrompre, ni même le bon goût s'altérer en rien ; je dirai pourtant qu'il me semble que ses vues de réforme dans la police ont tous les mêmes défauts que celles de son parti dans la religion ; c'est à-dire, qu'elles sont fausses & outrées.

Qu'un petit nombre de citoyens se ruine par dérèglement & par folie, c'est un mal qui peut être très-consi-

dérable dans la morale ; mais du reste très-léger & même à parler correct nul dans la police parce qu'au fond l'état n'y perd rien les uns s'enrichissant de ce qui appauvrit les autres ;) excepté seulement le cas des banqueroutes. Je laisse les observations dont je me suis déjà servi pour prouver que ce mal est d'ailleurs inévitable dans un état immense, riche & soutenu par le grand commerce.

Tout ce qu'il y a donc de mieux à faire à cet égard, c'est de laisser à la voix des ministres de la religion exercer cette censure publique que l'auteur a cherché à rétablir sur l'ancienne

1609.

Il n'avoit qu'un mois pour nommer les arbitres. Dans un autre mois, les quatre arbitres devoient être saisis de toutes les pièces & moyens des deux parties. Autre mois accordé aux arbitres pour prononcer leur jugement ; autre mois enfin, donné à un sur-arbitre nommé par les arbitres, pour juger définitivement les points sur lesquels les voix auroient été partagées ; car tous les autres étoient censés décidés, & le sur-arbitre n'en pouvoit connoître. La même règle avoit lieu pour les juges devant lesquels étoit interjeté appel de la sentence des arbitres. Ils ne pouvoient ni évoquer à eux le principal, ni prendre connoissance du fond ; mais seulement prononcer sur le bien ou mal-jugé, par les seules pièces produites devant les arbitres. Les cours souveraines n'avoient pas plus de privilèges à cet égard, que les simples juridictions. Elles ne pouvoient ni ordonner une nouvelle enquête, ni recevoir de nouvelles preuves ; & elles n'avoient qu'un mois ou six semaines pour porter leur arrêt, qui autrement étoit nul, & les juges condamnés eux-mêmes aux dépens, dommages & intérêts des deux parties.

Les notaires étoient déclarés juges premiers & compétens de tous contrats, transactions, obligations, cessions transports, échanges, ventes, baux à ferme; &c. enforte que la sentence qu'ils porteroient en interprétation du sens des conditions de leurs contrats, avoit lieu par provision, malgré toute opposition ou appellation, & les juges supérieurs ne pouvoient, sous les mêmes peines qu'à l'article précédent, procéder sur cette sentence, que comme on procède sur celle d'un tribunal véritable. La précaution qu'on prenoit contre la fourberie & la mauvaise foi qu'on auroit pu craindre de la part des notaires (21), étoit premièrement, que tout acte devoit être passé devant deux notaires, ou un notaire & deux témoins; en second lieu, que les parties contractantes étoient obligées de se faire assister chez les notaires, d'un avocat chacune, dont les notaires prenoient les avrs, & exprimoient les noms dans l'acte. Il étoit défendu de plus de s'inscrire en faux contre tout acte ainsi passé, dont la valeur étoit au dessus de cent livres.

(21) Consultez les mémoires de Sully, page 320. & *facv* tom. 4.

1609.

L'exploit d'assignation ne pouvoit être porté devant aucun autre juge, que celui du défendeur ; & comme je l'ai dit, il devoit contenir si généralement tous les moyens du demandeur, qu'il n'étoit plus reçu après cela qu'à répondre simplement aux allégations du défendeur, sous les peines ci-dessus contre les juges, avocats & procureurs. C'étoit donc à ceux ci, j'entends les avocats & procureurs, à mettre tout d'un coup la cause en état d'être jugée ; aussi étoit-il défendu de faire appeller & de plaider les causes, qu'elles ne fussent en état d'être jugées. Les plus considérables, celles dans lesquelles il faut produire & écrire, ne pouvoient avoir de plus long délai que trois mois ; point de lieu à la requête civile ; & ici, comme dans tous les autres cas les plus graves, le seul recours étoit aux lettres-patentes expédiées dans le conseil d'état, & scellées du grand sceau.

Le règlement entroit dans le détail de quelques autres points particuliers de droit, ou de coutume, qui avoient besoin d'être rectifiés ; tels que sont les dispositions que j'ai marquées précédemment sur le mauvais ménage des citoyens, sur la communauté entre ma-

ri & femme, & autres que j'ometts ici
 A l'égard des épices, salaires, vacations
 & autres frais, ainsi que de tous les dif-
 ferens subterfuges de la chicane, & de
 tous les autres abus du barreau dans les
 plaidoyers, les écritures, &c dont les
 plaintes se font entendre par tout, le
 roi croyoit ne pouvoit mieux faire, que
 de remettre tout ce détail à discuter
 & à régler, à douze hommes choisis
 parmi les plus intelligens dans les af-
 faires du barreau, les plus sages & les
 plus équitables, qui observeroient l'or-
 dre suivant dans leur travail. Mettre
 par écrit, en forme de mémoire, toutes
 les formalités qui s'observent ordinairement
 dans les procédures, sans en
 oublier aucune, ensuite, tout ce qu'ils
 jugeroient à propos qu'on en retranchât
 pour le bien public, & enfin, ce qu'ils
 croiroient qu'on devoit mettre à la
 place. Ce travail ainsi disposé, seroit
 donné à examiner soigneusement à
 trois des principaux ministres & con-
 seillers de sa majesté, qui en donno-
 roient leur avis, après lequel, le roi
 déclarant aussi le sien, y joindroit
 toute l'autorité nécessaire pour que
 cette pratique de jurisprudence fût

déformais uniforme & invariable.

1609.

Lorsqu'une fois nous eûmes mis la main à la composition de cet inventaire général d'état, il devint un des sujets les plus ordinaires de nos entretiens, & le roi montrait une grande impatience de le voir achevé. Il m'envoya chercher par un des garçons de la chambre, un matin qu'il faisoit extrêmement chaud; c'étoit, je crois, dans le mois de juin. Lorsque je montai dans son cabinet, il venoit d'en sortir par la galerie, & il étoit déjà aux Tuileries, où je ne pus le joindre que sur la terrasse des Capucins, près de la petite porte; par où il sortoit pour aller entendre la messe chez ces religieux. Du plus loin qu'il me vit approcher, suivi de cette foule de chiens, qui semblent deviner tous les endroits où doivent se trouver les ministres :
 » Allez dire aux Capucins, dit-il,
 » qu'on retarde ma messe; car il
 » faut que j'entretienne cet homme-
 » là, qui n'est pas homme à messe; s'il
 » me vouloit croire en cela, je l'en
 » aimerois bien davantage encore, &
 » il n'y a rien que je ne fisse pour lui;
 » quoique tel qu'il est, je l'aime bien,

« & m'en fers utilement » Sa ma-
 jesté me prit par la main, & pendant
 environ deux heures que nous passa-
 mes à nous promener, ce prince ne
 me parla que de nouveaux mémoires,
 qu'il me demandoit pour les joindre aux
 cabiner. En me quittant, il me recom-
 manda tout haut de mettre toute la di-
 ligence & l'exactitude possible à ce
 travail. « Peu de paroles, dit-il, &
 » beaucoup de choses, & que tout
 » soit pourtant bien éclairci, car je
 » veux en communiquer quelque cho-
 » se à quelques uns de mes serviteurs.
 » que je vous dirai » Je lui répondis,
 qu'il falloit me donner un peu de tems,
 puisqu'il s'agissoit de joindre ensemble
 l'ordre, le brièveté & la clarté. « Fai-
 » tes donc comme vous l'entendrez »,
 » reprit Henri, vous connoissez mon
 » style, & moi le vôtre, ils s'accor-
 » dent bien ensemble ».

J'envoyai dire au chancelier, que
 je n'irois point ce jour là au conseil, &
 je me mis enfermé tout le reste du jour
 & une grande partie de la nuit, à ré-
 muer livres & papiers, je ne me mis pas
 même à table pour souper. Dès les 7
 heures du matin, je vis arriver le roi

« elle croit être grosse , & l'est en ef-
 « fet Voilà , reprit sa majesté , une
 « des fâcheuses & sortes affaires que
 « j'aye guère vues , & je serai bien
 « trompé , si jamais vous mettez tous
 « ces esprits à la raison. Achevez vos
 « dépêches , ajouta ce prince , après
 m'avoir dit tout bas quelque chose
 qu'il avoit à me communiquer , « ache-
 « vez aussi nos mémoires le plus
 « promptement que vous pourrez , &
 « n'allez point plutôt au conseil d'au-
 « jourd'hui. Cela ne se peut , sire , re-
 « partis je , car il y a des affaires qui
 « pressent , & qui furent remises hier
 « à cause que je n'y étois pas Faites
 « donc du mieux que vous pourrez ,
 « dit il , & adieu , je m'en vais aux
 « Tuileries

1609

Je ne laissai pas de travailler au
 mémoire , avec tant d'application ,
 qu'il étoit prêt le lendemain matin ,
 que je fus encore mandé aux Tui-
 leries par sa majesté Je donnai ces
 papiers à porter à mon secrétaire , en
 fermés dans une feuille de papier ca-
 chette Sillery & Villeroy étoient
 avec ce prince , & nous continuâmes
 à nous promener tous quatre , près de

1609.

deux heures, discourant sur le projet de ces mémoires avec tant de chaleur & d'action, que tout le monde s'appelçut aisément que nous ne nous accordions pas. Je me retirois, sans avoir parlé au roi de mon paquet, lorsqu'il me rappella de cent pas, pour me le demander. Je le lui fis voir entre les mains de mon secrétaire, auquel j'ordonnai ensuite de le présenter à sa majesté, lorsqu'elle voudroit le lire; mais d'avoir soin de le retirer d'elle, & cacheté comme il l'étoit. Ce qui venoit de se passer m'obligeoit à user de cette précaution, dont mon secrétaire s'excusa auprès de Henri, par le commandement positif que je lui en avois fait. Il suivit le roi qui s'en alloit à la messe aux Capucins, & il profita de ce tems pour aller déjeûner. Il lui auroit été difficile d'en trouver de long-tems la commodité. Le roi, sortant de la messe, lui dit: » Suivez-moi au Louvre, & n'en partez point que je ne vous le dise « Il lui demanda le paquet, lorsqu'il fut arrivé dans son cabinet, d'en bas, & mon secrétaire lui ayant dit en ce moment l'ordre qu'il avoit reçu de moi, sa majesté se con-

renta de lui répondre . « Hé bien ! je ne le ferai , mais encore une fois , ne partez donc point d'auprès de moi » Elle monta dans le cabinet des livres pour y mettre le paquet , pendant qu'elle alloit dîner La cour n'étoit pas grosse , parce qu'il étoit plus tard que de coutume Le roi ne parla presque à personne , & sa rêverie parut , en ce que de tems en tems il frappoit de son couteau sur son assiette.

Mon secrétaire crut qu'il alloit être expédié , lorsqu'il vit ce prince remonter au sortir de la table , dans le même cabinet , & qu'il s'entendit appeler Au bout d'une demi-heure , mais quelques princes & seigneurs étant arrivés dans ce moment , comme il vit que sa majesté s'étoit mise à s'entretenir avec eux , il se retira dans un coin avec la Varenne & Béringhen L'endroit où ils étoient , étoit assez obscur , pour qu'il ne fût pas facile de les appercevoir , sur tout avec un peu de soin de se cacher , ce qu'ils firent sans rien affecter , lorsque quelques instans après ils virent Henri s'avancer avec quelques uns de la compagnie qu'il avoit séparés des autres , assez

1609.

près d'eux , pour qu'ils pussent entendre ce qu'il disoit , quoiqu'il parlât entre haut & bas , & ils redoublèrent d'attention , lorsqu'ils l'entendirent parler ainsi : » Je suis las de m'être tant » promené ce matin ; car j'ai été plus » de deux heures avec trois hommes , » sui de grandes matieres , où je les ai » trouvés aussi contraires dans leurs » opinions , qu'ils le sont dans leur » tempérament & leur inclination , » Un autre que moi auroit peine à s'en » bien servir ; mais je connois leurs » fantaisies , tellement que je tire même profit de leurs contestations & contrariétés ; elles servent à rendre les affaires si claires & si bien approfondies , qu'il m'est facile de choisir la meilleure résolution : vous allez les connoître assez , sans que je les nomme.

Sa majesté continua à faire le portrait de ces trois ministres , comme on le va voir. J'aurai assez de sincérité pour ne rien changer à ses paroles , même dans ce qui me regarde ; & c'est par moi qu'elle commença. » Quelques-uns se plaignent , dit Henri , & quelquefois moi-même , qu'il est d'une humeur rude , impatiente & contre-

» disante. On l'accuse d'avoir l'esprit
» entreprenant, de présumer tout de
» ses opinions & de ses actions, & de
» rabaisser celles d'autrui, de vou-
» loir élever sa fortune, & avoir des
» biens & des honneurs. Or, quoi-
» que je lui connoisse bien une partie
» de ces défauts, & que je sois contraint
» de lui tenir quelquefois la main hau-
» te, quand je suis de mauvaise hu-
» meur qu'il se fâche, ou se laisse
» emporter par ses idées, je ne laisse
» pas pour cela de l'aimer, de lui en
» passer beaucoup, de l'estimer, &
» de m'en bien & utilement servir,
» parce que je reconnois que vérita-
» blement il aime ma personne, qu'il
» a intérêt que je vive, & qu'il désire
» avec passion la gloire, l'honneur
» & la grandeur de moi & de mon
» royaume. Je sçais aussi qu'il n'a rien
» de malin dans le cœur, qu'il a l'es-
» prit industrieux & fort fertile en
» expédiens, qu'il est grand ménager
» de mon bien, homme fort labo-
» rieux & diligent, qui essaye de ne
» rien ignorer, & de se rendre capa-
» ble de toutes sortes d'affaires de
» paix & de guerre, qui écrit & parle

1609. „ assez bien , d'un style qui me plaît ,
 „ parce qu'il sent son soldat & son
 „ homme d'état. Enfin il faut que je
 „ vous avoue que malgré ses bizarre-
 „ ries & ses promptitudes , je ne trou-
 „ ve personne qui me console si puis-
 „ samment que lui dans tous mes
 „ différens chagrins „. Je ne me recria-
 „ rai ici , ni sur le blâme , ni sur la louan-
 „ ge , renfermés dans ces paroles. En
 „ convenant , comme il me semble que
 „ la bonne foi demande qu'on le fasse ,
 „ qu'apparemment il y a chez moi véri-
 „ tablement lieu à l'un & à l'autre ; tout
 „ ce qu'un honnête-homme a à faire en
 „ cette occasion , est de les faire servir
 „ également à rectifier de plus en plus
 „ son cœur & ses mœurs.

„ Le second , poursuit Henri ,
 „ en parlant du chancelier de Sillery ,
 „ est d'un naturel patient & com-
 „ plaisant , merveilleusement souple ,
 „ adroit & industrieux dans toute la
 „ conduite de sa vie ; il a l'esprit très-
 „ bon , il est assez versé dans toutes
 „ sortes de sciences & d'affaires de sa
 „ profession , il n'est pas même igno-
 „ rant dans les autres ; parle assez
 „ bien , déduit & représente fort clai-

1609

« remment une affaire, n'est point hom-
 « me pour faire des malices noires,
 « mais il ne laisse pourtant pas d'aimer
 « grandement les biens & les hon-
 « ours, & de s'accommoder toujours
 « à tout pour eo avoir. Il n'est jamais
 « sans nouvelles, ni sans personnes
 « en main pour lui en décoovrir,
 « d'honneur d'oe hazarder jamais lége-
 « rement sa personne, ni sa fortune,
 « pour celles d'autrui. Ses vertus &
 « ses défaits étant ainsi compensés,
 « il n'est facile d'employer utilement
 « les premiers, & de me garantir du
 « dommage des autres (12)

« Quant au troisieme, continua le
 « roi, parlant de Villeroy, il a une

(12) Ce chancelier
 a rendu trois signalés
 services a l'état en
 employant une partie
 de son bien à mainte-
 nir les Suisses dans
 notre alliance à la
 paix de Vervins & en
 moyennant le maria-
 ge du roi. Le chan-
 celier de Sillery n'a-
 voit presque point
 étudié. Henri IV
 disoit de lui & du

connétable. Henri
 de Montmorency,
 qu'avec son chancelier
 qui ne sçavoit
 point de latin, &
 son connétable, qui
 ne sçavoit ni lire ni
 écrire il pouvoit
 venir à bout des af-
 faires les plus diffi-
 ciles. *Amelot de
 la Houffaye, note 1 sur
 la lettre 195 du car-
 dinal d'Orléans.*

1609.

» grande routine dans les affaires, &
 » une connoissance entiere de celles
 » qui se sont faites de son tems. Il a
 » été employé dès sa premiere jeunesse,
 » se, plus qu'aucun des deux autres.
 » Il tient un grand ordre dans l'admini-
 » stration de sa charge, & dans la
 » distribution des expéditions qui ont
 » à passer par ses mains. Il a le cœur
 » généreux, n'est nullement adonné
 » à l'avarice, & fait paroître son habi-
 » leté dans son silence & sa grande re-
 » tenue à parler en public (23). Ce-
 » pendant il ne peut souffrir qu'on
 » contredise ses opinions, croyant
 » qu'elles doivent tenir lieu de raison.
 » Il les réduit à temporiser, à patienter,
 » & à s'attendre aux fautes d'autrui,
 » de quoi je me suis pourtant quel-
 » quefois assez bien trouvé ». Ce dis-

(23) De tous les endroits de nos mémoires où il est parlé de M. de Villeroy, voilà celui auquel il faut principalement s'attacher, pour juger du caractère de ce ministre, & sur-tout de l'opinion qu'en a eue Henri le grand. Un seul trait rapporté d'original, tel qu'est celui-ci, mérite plus d'être cru, que des rapports incertains, ou dictés par la prévention, l'aversion, l'esprit de parti.

cours de sa majesté étoit adressé à des personnes de la première qualité, & qui dans leur cœur ne manquoient pas, je crois d'envie d'y répliquer, aucun cependant ne dit mot, & quelques momens après, le roi ayant aperçu mon secrétaire, il lui fit rendre mes papiers cachetés, qu'il me rapporta.

1609

Avant de sortir de ces affaires générales de finance, il faut voir ce qu'il y a sur cet article de particulier pour cette année Denis Feydeau & ses associés s'étoient fait adjuger la ferme générale des aides, en enchérissant de deux cens mille livres par an sur les fermiers précédens. Je prévis ce qui ne manqua pas d'arriver, que Feydeau ne pourroit retirer ses deniers. En effet, il présenta requête à sa majesté, pour être déchargé de ces deux cens mille livres. Je trouvois que ces fermiers ne souffroient rien, qu'ils n'eussent bien mérité, n'étant survenu ni accident imprévu, ni obstacle à leur jouissance. Il me faisoit encore, que l'imprudence de ces nouveaux venus nous eut ôté des fermiers très-solvables, pour mettre en leur place de mauvais

1609. payeurs. Je portai pourtant sa majesté à leur accorder cette diminution à titre de grace, sans laquelle on alloit être exposé à une banqueroute, & à l'embarras de mettre de nouveau les aides à l'enchere. Je jugeai seulement qu'elle ne devoit commencer à avoir lieu, qu'au premier janvier 1610, ou du moins, au premier octobre de la présente année, afin que sa majesté n'y perdît pas tout d'un coup quatre cens mille francs.

Je fis faire le procès à Ferrand, premier huissier de la chambre des comptes de Paris. On le dépouilla de toutes les charges & commissions qu'il exerçoit dans cette cour, dont sa majesté gratifia, même avant le jugement, la Fond dont il a été parlé dans ces mémoires. Il étoit déjà intendant, & le roi crut encore récompenser sa fidélité, en lui faisant don de ses meubles de la conciergerie. M. le comte de Soissons. & les autres officiers de la maison du roi présentèrent aussi contre le trésorier Pajot, une requête, qui me fut renvoyée. Pujot, autre trésorier de l'épargne, ayant fait l'année précédente, sur l'ordre & la garan-

tie de sa majesté, une déclaration favorable à Placin, autrefois son com-
mis, dont j'avois été fait dépositaire, 1609
le roi m'écrivit de rendre cette promesse à Pujet, comme il s'y étoit engagé, supposé que le procès que ces deux financiers avoient ensemble, ne pouvant s'accommoder, elle lui devint nécessaire.

Sa majesté, après m'en avoir demandé mon avis, fit expédier à Mortier-Choisy un brevet, par lequel il étoit déclaré quitte du reste de sa ferme, moyennant cinquante mille livres, une moitié comptant, & l'autre dans six mois. Elle fit délivrer à Zamet les quittances des deux offices des restes en Normandie, de valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour être pareillement payé de quarante-neuf mille neuf cents & tant de livres, qu'il lui avoit assignées dès l'année dernière, sur les deux sols six deniers par minot de sel, pour pareille somme que Zamet lui avoit avancée. Henri fit encore donner douze mille livres à Monugny, six mille livres à d'Escures, & deux mille quatre cents livres à différens

hon-

1609.

Zaimet (24) qu'il envoyoit de Fontainebleau pour les visiter, quand il ne pouvoit pas y aller lui même. Je trouve encore une quittance de Marcadé, de quatre mille sept cens quarante-trois livres, pour onze cens seize perles, dont Henri fit présent à mademoiselle de Vendôme, sa fille, de trois mille livres à mademoiselle des Essarts, & de trois cens livres à Saubion, son domestique.

Je fus chargé avec le chancelier, de nommer des commissaires pour travailler avec ceux du duc de Lorraine, à régler les confins du pays Messin, sur lesquelles il s'élevoit tous les jours quelque nouvelle contestation. J'envoyai à Calais le contrôleur des fortifications, avec une somme d'argent, pour réparer le dommage que la mer venoit de faire aux Dunes

<p>(24) Ce riche partisan se qualifioit alors baron de Murat & de Billy, conseiller du roi en tous ses conseils, gouverneur de Fontainebleau, & surintendant de la maison de la reine. Il mourut à Paris en 1614,</p>	<p>âgé d'environ 65 ans, laissant un fils maréchal de camp, qui fut tué au siège de Montpellier, & un second, évêque de Langres. Il les avoit eus de Magdeleine le Clerc du Tremblai, & les fit légitimer.</p>
---	--

du

du Risban, j'en fus informé par le vice-amiral de Vic, qui aoroit bien
 souhaité qu'on eût fait une dépense
 plus considérable pour cette ville, &
 qui fournissoit, dans cet esprit, plu-
 sieurs projets, tant pour sa commodi-
 té & sa sûreté, que pour empêcher les
 inondations auxquelles cette ville &
 ses environs sont exposés

1609

Il ne se fit point de plus utile règle
 ment, que celui qu'on vit paroître
 contre les banqueroutiers frauduleux.
 il porte : que ces banqueroutiers se-
 roient punis de mort, comme voleurs &
 affronteurs publics, que toutes dona-
 tions, cessions, ventes & transports
 faites par eux à leurs enfans, héritiers,
 amis & faux créanciers, seroient nulles,
 & tels donataires, cessionnaires &
 acheteurs, punis comme complices
 des banqueroutiers, pour peu qu'il pa-
 roisse aux juges, que tout cela s'est
 fait en fraude des véritables créan-
 ciers. Il y est fait défense, aussi sous
 peine de complicité, de donner re-
 traite aux banqueroutiers, à leurs cau-
 tions, commis, facteurs, comme aussi
 de receler aucun de leurs meubles, pa-
 piers & effets, enfin de leur prêter la

Merc. Fr
 & autres hist
 ann. 1609

1602.

Mêlons à ce détail d'affaires de gouvernement, le récit de quelques intrigues de cour. Lorsque sur les avis dont j'ai parlé, de factions dans quelques provinces, le roi songea à y envoyer quelqu'un de sa part, il me proposa la personne de N... Cet homme n'aura ni la joye ni le chagrin de se voir nommer ici. Je ne gouterai ce choix en aucune maniere, sçachant que sa haine personnelle lui feroit supposer des crimes à des gens qui n'en avoient pas eu la pensée; & je dis à sa majesté que s'il y alloit de sa part, je n'y enverrois personne de la mienne, parce que je ne voulois rien avoir à partager avec un pareil associé. N... déchu de cette espérance, résolut de se servir de toutes sortes de moyens pour satisfaire son ressentiment contre moi; & il s'offrit à ceux de la cour qu'il sçavoit être mes ennemis, pour être l'instrument de leurs desseins.

Il aborda un jour le marquis de Cœuvres, auquel il affirma, en exigeant le secret sur une confidence, que le zèle seul l'obligeoit, disoit-il, à lui faire, que j'étois allé au parlement, sous prétexte de quelques affaires, afin

de retenir du greffe les lettres de légitimation de M de Vendôme qu'on y avoit portées pour être vérifiées au parlement. De Cœuvres alla incontinent faire ce rapport à la personne qu'il intéressoit le plus, & M de Vendôme alla aussi dans le même instant s'en plaindre au roi. Ce prince lui demanda de qui il tenoit cet avis, mais, sans lui nommer le délateur, ou lui en garantit la vérité, de manière que sa majesté n'en douta plus. Elle me demanda le lendemain, sitôt que j'approchai d'elle, ce que j'étois allé faire au parlement. Je répondis que c'étoit, comme il étoit vrai, pour y prendre dans les registres copie de quelques pièces dont j'avois besoin. « Y a-t-il quelque chose, reprit Henri, qui concerne mon fils de Vendôme ? Non, sire, repris-je, & pourquoi M de Vendôme me », ajoutai je, surpris de l'air dont il me parlait ? » Je le sçais bien pourquoy, » répliqua ce prince froidement. Quelques autres mots aussi peu clairs, qui échaperent à sa majesté, me firent comprendre qu'elle avoit quelque chose sur le cœur. Je la priai de me le dire, ce qu'elle fit, & elle dit

Lui

1609.

d Ornano (26) ; en quoi N... fut assez malheureux, pour que ces deux messieurs se trouvant présens à la répri-

(26) » Le pere Gon- » ché devant moi ce
 » thier jésuite, en la » que le pere Gonthier—
 » présence du roi, qui » a prêché en présence
 » assista dans l'église » de votre majesté, je
 » de S Gervais à ses » l'eusse fait jetter
 » sermons, le vendre » dans l'eau, au sortir
 » di, jour de Noël, le » de la chaire » *Mé-*
 » samedi & le diman- *moires historiques de*
 » che, fit de continuel- *France, année 1609.*
 » les déclamations Tous les sermons de
 » contre les Hugue- ce tems-là sont pleins
 » nots, qu'il appella de ces traits dont la
 » plusieurs fois, *Ver-* hardiesse & la singula-
 » mine & *Canailles*, & rité, pour ne rien dire
 » étant tombé sur le de plus, nous révol-
 » nouvel article de teroient aujourd'hui
 » leur confession par étrangement. Les Hé-
 » lequel ils appellent le rétiques pouffoient
 » Pape Ante-Christ. leurs satyres à l'excès,
 » S'il est vrai, Sire, di- & trop souvent les pré-
 » il, que le Pape soit dicateurs, leurs ser-
 » Ante-Christ, que se- mons jusqu'aux décla-
 » ra-ce de votre maria- mations les plus ou-
 » ge » Où en est la dis- trées. Un historien
 » pense » Que devien- contemporain (Pierre
 » dra monsieur le Dau- Mathieu, *liv. 3*) rend
 » phin ? Le Maréchal néanmoins ce témoi-
 » d'Ornano dit un jour gnage aux jésuites,
 » au roi. Si un jésuite qu'on trouvoit plus
 » à Bordeaux, eût pré- » d'ordre, de modif-

mando que le roi fit au pere Gonthier, ils donnerent, en s'adressant au pere, un démenti à celui qui avoit osé leur imputer d'admirer un discours si impertinent. Tout cela avoit si fort échauffé Henri contre l'imposteur, que lorsque j'allai le lendemain le prier de m'en

1609.

vue de gravité de
 « tempérament dans
 « leurs sermons que
 « dans quelques au-
 « tres ». Sauval parle
 aussi des prédications
 du pere Gonthier
 mais en louant beau-
 coup son éloquence &
 son zèle apostolique.
 Il rapporte que Henri
 IV assistant un jour
 dans la même église de
 S Gervais, à un ser-
 mon du pere Gonthier
 ce prédicateur juste-
 ment indigné de l'irré-
 vérence avec laquelle
 il vit que la marquise
 de Verneuil & d'autres
 dames de sa compa-
 gnie parloient, rioient
 & cheroient à faire
 sur sa majesté se-
 tourner vers ce prince,

& lui dit : « Sire ne
 « vous lasserez-vous
 « jamais de venir avec
 « un ferrail entendre
 « la parole de Dieu,
 « & de donner un si
 « grand scandale dans
 « le lieu saint » ? Que
 le roi au lieu d'en-
 voyer le prédicateur
 à la bastille comme
 toutes ces femmes l'en-
 prirent retourna,
 dès le lendemain à
 son sermon ; & que
 l'ayant rencontré,
 comme il montoit en
 chaire il lui dit,
 qu'il lui sçavoit bon-
 gré de sa correction,
 & qu'il n'avoit rien à
 craindre ; mais qu'il
 le prioit seulement de
 ne plus l'apostropher
 en public.

1609. **faire justice :** » Je n'en suis que trop
 » bien éclairci, me dit ce prince ; c'est
 » ce malin esprit de N... qui a inventé
 » tout cela ; mais, pour l'amour de
 » vous, je veux le bannir de la cour » :
 & l'ordre lui en fut en effet signifié.
 Cette affaire fit tout le bruit qu'on peut
 s'imaginer, & j'avoue qu'elle me mit
 dans l'embarras dix jours entiers.

Ce n'est rien en comparaison de
 l'éclat que fit celle de M. le prince de
 Condé. Le mariage de ce prince avec
 mademoiselle de Montmorency, qui
 avoit été célébré dans le commence-
 ment de cette année, loin de faire ces-
 ser à la cour tous les bruits de galan-
 terie entre le roi & la princesse, les ré-
 veilla au contraire plus fortement,
 comme je m'en étois toujours bien
 douté. Deux mille écus donnés par sa
 majesté pour les habits de noces de la
 demoiselle, des pierreries de valeur
 de dix-huit mille livres, achetées
 pour elle par madame d'Angoulême,
 de Mellier, orfèvre, demeurant sur le
 pont au change, dont le certificat du
 29 mai étoit connu, une infinité d'au-
 tres bienfaits & gratifications en ar-
 gent, faits au prince de Condé, en

faveur de ce mariage, parurent des
 preuves qui établissoient suffisamment
 l'intelligence, quoiqu'à parler juste,
 rien de tout cela ne fût sans réplique,
 mais comme je ne veux pas non plus
 donner dans l'autre excès des flateurs
 de ce prince, qui affectoient publi-
 quement de soutenir qu'il ne regardoit
 pas seulement la jeune princesse, je
 me tiens à ce que j'ai déjà dit de mes-
 senumens à cet égard c'est le milieu
 entre les uns & les autres, peu de per-
 sonnes le gardèrent. La reine & le
 prince de Condé, que cette affaire
 touchoit de plus près, échauffés par
 tous les discours qu'on ne cessoit de
 leur souffler, entent bientôt tous tou-
 te la cour en tumulte. Tous mes soins
 furent inutiles auprès de la reine, ve-
 ritablement furieuse. Et pour le prin-
 ce, il ne s'en tint pas à donner des
 marques publiques de mécontente-
 ment, il méditoit dès lors l'impru-
 dente démarche qu'on lui vit faire
 quelque temps après.

Le premier avis en fut donné dans
 un billet à Henri, à Fontainebleau,
 où il étoit allé passer les fêtes de Pâ-
 ques, & il me l'envoya aussitôt.

1609.

Paris, où j'étois demeuré. Voici ce que le billet contient : Que le prince de Condé, parti de Fontainebleau après les fêtes, étoit venu, accompagné de son médecin, coucher à Paris chez un pensionnaire d'Espagne ; que toute la nuit s'étoit passée à délibérer avec une violente agitation de la part du prince, s'il ne se retireroit pas en Espagne dès ce moment même ; ce que son hôte l'avoit empêché de faire, en lui en faisant sentir les conséquences ; que le lendemain on avoit apporté à M. le prince, dans cette même maison, une bourse de mille doubblons, avec promesse de lui donner dans peu le reste de ce qu'apparemment il s'étoit déjà fait promettre par la médiation du médecin, qu'on accusoit de conduire toute cette trame, parce qu'il avoit déjà travaillé à rompre le mariage de M. le prince, & à lui faire épouser mademoiselle de Maienne ; que cet homme étoit lié avec un autre médecin Genoïs, qui avoit été à D. Joan, & qui étoit allé depuis six semaines trouver le comte Spinola à la Haye, d'où il devoit passer jusqu'en Angleterre : ce qui étoit

relatif avec un autre billet d'avis remis
à Béringhen, dont il étoit aussi fait
mention, portant que M. le prince
avoit obtenu des lettres du roi d'An-
gleterre pour les états des Pays-Bas

1609.

Tous ces avis, qu'on prioit sa ma-
jesté de tenir fort secrets, ne purent
lui faire croire M. le prince capable
d'une si grande faute. Henri fit un voya-
ge au commencement de mai, à Paris,
d'où il retourna au bout de quelques
jours à Fontainebleau, & M. le prince
l'y suivit. Il est vrai que par les dis-
cours qu'il y tint publiquement, on
auroit pu croire qu'il n'y alloit que pour
braver sa majesté. « Mon ami, m'écri-
voit Henri le 12 juin, M. le prince
est ici qui fait le diable. Vous seriez
en colère, & auriez honte des choses
qu'il dit de moi » enfin la patience
m'échappera, & je me résous de bien
parler à lui. Pour le punir, le roi
m'ordonnoit de suspendre le payement
du quartier d'avril de sa pension, &
d'éconduire son pourvoyeur & tous
ses créanciers, qui sçachant les libéra-
lités que sa majesté avoit faites à ce
prince, à l'occasion de son mariage,
s'adresseroient à moi, comme à celui

1609. qui en étoit le dispensateur. » Si l'on
 » ne le retient pas par ce moyen-là,
 » reprenoit sa majesté, il en faudra
 » prendre quelqu'autre ; car il est hon-
 » teux d'ouïr ce qu'il dit. Nous en avi-
 » ferons ensemble, lorsque vous ferez
 » auprès de moi (27).

(27) Voici comment » en ma vie acte de ty-
 en parlent les mémoi- » ran, que quand je
 res pour l'Histoire de » vous ai fait recon-
 France. » Le roi éper- » noître pour ce que
 » dument amoureux » vous n'étiez point.
 » de la princesse de » Le premier a dit
 » Condé, met tout le » pouilles à sa mere,
 » monde en bésogne, » qui servoit d'instru-
 » jusqu'à la mere du » ment pour corrom-
 » mari. M. le prince » pre la pudicité de sa
 » s'en plaint, & de- » femme.... On disoit
 » mande congé à sa » que la marquise de
 » majesté de se retirer » Verneuil, qui parle
 » avec sa femme, en » ordinairement au
 » l'vue de ses maisons. » roi, non comme à son
 » Le roi le lui refuse » maître, mais comme
 » rudement, & en vint » elle feroit à son va-
 » aux injures & ména- » let, lui avoit dit,
 » ces. On dit que le » bouffonnant sur ce
 » prince y a répliqué » propos: N'êtes-vous
 » hautement, & a mê- » pas bien méchant de
 » lé en ses propos le » vouloir coucher avec
 » mot de tyrannie, & » la femme de votre
 » que le roi, en rele- » fils ; car vous sçavez
 » vant ce mot, lui a ré- » bien que vous m'a-
 » pondu ; Je n'ai fait » vez dit qu'il l'étoit.

« Monsieur le prince me choisit pour me faire part de son mécontentement en quelle qualité ? c'est ce qu'il ne me seroit pas facile de dire, parce que si j'ai pu me flatter que mes conseils ne lui étoient pas indifférens, j'ai du soupçonner d'un autre côté, qu'il cherchoit dans les assurances d'attachement qu'on fait à une personne de son rang lors même qu'en lui parlant, on a l'hardiesse de ne pas l'approuver, un prétexte pour avancer dans la suite, avec quelque vraisemblance, que je ne m'étois point opposé au dessein qu'il avoit de sortir du royaume. Cela m'oblige à rendre compte de la conversation que nous eumes ensemble chez moi, où il vint un mercredi l'après-midi, qu'il sçavoit que je n'allois point au conseil.

Il entra dans mon cabinet, portant sur son visage toutes les marques de l'agitation de son esprit, & je ne fus point surpris de ce que sans autre préambule, il me parla des sujets qu'il avoit de se plaindre de la conduite du roi à son égard. Je lui répondis, en lui rappelant les obligations en quelque manière infinies, que toute la ma-

1609.

son en général, & lui en particulier, avoient à sa majesté : obligations, dignes non-seulement qu'il lui sacrifiât un dépit conçu sur un simple soupçon, & sur un ombrage peut être imaginaire, mais un mécontentement même juste. M. le prince ne goutant point ces raisons, m'entretint de je ne sçais combien de desseins, qu'il supposoit qu'avoit Henri contre lui, que je n'attribuai qu'à l'effet de l'inquiétude & de la défiance, poussés trop loin, & que je m'imaginai dissiper, en lui représentant d'une manière qu'il ne lui étoit pas possible de ne pas croire sincère, que sa majesté, loin d'avoir eu la pensée de se porter à quelque violence contre lui, ne se souviendrait qu'il étoit de son sang, que pour joindre aux sentimens de douceur naturelle, qu'elle témoignoit pour tout le monde, ceux de l'amitié & d'une distinction marquée ; & je me souviens fort bien, qu'au lieu d'avoir accordé par complaisance à M. le prince, que Henri pût *opprimer un innocent*, paroles qui me furent à la vérité souvent répétées, je lui dis simplement, que les plus coupables étoient ceux qui abusoient

ordinairement le plus de ce terme d'innocence, malgré lequel on ne lais-
soit pas de les châtier

1609

Monsieur le prince, qui après cela devoit être en garde contre moi, ne balança pas à me déclarer qu'il étoit résolu à sortir de France. L'idée ne me vint point de regarder une parole si imprudente, autrement que comme l'effet d'un cœur ulcéré, & si je la relevai avec fermeté, c'est que je crus qu'en ces occasions, la fermeté doit accompagner le conseil qu'on donne. Je lui dis, que je ne pouvois croire qu'il fût capable de trahir jusqu'à ce point son roi, sa patrie, son honneur & son devoir, que le royaume & même la cour étoit l'unique séjour des princes du sang, que par tout ailleurs leur éclat ne faisoit que se ternir, qu'ils étoient même réputés coupables, de la seule affectation à s'arrêter trop long-tems dans tout autre endroit, s'ils n'en avoient pas obtenu la permission de sa majesté. A quoi M. le prince ayant reparti, qu'une pareille contrainte ne convenoit ni à sa condition, ni à sa naissance, je lui répliquai aussi absolument, que les loix de l'état obli-

1609. ~~_____~~ geoient les enfans & les freres du roi, autant, & peut-être plus étroitement encore, que le moindre de ses sujets; & je le lui prouvai par des exemples tirés de l'histoire de Louis XI, de feu M. le duc d'Anjou, & de Henri lui-même. Ce n'étoit pas sur ce ton que M. le prince avoit souhaité de me voir parler. Je m'apperçus qu'il ne songea plus qu'à paroître, à l'aide de quelques correctifs, se rapprocher de mon opinion; & rien encore ne servit mieux qu'un changement si subit, à me faire comprendre qu'intérieurement il étoit décidé pour le parti dont ses dernières paroles vouloient me prouver son éloignement.

J'en doutai si peu, qu'apprenant que monsieur le prince, au sortir de chez moi, avoit paru tout-à-fait radouci; qu'il s'étoit même plaint à la reine qu'on fît courir le bruit qu'il songeoit à quitter la cour avec éclat, & qu'il avoit assuré cette princesse qu'il n'en avoit jamais eu la pensée: ajoutant ces propres paroles, qu'il étoit *assez content de sa majesté*, qu'enfin il parloit presque publiquement dans les mêmes termes; je ne voulus pas dis-

férer d'un moment à venir trouver le
roi, auquel j'assurai, après lui avoir
rapporté fidèlement tout ce qui s'étoit
passé entre monsieur le prince & moi,
que dans huit jours il ne seroit plus en
France. Il s'en fallut peu que Henri
ne me traitât d'extravagant. Il y avoit
aussi peu d'apparence, disoit-il, qu'il
pût vivre en prince dans les pays étran-
gers sans le secours qu'il recevoit de
sa main, qu'il y en avoit qu'il pût
emmener tout ce qui lui appartenoit,
sans qu'on le vît & qu'on l'empêchât
avec la dernière facilité. A quoi sa
majesté ajouta ce que M. le prince
venoit de dire à la reine. » Tout ce
» que vous me dites, sire, répon-
» dis-je, ne me fait point changer
» d'opinion, je m'y confirme de plus
» en plus. vous vous en fâchez contre
» moi; mais le tems & l'événement
» vous feront connoître que j'ai rai-
» son. Je vois bien des personnes,
» poursuivis-je, qui sont de cette
» menée, & qui vous trompent, quoi-
» qu'ils vous soient des plus obligés,
» mais cela ne doit pas être trouvé
» étonnant, puisque vous aidez vous-
» même à vous tromper. Vous ne

1609. » me nommez personne, me dit sa
 » majesté, comprenant que je voulois
 » lui parler des domestiques de la
 » reine; mais je vois bien qui vous
 » voulez dire ». Cela n'étoit pas bien
 difficile, & ni le roi, ni moi, n'étions
 pas les seuls qui voyions que la cabale
 jouoit ici un étrange manège; car
 non-seulement elle débitoit comme
 certaines, mille choses supposées, sur
 le compte du roi & de la princesse de
 Condé, il n'y auroit eu en ceci qu'une
 malignité ordinaire; mais ce qu'on
 ne sçauoit bien caractériser, c'est l'art
 détestable avec lequel ces gens sça-
 voient faire servir leurs impostures à
 rendre le roi souverainement odieux
 à la reine, & à forcer cette princesse
 à s'abandonner à eux du soin de sa con-
 duite; de là tous ces complots, où,
 sans qu'elle le sçût, on osoit se servir
 de son nom; de là les motifs de mille
 nouvelles instances, pour ne pas diffé-
 rer plus long-tems la cérémonie du
 couronnement dont il a été parlé.

Il ne se passa que quatre jours de-
 puis celui où je m'entretenois ainsi
 avec le roi, jusqu'à celui de l'éva-
 sion de monsieur le prince. Le 29

noût (28), à onze heures du soir, comme je venois de me coucher, je vis entrer Prassin dans ma chambre, qui

16094

(28) Le dernier de novembre (& non pas le 29 août ce qui est une faute de date dans nos mémoires) monsieur le prince & dit le maréchal de Bassompierre partit de la cour pour s'en aller à Muret d'où il partit avec Roche fort & Touray & un valet de chambre qui portoit en croupe madame la princesse sa femme, mademoiselle du Certeau & une femme de chambre nommée Philippette & s'en alla à Landrecy Le roi jouoit en son petit cabinet quand d'Elbene première ment puis le chevalier du Guet, lui en porterent la nouvelle. J'étois le plus proche de lui. il me dit pour bas à l'oreille :

Bassompierre, mon ami je suis perdu ; cet homme mène sa femme dans un bois ; je ne sçais si c'est pour la ruer, ou la mener hors de France. Prends garde à mon argent, & entretiens le jeu, pendant que je vais sçavoir de plus particulières nouvelles. Chacun se retira du jeu & je pris l'occasion de rapporter au roi son argent, qu'il avoit laissé sur la table. J'entraï où il étoit, & ne vis jamais un homme si éperdu ni si transporté. Bassompierre raconte ensuite tout ce qui se passa dans la chambre de la reine & le conseil que donna M. de Sully au roi de la même manière que la

1609. » vous seul en êtes capable. L'hom-
 » me que vous sçavez, comme le
 » roi a dit que vous l'aviez bien pré-
 » dit, s'en est allé, & a même em-
 » mené avec lui les dames en croupe;
 » ce qui est le pis. Ho, ho ! repris-
 » je, c'est donc pour cette affaire-là
 » qu'on me demande ? Vraiment,
 » il y aura de la colere ; car je me
 » doute bien que nous ne nous trou-
 » verons pas tous de même opinion.
 » Je sçais bien que Mars & Venus
 » sont en bonne intelligence ; mais
 » cependant, si nous voulons avoir
 » de bons succès par le premier, il
 » faut que l'autre cède, & cela peut
 » nous fournir quelque bonne raison
 » pour accélérer les affaires. Or, al-
 » lons donc, mon cousin.

J'arrive au Louvre, où je trouve
 le roi dans la chambre de la rei-
 ne, se promenant, la tête baissée, &
 les mains jointes sur le dos. Avec la
 reine étoient présens MM. de Siller-
 ry, de Villeroy, de Gêvres, de la
 Force, la Varenne & quelques au-
 tres collés contre les murs, & assez
 écartés les uns des autres pour ne
 pouvoir même se parler bas. — Hé-
 bien!

bien «! me dit Henri, en me prenant
 par la main, si tot qu'il me vit en-
 trer, « nulle homme s'en est allé, &
 « a tout emmené, qu'en dites-vous?
 « Je dis, sire, répondis-je, que cela
 « ne me surprend pas, & que depuis
 « qu'il parla à moi à l'arsenal, je me
 « suis toujours attendu à cette escapa-
 « de, que vous auriez bien empêchée,
 « si vous eussiez voulu me croire. Je
 « m'j doutois bien que vous m'alliez
 « dire cela, reprit ce prince, mais il
 « ne faut point parler des choses
 « passées, auxquelles aussi bien on ne
 « peut rien remédier, pensons seule-
 « ment à l'avenir, & voyons ce qu'il
 « y a à faire présentement, dites m'en
 « le premier votre avis, car je ne l'ai
 « encote demandé à personne. Sire,
 « je ne suis pas, repartis je, encore
 « assez bien informé de toutes les
 « circonstances de cette affaire, &
 « je n'y ai pas encore pensé autant
 « qu'elle le mérite. Je vous supplie
 « de me laisser dormir dessus, & de-
 « main je viendrai vous trouver, &
 « je tâcherai de vous donner un bon
 « avis, au lieu que si vous me pres-
 « sez maintenant, je ne vous dirai

1609.

» beau conseil ; assi n'en ferai-je rien :

1609. » je veux que Praslin (26) parte dans

(26) » Praslin partit re de résolution , par
 » effectivement mais les conseils du mar-
 » l'archiduc lui repon- quis Spinola , & qu'il
 » dit qu'il n'avoit ja- traita ce prince avec
 » mais violé le droit toutes sortes d'hon-
 » des gens à l'occasion neurs. *Mém. de Bass.*
 » de qui que ce fût , & tom. 1 pag 28

» qu'il se garderoit Le pere Daniel dans
 » bien de commencer son histoire de France
 » à commettre cette in4^o tom. 10. p 43-7,
 » faute, par la person- a tiré sur cet incident,
 » ne du premier prin- des éclaircissmens
 » ce du sang de France des lettres de la biblio-
 » & peu après lui en- thèque de M. l'abbé
 » voya de l'argent & d'Estrées, par lesquel-
 » escorte d'hommes, les il est prouvé que
 » pour venir à Bruxel- Henri IV envoya sé-
 » les. & *Mém pour* crètement le marquis
l'hist. de France, année de Cœuvres à Bruvel-
 1609. Les mémoires les, pour tâcher d'en-
 de Bassompierre por- lever la princesse de
 tent, que l'archiduc se Condé, & que ce des-
 sentit d'abord si fort sein n'échoua, que par-
 ébranlé de la déclara- ce que Henri l'ayant
 tion de M. de Praslin, découvert à la reine,
 qu'il envoya prier M. cette princesse dé-
 le prince de ne faire pêcha aussi-tôt un
 que passer dans les courrier au marquis
 états, sans s'y arrêter, Spinola , qui fit pren-
 quoiqu'il lui eût aup- dre à la princesse de
 ravant promis de le Condé un apparte-
 recevoir , mais qu'en- ment dans le palais.
 suite il changea enco-

« quelques jours , pour faire scavoit ~~mon intention~~
« mon intention. Je vous avois bien dit, 1609.
« sire , repris je , que ne m'ayant pas
« donné assez de tems p^r y penser ,
« je ne dirois rien qui vaille. Il me vient
« une autre idée dans l'esprit qui ne
« nuira point à ce que v^{us} voulez faire,
« mais je ne puis vous la dire que dans
« deux jours , & je suis assuré que vous
« en serez plus content que de ma
« première proposition » Sa majesté
y consentit , & me dit en m'embras-
sant , Allez vous coucher & dormez
« jusqu'à huit heures , car j'aime mieux
« que le conseil ne se tienné point de-
« main , & que mes affaires ordinaires
« demeurent pour ce jour là , qu'
« d'incommoder votre santé »

Je ne me trompois point , lorsque
je croyois que l'autre ouverture que
j'avois à faire à sa majesté , au sujet
de la retraite de M^{le} le prince en
Flandre seroit plus de son goût. Et-
le vint trois jours après à l'arsenal ,
me la demander Nous fumes enser-
més une heure dans mon cabinet :
mais je ne dois rien révéler de ce qui
s'y passa entre nous Le roi dit tout-
haut , en sortant : » Adieu

1609. » ami, ne venez point, achevez mes
 » affaires, & sur-tout travaillez à
 » l'exécution de l'ouverture que vous
 » m'avez faite, car je la trouve bien
 » meilleure que le conseil que vous
 » me donnâtes dans la chambre de
 » ma femme au Louvre. «

Monsieur le prince crut devoir
 chercher à justifier son action, en
 écrivant quelques jours après une
 lettre (30) au roi. Il en adressa en

(30) » Ledit prince, » m'écrivoit de la cour,
 » écrivit au roi, qu'à » hormis celles dont il
 » grand regret il étoit » vous plaira de m'hon-
 » sorti de la cour, pour » norer « *Mém pour*
 » sauver sa vie & son *L'hist de Fr ann 1610.*
 » honneur, & non à *Siri qui traite fort au*
 » intention de lui être long l'affaire de l'éva-
 » jamais autre que son sion de M. le prince,
 » très-humble parent, *Mem Recond tom 2.*
 » fidèle sujet & servi- *pag 82 & sur* joint
 » teur. Je ne ferai ja- plusieurs autres parti-
 » mais rien, ajoutoit- cularités à celles qu'on
 » il, contre le service voit rapportées ici,
 » de votre majesté, si mais dont la plus gran-
 » je n'y suis forcé, & de partie ne me paroîs-
 » je la prie de ne trou- sent pas mériter qu'on
 » ver mauvais, si je y ajoute beaucoup de
 » refuse de voir ou re- foi, comme, lorsqu'il
 » cevoir de qui que ce avance hardiment sur
 » soit, les lettres qu'on des bruits populaires,

même tems une seconde à M de
 Thou, beaucoup plus ample & plus 1609
 réfléchie, dans laquelle, entr'autres
 choses, il lui insinnoit que j'étois la
 cause de sa sortie de France. Qu'il
 accuse sa malice, disoit le roi, &
 celle de beaucoup d'autres qui l'ont

que le seul motif qui porta Henri IV à en-
 treprendre la guerre contre les Espagnols fut de les obliger à lui renvoyer la princesse de Condé : & que voyant que malgré ses menaces ils persistoient à la lui refuser il se repente d'avoir poussé les choses si avant. Il ajoute contre l'honneur de cette princesse qu'elle étoit de moitié dans cette intrigue contre son mari qu'elle n'aimoit point à cause d'une infirmité naturelle ou procurée qui suffisoit pour rendre un mariage nul, qu'elle bruloit d'envie de retourner en France, qu'elle con-

clama à recevoir à Bruxelles des lettres galantes de Henri IV & que le prince de Condé connut si bien les dispositions de la femme à son égard, qu'il en fit éclater son ressentiment & qu'il parla publiquement à son retour de faire casser son mariage. Ce que Surt dit de plus vrai, c'est que le roi résista opiniâtement à tous les sages conseils que lui donnerent en cette occasion le ponce quelques-uns de ses conseillers & surtout le duc de Sully qu'il loue aussi de la manière ferme & libre dont il parla & écrivit au prince de Condé.

1609. » conseillé, & non pas vous. Je veux
» que vous lui répondiez par une bon-
» ne lettre, où vous lui représentiez
» tout ce qui s'est passé, & qu'avec le
» respect dû à sa qualité, non à sa per-
» sonne, vous lui disiez toutes les véri-
» tés, & à quelle misere il s'expose in-
» failliblement, s'il ne rentre dans son
» devoir. Je m'en vais donc chez moi,
» sire, lui repondis-je, (car nous étions
» alors chez M. le connétable) pour en
» faire un projet, & vous l'apporter.
» Non, non, reprit sa majesté, je veux
» que vous écriviez ici présentement,
» je vous ferai donner de l'encre & du
» papier. Mais, sire, répliquai-je, cer-
» te lettre est de conséquence, elle mé-
» rite bien qu'on y pense & qu'on exa-
» mine attentivement, avant que de
» l'envoyer : car d'un côté, il faut qu'elle
» le vous satisfasse, d'un autre, qu'elle
» soit convenable à la qualité de M. le
» prince & à la mienne, & que person-
» ne soit en France, soit dans les pays-
» étrangers, ni lui-même, que vous
» voyez bien ne chercher que les occa-
» sions de m'accuser & de me blâmer,
» ne puissent y trouver sujet de le faire.
» Je n'ai pas assez de ressource dans l'es-

« prit, pour faire si bien avec tant de
 « précipitation » J'eus beau dire, je fus- 1609
 obligé d'écrire cette réponse à l'heure
 même en présence de sa majesté, & sur
 un bout de la table près de laquelle nous
 étions assis. Le roi ne laissa pas d'être
 fort content de la manière dont je m'ex-
 pliquois avec le prince : la voici en gros

Je mu plaiguois d'abord à ce prin-
 ce de ce qu'après avoir cru qu'il me
 considéroit assez pour n'avoir eu d'au-
 tre intention en venant chez moi que
 de me demander mon conseil, il me
 forçoit aujourd'hui à le soupçonner de
 n'y être venu que pour me surpren-
 dre, qu'au reste il sçavoit mieux que
 personne, qu'il m'avoit inutilement
 tendu ce piège. A cette occasion je
 deduisois, moins pour lui que pour le
 public, tout ce qui s'étoit passé dans
 notre entreveu de l'arsenal, comme on
 la vu il n'y a qu'un moment. Après
 quoi, je lui apprenois sans beaucoup de
 ménagement, qu'ayant, malgré toute
 son affectation, pénétré son dessein,
 j'en avois averti le roi qui l'auroit bien
 empêché de l'exécuter, s'il n'avait
 cru, ou s'il n'avait pas été si ben & si
 indulgent. Je ne m'excusois à M le

1609.

prince , du conseil que j'avois donné à sa majesté contre lui, que pource que c'étoit le bien de l'état, de sa majesté, & le sien à lui-même, pour peu qu'il y fît attention : ce qui me faisoit passer à lui mettre devant les yeux les suites d'une démarche si peu mesurée ; qu'avoit-il à attendre des archiducs & des Espagnols, qui le regardant comme un fardeau inutile pour eux, insulteroient par la fierté de leurs traitemens à son malheur, & s'en applaudiroient intérieurement ? Je faisois parler la voix de l'honneur, de la vertu, de la naissance & du devoir, contre une faute, dont j'exhortois le prince à chercher au plutôt le pardon. Je joignois à la priere des offres de service, qui lui prouveroient mon zèle & mon attachement pour sa personne.

On conviendra sans peine que ce discours auroit été un peu fort dans la bouche de quelqu'un, qui, dans la supposition de connivence, eût pu être foudroyé par un seul mot de réplique, d'une personne telle que le premier prince du sang. Je fis plus ; afin qu'on ne se retranchât pas à dire, que j'avois évité de toucher au con-

tenu de la lettre écrite à de Thou ,
 j'ajoutai à M le prince, que les po- 1609
 litesses, les louanges & les remerci-
 mens, dont il m'avoit comblé à l'ar-
 senal, alloient être mal payés, à mon
 grand regret, par la nécessité où sa let-
 tre me mettoit de faire connoître la vé-
 rité, d'une manière qu'il ne trouve-
 roit peut être pas facile à accorder
 avec le respect que je lui devois, qu'il
 devoit me rendre intérieurement tou-
 te la justice que je méritois, mais
 qu'il éprouvoit aujourd'hui, que le
 premier pas que fait tout homme hors
 de son devoir, lui fait aussi manquer
 par une suite nécessaire, à toutes les
 loix de la sincérité, qu'enfin quelle
 que fût son intention, en me pre-
 nant ainsi à partie, j'avois toujours
 tenu à gloire & à honneur, d'être
 ainsi traité par les ennemis du roi
 & de l'état, & que je priois le ciel
 d'inspirer à M le prince un conseil,
 qui pût faire oublier que sa faute lui
 avoit fait donuer avec justice ces
 deux noms. Cette lettre (31) devint

(31) = Les lettres { = prince de. furent
 = que M le duc de { = rejetées par son ex-
 = Sully écrivit à M. le { = cellence laquelle fit
 M v j

1609. publique, & demeura sans réplique : ce qui détruisit dans l'esprit de mes ennemis mêmes les imputations de monsieur le prince.

Il y eut une contestation entre Villeroy & de Fresne, au sujet des lettres (32) que le roi fit écrire deux jours après la sortie de M. le prince, dans toutes les provinces, pour y faire sçavoir ses intentions sur cet événement. Villeroy en composa un modèle, auquel il voulut que tous les autres secrétaires d'état

réponse à ceux qui leze-majesté, & le les lui présenterent, refus que fit ce prince, d'y déférer. Le qu'il ne vouloit rien ce, d'y déférer. Le recevoir venant de parlement rendit contre lui un arrêt, par sa part. *L'Etoile ibid.*

(32) Voyez encore dans le vol. 9772 *Mss. royaux*. la sommation faite au prince de Condé, au mois de février 1610, à Bruxelles, par le marquis de Cœuvres, M. M. de Berni & Manicamp, de la part du roi, de revenir en France, sous peine de se rendre coupable du crime de

lequel il le condamnoit à subir tel châtimement, qu'il plairoit à sa majesté d'ordonner. Henri IV. alla lui-même au parlement solliciter cet arrêt, & pour marquer sa douleur, il y alla sans pompe & sans suite ; il s'assit à la place du premier président sans

se conformassent De Fresne trouva
que les termes en étoient peu dignes
de la majesté de celui dont elles
étoient supposées partir, ce qui étoit
vrai & comme il passoit avec vérité
pour avoir une aussi bonne plume
que son confrère, il craignit de se
faire siffler, en envoyant cette lettre,
comme écrite de sa main, à tous ceux
avec lesquels sa charge le mettoit en
relation il vint me confier son em-
barras, & me prier de l'en tirer

1602.

Je n'ai rien à dire des affaires du
corps protestant, sinon qu'il se sou-
tient heureusement contre les calom-
nies qu'on continuoît d'inventer con-
tre lui, & de faire passer jusqu'à sa
majesté, par des avis & des discours
de toute espèce il fut adressé au roi
une lettre datée du dernier juillet,
supposée écrite de la Rochelle, d'une
main contrefaite, & faussement signée
Emmanuel de la Faye On y donnoit
avis que dans une assemblée tenue
à Saint Maixant, le ministre de Blois
nommé Viguer, avoit fait présenter

dans un marche-pied, les huissiers du parle-
le parquet gardé com- ment au lieu des offi-
cieux de sa majesté.

1609. un livre , ayant pour titre *le Théâtre de l'Antechrist* , scandaleux , disoit-on , & emporté au dernier point ; qu'il avoit été résolu dans cette assemblée , qu'on le feroit imprimer après qu'il auroit été communiqué à l'académie de Saumur , & que ce livre (33) étoit actuellement sous la presse , malgré les défenses formelles de sa majesté ,

Cette lettre (34) est remplie de tant de minuties , & la passion s'y fait voir si à découvert , qu'on me sçaura gré de la supprimer. À qui l'auteur se flattoit-il de faire croire , par exemple , que les Rochellois fortifioient leur ville , s'attendant à avoir bientôt un siège à soutenir , & qu'il s'étoit tenu une assemblée de protestans à Marseille , pour obliger le roi à accor-

(33) Le supplément au journal de Henri IV imprimé en 1736 , parle de ce livre , & dit que le pere Gonthier , dans un sermon qu'il fit en présence de sa majesté , s'étant grandement emporté sur ce sujet , contre ceux de la religion , le roi fit une réprimande à ce pere , & donna ordre qu'on supprimât le livre , qui en effet ne parut plus.

Ann 1609

(34) On peut la voir dans les mémoires de Sully, tom. 4. pag. 935.

der la convocation des Etats de royaume ? Du Plessis étoit celui sur 1609.
lequel on faisoit rouler ces complots ,
tous absolument faux , si l'on excep-
te les murmures contre la gabelle
dans le Mirbalais & le Loudunois ,
dans lesquels encore il n'y avoit
qu'un tres-petit nombre de protes-
tans qui trempassent. Quoi à du-
Plessis , ce fut lui même qui en don-
na le premier avis à sa majesté , &
je me crus obligé , pour mon ennemi
qu'il s'étoit montré jusqu'alors , de
redire témoignage à son innocence ,
lorsque je persuadai au roi , qui me
pressoit de faire un voyage en Por-
tugal pour réprimer ces prétendus
desseins des Réformés , que les véri-
tables ennemis de sa majesté cher-
choient à se cacher , en donnant ce
nom à des personnes qui ne le méri-
toient point. Du Plessis me remercia
par une longue lettre , qui contient
une justification en forme contre tous
ces chefs d'accusation

L'avis suivant , qui me fut don-
né par un gentilhomme d'honneur ,
paroît mieux circonstancié , & plus

1609. digne qu'on y fasse attention. Dans une des rues de la Flèche nommée *des quatre-vents*, & proche l'hôtellerie où pend une enseigne de même nom, demuroit depuis quelques mois un nommé Médor, natif d'Avranches, chez une veuve appelée Jeanne Huberson, qui logeoit des écoliers de bonne maison, dont ce Médor avoit la conduite. Une nièce de cette veuve, âgée d'environ vingt-six ans, nommée Rachel Renaud, qui demuroit avec sa tante & un cousin aussi nommé Huberson, entrant un jour dans l'étude de Médor, y trouva un livre qui attira sa curiosité; il étoit doré par-tout, relié très proprement avec des rubans bleu & incarnat, & épais d'un pied. L'ayant ouvert, elle vit que ce livre, écrit seulement jusqu'à la moitié, l'étoit moitié encre, moitié sang, & qu'il étoit plein de signatures, presque toutes de sang, parmi lesquelles sa surprise ne l'empêcha pas de distinguer & de reconnoître celle de Médor, d'un nommé du Noyer, d'un village aux environs de Paris près de Villeroy, & d'un nommé du Cros,

d'auprès de Billon en Auvergne , qui
 avoit jadis appartenu au duc de Mer-
 cœur Elle connoissoit ces deux hom-
 mes , parce qu'ils venoient souvent
 voir son hôte

1609.

En sortant du cabinet pour por-
 ter ce livre à sa tante , elle rencon-
 tra Médor qui le lui arracha des
 mains , en lui demandant avec colo-
 re , ce qu'elle en vouloit faire à quoi
 elle répondit ingénument , qu'elle
 l'avoit trouvé si joli , qu'elle avoit
 voulu le faire voir à sa tante Elle
 lui demanda ce que signifioient ces
 signatures de sang qu'elle y avoit
 vues Médor craignit qu'elle n'eut
 porté la curiosité jusqu'à y chercher
 l'écrit , à la suite duquel étoient tou-
 tes ces souscriptions , qui renfermoit
 une association des conjurés contre la
 personne du roi , & il lui dit que
 c'étoit un serment que l'intérêt de
 la religion faisoit faire à quantité de
 zélés catholiques , de demeurer fi-
 dèlement attachés au pape. Ce qui
 n'empêcha pas que la fille n'en par-
 lat à sa tante & à son cousin , le
 seul de toute cette maison qui fut
 de la religion réformée

1609. trouva cette découverte si grave, qu'après avoir tiré de la fille tout ce qu'elle avoit vu, il alla en faire part à la personne qui m'en donna l'avis, avec tous les éclaircissemens nécessaires (15).

(15) Ni l'Etoile, ni le comte de Montmorency, ni le père de Thou, ni le père Chaloas, ni même d'Aubigné, enfin aucun que je sache, des historiens de ce temps-là, les plus ouvertement déshonorés contre les jésuites, excepté le seul Mezerai, n'a parlé, ni par conséquent rien cru de cette conspiration contre le roi, ou complot d'une nouvelle ligue: car on ne sçait lequel de ces deux, sans donner à un récit, qui étant dénué de preuves, peut signifier tout ce qu'on veut, ou pour mieux dire, ne signifie rien du tout. Mezerai lui-même, qui tient pour l'opinion d'une nouvelle ligue, pendant que le duc de Sully conclut des mêmes paroles, pour un attentat contre la personne de Henri IV. Mezerai, dis-je, en parle, *abrégé chronol. & hist. 12-fol. imprimé à Paris en 1667-1671. 248-249-2443*, de manière qu'on voit clairement, qu'il ne fait que copier les mémoires de Sully. Or comme dans ces mémoires, unique source de cette accusation, elle n'est appuyée que sur le témoignage d'une jeune fille, & qu'elle y demeure dans les termes d'une simple conjecture, tout homme sensé se gardera bien d'en tirer aucune induction ma-

Le livre avoit été incontinent enlevé de la chambre de Médor, & porté, comme le croyoient Huberson & la fille, chez du Cros, dont ils donnoient l'adresse chez un nommé Dreuillet, demeurant dans une maison hors de l'enceinte de la ville attenant la porte saint Germain du côté droit afin qu'on put aller l'y chercher, si l'on trouvoit que cela fût nécessaire. Ce Dreuillet avoit aussi en pension chez lui plusieurs enfans de qualité, sur tout de la province de Bretagne, parce qu'il avoit pareillement été au service du duc de Mer-

1609

<p>guier ni pour la réussite de la ligue & qui est une idée folle & chimérique ; ni quant à l'assassinat de Henri IV dont on ne voit nulle part que l'auteur eut aucune relation à la Flèche. Mais en supposant de plus le prétendu complot bien avéré je ne vois pas qu'il intéresse en aucune manière les Jésuites, que la fille de</p>	<p>rien L'amour de la vérité m'a porté à faire cette remarque, parce qu'on ne voit que trop de ces personnes dont l'imagination vive & encore échauffée par la prévention & la passion, n'a besoin que de la plus simple petite conjecture ou du moindre mot hazardeux pour porter des jugemens que l'importance de la chose rend encore plus condamnables.</p>
---	---

~~_____~~ cœur. Du Cros étoit l'ame de toute
 1609. cette cabale. Une congrégation chez
 les jésuites, dans laquelle il tenoit
 une des principales places, & où il
 étoit souvent chargé de faire des
 discours publics, lui donnoit tou-
 tes les commodités possibles, pour
 associer à ses noirs desseins un grand
 nombre de personnes : c'est par ce
 moyen que Médor & du Noyer l'a-
 voient connu.

A ces lumieres se joignirent tou-
 tes celles que je pus tirer moi-
 même, ayant jugé à propos de faire
 partir dès le lendemain du jour
 que me fut rendu le billet d'avis,
 c'est-à-dire, le 19 octobre, une
 personne sûre, avec ordre de l'appro-
 fonder. Mais quoiqu'il ne se décou-
 vrit rien qui ne le consommât, &
 que la fille offrît de soutenir sa dé-
 position devant telle personne qu'on
 voudroit, & en présence de sa ma-
 jesté elle même, le crédit & l'adresse
 de ceux que cette accusation in-
 téressoit, furent assez forts pour
 livrer au silence une affaire, qui
 assurément devoit être poursuivie.
 Les dissensions domestiques & les

pratiques intestines, furent les deux ~~seigneurs~~ 1609.
 fléaux qui poursuivirent Henri jusqu'au dernier moment de sa vie, après qu'il se fut défait de celui de la guerre. Le comte d'Auvergne étoit toujours dans sa prison de la Bastille. Il fit demander à sa majesté qu'il lui fut permis de changer d'air pour cause d'indisposition, & il fut transporté dans le pavillon sur l'eau, qui est au bout du jardin de l'arsenal, mais on lui donna des gardes tout le tems qu'il y séjourna. Il obtint encore une autre fois la permission de parler au sieur de Châteaumorand.

La bonne santé de Henri ne fut interrompue cette année, que par quelques legeres atteintes de goutte. Il ne prit point les eaux, parce qu'elles ne valurent rien. Mais le Dauphin & tous les enfans de France, jouirent aussi d'une bonne saute. Henri ne fit pas moins de séjour que de coutûme à Fontainebleau, il y passa l'automne entier, après un voyage de quelques jours

1609. égards qu'eut le conseil des Provinces Unies, de lui donner la principale part dans son accommodement avec l'Espagne ; car c'est en cette année que fut enfin conclue cette trêve (1) attendue pendant fort long-tems, & si également souhaitée de tout le monde, que ceux qui du commencement s'y étoient montrés les plus contraires, & le prince d'Orange lui même, y donnerent à la fin les mains.

Je ne rapporterai point le traité qui en fut dressé à la Haye, lieu ordinaire des conférences, mais seulement celui de l'intervention des rois de France & d'Angleterre, comme garans de l'exécution. La date de cette pièce, passée, comme la précédente, à la Haye, est du 17 Juin 1609, en présence de messire Pierre Jeannin, chevalier, Baron de Changy & Montreux, conseiller de sa majesté très chrétienne

(1) Il est bon de consulter, tant sur les négociations de cette fameuse trêve, que sur toutes les affaires de Flandre, dont il a été fait mention dans ces

mémoires, les vol. des mss. royaux, cotés 9759. 9981 9005 le merc françois Matthieu Vittorio Siri, & les historiens particuliers de cette république.

son conseil d'état , & son ambassadeur extraordinaire auprès des Etats , 1609
 & messire Elie de la Place, chevalier,
 seigneur de Rully, vicomte de Ma-
 chaut, aussi membre du conseil d'état
 du roi, gentilhomme ordinaire de sa
 chambre , & son ambassadeur ordi-
 naire , tous les deux au nom & comme
 ayant charge de très haut, très puissant
 & très excellent prince, Henri qua-
 trième, &c. Les noms des deux mi-
 nistres de sa majesté Britannique y
 sont ensuite avec les mêmes qualifica-
 tions d'ambassadeurs extraordinaires
 & ordinaires , & après ceux ci, ceux
 des conseillers & ministres des diffé-
 rentes provinces des Pays Bas , avec
 obligation réciproque de faire ratifier
 le contenu au présent traité, dans deux
 mois , par les parties respectives.

L'intervention & la garantie y sont
 exprimées de la manière suivante
 Que les deux rois n'ayant pu , quel-
 ques soins qu'ils se fussent donnés ,
 parvenir à établir une paix véritable
 & solide entre les deux puissances
 en guerre, s'étoient réduits à leur
 proposer une trêve à longues années,
 sur laquelle il s'étoit encore rencontré

1609. des difficultés , qui vraisemblablement en auroient rompu le projet , si leurs majestés , pour le bien des parties & pour l'entière assurance des Etats , n'avoient consenti à en être les cautions & les garants ; qu'ils promettoient donc & engageoient le secours de toutes leurs forces aux Provinces-Unies , non-seulement dans le cas de l'infraction de la trêve de la part de l'Espagne , mais encore dans celui de leur commerce aux Indes arrêté , ou seulement incommodé de la part de sa majesté catholique , des archiducs , de leurs officiers ou sujets quels qu'ils pussent être ; ce qui s'étendoit tant sur ceux que les Etats jugeoient à propos d'associer à ce commerce , que sur le pays où ils le faisoient ; pourvu cependant que la république ne prétendît pas prononcer elle-même sur la réalité des torts qui pourroient lui être faits à cet égard ; mais qu'elle s'en rapportât à la décision des deux majestés , dans un conseil commun , où elle auroit voix : permis à elle , dans le cas de trop de longueur au jugement , de pourvoir par provision à la sûreté de ses sujets ;

qu'en conséquence, les parties con-
 tractantes renouvelloient & confir-
 moient les traités particuliers, faits 1609
 l'année précédente, le 25 Janvier,
 entre la France & les Provinces-
 Unies, & le 26 Juin, entre l'Angle-
 terre & les mêmes provinces, en ap-
 pliquant à la trêve les mêmes conven-
 tions, promesses & obligations que
 portoient ces traités, pour le tems de la
 paix qu'on croyoit alors sur le point
 d'être conclue, qu'en reconnaissance
 de cette garantie, des deux rois média-
 teurs, & des secours que les Etats
 Généraux avoient reçus d'eux, ils
 s'engageoient à ne faire aucun traité
 ni convention avec les archiducs,
 pendant les douze années de la trêve,
 que de l'avis & du consentement de
 leurs majestés, lesquelles promet-
 toient de leur côté, de n'entrer dans
 aucune alliance préjudiciable à la
 liberté & à la conservation de leurs
 amis & alliés, c'est le nom que ces
 princes y donnent aux Etats.

Les archiducs, pour ne pas dé-
 plaire au roi d'Espagne, n'avoient pas
 voulu consentir qu'il fût fait mention
 dans le traité de trêve, d'assurer aux

1609, Hollandois le commerce des Indes : quelques instances que ceux-ci en eussent faites, ils s'étoient seulement obligés de gré à gré, de la part de sa majesté catholique, de le leur laisser exercer. Voilà pourquoi la république, qui cherchoit à s'assurer contre un retour de mauvaise foi du côté des Espagnols, en avoit du moins fait un des articles positifs de celui d'intervention des rois de France & d'Angleterre. Henri ne fut pas mécontent que la guerre ayant à finir entre l'Espagne & la Flandre, elle finît au moins de cette sorte.

Je ne dois pas omettre une obligation que j'eus en cette occasion, plus à ce prince encore, qu'au conseil des Provinces Unies ; elle regarde mes neveux d'Epinoÿ. Sa majesté, qui avoit souffert que je l'entreussé souvent de l'injustice que faisoient à ces enfans le comte & la comtesse de Ligne, & qui dès le tems qu'ils me furent amenés en France, leur avoit fait sentir des effets de sa bonté, dont je crois avoir déjà parlé dans quelque endroit de ces mémoires, voulut bien faire quelque chose de

plus pour eux Jeannin (2) eut ordre d'entretenir l'archiduc Albert sur cette affaire, de le disposer à écouter favorablement les demandes de mes neveux, & de le porter à leur rendre toute la justice qui leur étoit dûe. Lui, ou bien Caumartin, remit même aux mains de ce prince un mémoire instructif que j'avois fait, des droits de la maison d'Épinoy à la succession de la maison de Melun. La réponse que l'archiduc fit au roi en 1701, qui est l'année où ceci se passoit, me donna lieu de tout espérer. En effet, ce prince voyant l'intérêt que sa majesté prenoit à ce démêlé, y entra si avant, que par un accommodement provisionnel, dont il fut l'auteur, mon neveu d'Épinoy (3), resté seul heurté par la mort

(2) On peut voir dans le cabinet de M. le duc de Sully d'aujourd'hui une lettre du duc de Sully au président Jeannin dans laquelle après l'avoir entretenu de l'état présent des affaires des Provinces Unies & de celles de Clèves, il lui recommande les intérêts du prince d'Épinoy son neveu. Cette lettre qui est trop longue pour pouvoir la transcrire ici, est datée de Fontainebleau, du 5 Juin 1609.

(3) Guillaume de Melun prince d'Épinoy, &c.

1609. de son frere, obtint dès ce tems-là la restitution d'une grande partie des biens qui avoient été confisqués sur son pere. Cette transaction, que l'intervention du roi & de l'archiduc rendoit une pièce assez importante, fut dans la suite la meilleure dont la princesse de Ligne (4) se servit, pour prouver que tout le reste des biens de cette succession, dont elle ne s'étoit point dépouillée, lui avoit été accordé.

Je m'avisai d'un expédient, pour mettre fin à toute cette chicane : ce fut d'obtenir du conseil des Etats, qu'ils inférassent dans leur traité de trêve un article, par lequel cette question fût décidée de la maniere la plus favorable pour le jeune d'Épinoy ; ce que j'obtins sans peine, dès les premières instances que j'en fis faire sous main. Cet article porte que sur le refus que la dame princesse de Ligne a fait au conseil des Provinces-Unies, de restituer

plusieurs autres freres,	bais, d'Antoing, &c.
morts en bas âge ou	femme de Lamoral,
sans postérité Il en a	premier prince de
été parlé ci-devant	Ligne, gouverneur
(4) Marie de Mc-	d'Artois, chevalier de
lui, dame de Rou-	la Toison d'Or.

les biens de la maison d'Epigny, dont elle jouissoit injustement, il sera nommé deux arbitres de la part de sa majesté très-chrétienne, & autant de celle des archiducs, qui s'assembleront à Vervins dans la saint Jean prochaine, pour juger définitivement cette question, que si les voix sont partagées, ils conviendront d'un sur-arbitre, & que s'ils ne peuvent s'accorder sur ce choix, le roi très chrétien sera ce sur-arbitre, à la sentence duquel, la princesse de Ligne & tous les autres héritiers respectifs seront obligés de se soumettre, & les archiducs, dont ces biens relevent, d'en permettre l'exécution, cependant, que les biens de la maison de Vassenard, & tous autres appartenans au prince d'Epigny, dans l'étendue des Provinces-Unies, lui seront rendus par provision

La princesse de Ligne mit tout en œuvre pour éluder la décision. Cette dernière clause lui ôtant toute espérance, elle alléqua encore la transaction, dont il vient d'être parlé. Elle se défendit, sur ce que la partie des biens qu'on lui demandoit, qui étoit dans la province de Hollande,

1609. ~~_____~~ avoit été chargée de taxes considérables, sur quoi elle demandoit des compensations. Lorsqu'elle se sentit pressée, elle parut s'adoucir, & se retrancha à demander qu'on terminât la chose, par toute autre voie, que par un jugement de rigueur. Elle en fit proposer plusieurs, sur-tout lorsqu'elle s'aperçut que son neveu étoit d'humeur à acheter la paix, par le sacrifice de quelques-uns de ses droits. L'archiduc parut entrer avec elle dans tous les moyens qu'on imagina pour me faire désister; car c'étoit moi qu'on regardoit dans cette occasion, comme la véritable partie adverse. Il fut proposé de faire épouser à mon neveu la seconde des filles de madame de Ligne, qui étoit encore à établir. Cet expédient étoit assez bien imaginé, si la mere avoit été une femme raisonnable; mais elle ne vouloit pas même donner à sa fille une dot égale à celle qu'elle avoit donnée en mariage à son aînée. Je lui fis faire par Préaux l'option de céder vingt-cinq mille livres de rente à d'Epinoi pour la dot de sa fille, ou de se voir obligée de lui restituer tout son bien. Il y avoit à

perdre , & même ass-z considérable ment , pour mon neveu dans cette offre , qu'elle ne laissa pas de refuser avec hauteur Le reste de l'année se passa à faite & à rejeter des propositions qui ne conduisoient à rien

1699

Il fut encoro besoin que sa majesté s'en mêlât , comme elle eut la bonté de faire , en écrivant le 19 octobre à l'archiduc , pour se plaindre des procédes de la princesse de Ligne , & du peu de soin qu'elle montrait de mettre à exécution l'article du traité qui regardoit le prince d'Épinoy Le roi fait remarquer à l'archiduc , sur l'article de la transaction dont madame de Ligne faisoit son fort , qu'outro qu'il n'y a rien à opposer à une décision portée dans un traité fait entre souverains , l'avis de son conseil , conforme aux loix de son royaume , est que l'autorité du roi qui intervient dans un contrat n'empêche pas celui de ses sujets qui s'en trouve lésé , de réclamer son droit Il le prie d'écouter là-dessus ce que lui diront Berny (5) & Préaux , qu'il a charges de lui

(5) Mathieu Bru , résident de sa majesté à Vienne , & Berny , près de l'archiduc.

1609. faire un plus grand détail de toute cette affaire ; & après lui avoir fait une dernière instance en faveur de d'Épinoy, il veut bien se déclarer caution de l'obéissance & de la fidélité de ce nouveau vassal. Il lui avoue dans le corps de la lettre, que d'Épinoy achèteroit volontiers la paix & l'union avec sa tante, aux dépens d'une légère portion de son bien ; mais qu'il a été le premier à lui conseiller de ne pas l'écouter, tant qu'elle ne montrera pas plus de modération dans ses demandes. Toute cette lettre n'est pas d'un roi, mais d'un ami : & dans presque toutes celles que Villeroy & Jeannin écrivoient par son ordre au conseil des États, il y avoit un article d'instance sur l'affaire de d'Épinoy. Je continuois de mon côté de les presser fortement, dans celles que j'écrivois à Préaux, qui me tenoit auprès d'eux des services que je lui promis de ne pas laisser sans récompense.

Le duc de Bouillon obtint des lettres de naturalité pour ses enfans nés à Sedan. Le roi ne fit point attention

Hector de Préaux, jadis, gouverneur de cette ville. — Châtelain.

que dans ces lettres & dans la requête présentée à ce sujet à la chambre des comptes, Bouillon avoit pris la qualité de seigneur souverain de Sedan, & n'y fit point faire opposition par son procureur général, mais sa majesté répara cette omission, en faisant demander par ce procureur général, qui étoit Jérôme l'Huillier, acte que le consentement qu'elle avoit doonné à la requête du duc de Bouillon, & son silence sur le titre qu'il avoit pris, ne prejudicioient point à ses droits, au cas que quelque jour il se trouvât justifié par les papiers, titres ou enseignemens, soit du trésor, soit des archives, que Sedan est un fief anciennement relevant de celui de Mouson, ou au domaine de la couronne. Cet acte du 11 avril, est inséré dans les registres de la chambre des comptes.

Le député du duc de Lunebourg-Brunswick me fut envoyé par sa majesté, pour le paiement de sept mille ecus, qu'il disoit être encore dus à son maître, & que le roi m'ordonna de lui payer sans discussion, vû la modicité de la somme. J'y joignis les traitemens polis, avec lesquels Henri

1609. cherchoit à s'attacher de plus en plus les princes d'Allemagne. Je rendis pareillement à M. le duc de Savoye quelques services qui m'attirerent une lettre de ce prince, & un remerciement de M. de Jacop, son ambassadeur. Cette déférence, jointe aux visites qu'on me voyoit rendre à l'ambassadeur de Savoye, parut aux ennemis que j'avois à la cour, un fondement suffisant pour faire craindre au roi, que le duc de Savoye ne fît de moi, ce qu'il avoit fait du maréchal de Biron. Henri se donna bien de garde de leur dire qu'il sçavoit toutes mes démarches, & qu'il les approuvoit. Il les remercia au contraire, & m'écrivit tous leurs discours, en me mandant de lui porter les dernières lettres que j'avois reçues de Turin, la première fois que j'irois le trouver.

Il y eut encore cette année une entreprise sur la ville de Geneve, & elle fut conduite par ce même du Terrail (6), dont il a été assez souvent fait mention. Elle lui réussit si

(6) Louis de Com-
bourrier, sieur du
Terrail, gentilhom-
me de Dauphiné, & parent de Lesdigui-
res. Les mémoires
pour l'hist de France
en parlent comme

mal, qu'il y fut fait prisonnier & sans autre forme de procès, il eut le cou coupé. C'étoit un homme de beaucoup de tete & de cœur, mais plein d'ambition & de vices. aussi le roi ne fut il pas fâché que la promptitude de la justice l'eut prévenu. Il fut accablé de sollicitations en faveur de du Terrail, aux premières nouvelles qui vinrent de sa prison, mais les nouvelles de la mort suivirent de si près celles de la détention, qu'il ne se vit pas longtemps dans l'embarras. « C'est une belle » dépêche, me dit ce prince, c'étoit » un dangereux homme. Depuis que » je vis qu'il cessoit de vous voir & de » vous hanter, comme il avoit ac- » coutumé, & que nous le vîmes, » vous & moi, étant sur le balcon de

ceux de Sully	« Le	« tion toute prête
« roi disent ils dont	« La grace que le roi	
« il étoit sujet natu-	« lui auroit donnée,	
« rel lui avoit donné	« ne lui auroit pas	
« quatre graces; mais	« sauvé la vie. Ceux	
« il n'en avoit pas	de Geneve lui firent	
« plutôt une disoit	« couper la tête le	
« la majesté dans une	« 29 avril & à la	
« de ses pochettes	« Basile gentilhom-	
« que dans l'autre il	« me Bourdelois, pris	
« tenoit une coura	« avec lui.	

« la galerie, tuer cet homme (7), je
 509. » n'en eus plus d'espérance.

Le duc de Florence ayant envoyé,
 après la mort du duc son pere (8),

(7) « Le mardi 8 » du supplément de
 « août, du Terrail tua, » son journal pour ap-
 « en présence du roi, » prendre à la reine
 « & devant les fenêtres » cette nouvelle d'une
 « de la galerie du Lou- » manière qui ne l'es-
 « vre, Mazaney, bra- » frayât point, suppo-
 « ve soldat Gascon, » sa un songe, d'un
 « auquel sa majesté » lequel il avoit vu le
 « venoit de parler. Il » grand duc mort, &
 « fut tellement indi- » qu'il lui raconta son
 « gné & saisi de ce » lever. La reine en a
 « coup qu'il vit don- » été d'abord surprise
 « ner, qu'il en chan- » mais ensuite elle a
 « gea, dit-on, deux » dit au roi, que ce
 « fois de chemise ». » n'étoit qu'un songe.
Mém. pour l'hist. de Fr. « Mais, madame, at-
 an. 1600. Du Terrail » parti le roi, je crains
 avoit été obligé de » que mon songe ne
 sortir du royaume, » soit vrai; mais son-
 après cet assassinat. » mes tous mortels. Il

(8) Ferdinand de » est donc mort? Ou,
 Medici, grand duc de » ajouta le roi, voilà
 Toscane, qui avoit » la nouvelle que j'en
 succédé en 1587, à » reque. Cette mort
 François-Marie de Mé- » fut cause que les di-
 dici son frere, étoit » vertussements et di-
 mort l'année précé- » naires du carnaval
 dente, » Le roi, dit » furent mispe des
 « l'Étoile, ou l'auteur » etc. C'est Ferdinand de

un ambassadeur extraordinaire à Rome, pour prêter l'obedience au pape, cet ambassadeur, soit par ordre de son maître, soit de son propre mouvement, oo peut-estre par megarde, visita l'ambassadeur d'Espagne avant le ootte Henri ne leur pas plutot appris, qu'il songea à en tirer raison, & il commença par révoquer un ordre qu'il venoit de donner, sur les représentations du chevalier Guidi, pour le payement d'une somme de cent mille livres, qui se trouvoit encore due au grand duc. Jouanini, agent de ce prioco, qui prévint toutes les conséquences de cette affaire, assembla ses amis & ses partisans, pour concerter avec eux les moyeos de faire en sorte que la réparation que nous étions en droit d'exiger, se bornat du moins au duc de Florence, & ne fût pas une espèce d'insulte pour l'Espagne même, & comme je passois pour être celui du conseil qui étoit le plus Médicus qui fit cette réponse à notre au-
 réquante galeres à
 réponsé à notre au-
 bañadeur lequel lui-
 faisoit des plaintes de
 ses maisons avec l'Espe-
 que

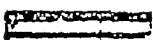
Marseille je n'eusse
 pas fait ce que j'ai
 Comell de Mé-
 dis son Els, est celui
 dont il est question

1609. capable d'inspirer au roi une résolution ferme & hardie, ils convinrent que Jouanini viendrait me trouver, & feroit tous les efforts pour m'amener à des sentimens plus doux.

Il ne me coûtait rien d'accorder à ses instances, que je n'agirois ni ne parlerois en cette occasion, que pour exécuter simplement les ordres du roi. Je sçavois que sur pareille matière, Henri n'avoit pas besoin qu'on l'excitât à soutenir ses droits, & Jouanini n'en étoit pas moins persuadé que moi. Je lui dis pourtant, qu'il me paroïssoit fort étrange qu'un aussi petit prince que l'étoit son maître, & tout récemment mis au rang des ducs, se mêlât de régler le rang entre les rois de France & d'Espagne. Jouanini reçut ces paroles, comme fait tout ambassadeur en pareille rencontre; & pour me persuader que je devois traiter son maître avec plus de respect, il entra dans un long discours sur ses qualités, & sur sa généalogie qu'il rapporta à la maison d'Autriche, dont il commença aussi à faire l'éloge. Je l'interrompis, en lui disant que tout le monde pouvoit décider aussi-bien

que lui, sur le véritable degré de la grandeur du duc de Florence, puisqu'on l'avoit vu commencer de nos jours, que pour ce qui regarde la maison d'Autriche, je n'avois pas besoin d'être instruit, moi, qui comptois parmi mes ayeules, une fille de cette maison (9) morte il y avoit cent cinquante ans mais qu'on ne pouvoit faire sérieusement comparaison de cette maison, à l'auguste maison de France.

(9) Jean de Bethune, seigneur de Vandeuil Loeres, &c. auteur de la branche de laquelle descendoit le duc de Sully épousa Jeanne de Coucy allée à la maison d'Autriche parce qu'Enguerrand VI de Coucy ou pour parler plus juste de Guines portant le nom & les armes de la maison de Coucy éteinte, avoit pris en mariage Catherine d'Autriche, fille de Léopold qui est cette fille que désigne ici M. de Sully Il eut parlé plus correctement, s'il avoit dit qu'elle entra dans la maison de Coucy dans laquelle la lienne s'allia. Il tombe encore dans une autre faute de chronologie en ce qu'au lieu de cent cinquante ans il devoit mettre deux cents cinquante ans cet Enguerrand de Coucy mari de Catherine d'Autriche ayant été tué à la bataille de Crecy en 1346 Consultez *M.M. de sainte Marthe de Chesne Anselme* & autres généalogistes. Voyez aussi ce que nous avons remarqué précédemment sur la maison d'Autriche.



1609.

Il se fit à ce sujet plusieurs manéges à la cour, dans lesquels la reine parut pousser un peu loin sa tendresse pour son sang. Le roi lui en fit des reproches assez vifs, & elle me fit bien sentir qu'elle n'en accusoit point d'autre que moi. Cependant cette affaire ne produisit rien de plus fâcheux, parce qu'à la première plainte que le roi en fit porter au duc de Florence, celui-ci protesta qu'il n'avoit aucune part à l'imprudent procédé de son ambassadeur, & qu'il se soumettoit à tout ce que sa majesté voudroit exiger de lui, pour la réparation de cette offense. Il rappella cet ambassadeur, sans attendre que le roi le pressât davantage, & il lui ordonna de faire avant que de partir, une déclaration authentique de sa faute, qui fut rendue publique à Rome & en France. Henri se tint content de cette satisfaction; & pour montrer au grand duc qu'il avoit tout oublié, il le fit assurer qu'il auroit pour lui tous les mêmes sentimens d'amitié & de bienveillance qu'il avoit eus pour le duc dernier mort, & il lui en donna le premier témoignage, en lui faisant rendre sur la mort de son

pere , & sur son avènement à la couronne , les complimens qu'il re- 1609
cevoit de tous les autres princes de
l'Europe

L'Espagne s'en étoit acquitée par
le cardinal Zarapa. Henri jugea à pro-
pos de se servir aussi d'un cardinal ,
pour ne pas donner lieu à un second
contr-tems pareil au premier , &
dont l'explication auroit pu ne nous
être pas aussi favorable , car on sçait
de quelles prerogatives jouissent per-
sonnellement les cardinaux en Italie ,
auprès des princes. Je lui nommai
l'abbé de la Rochefoucault , qui al-
loit à Rome prendre possession de
cette dignité. Sa majesté ne l'agrea
point par cette raison là même , elle
s'imagina que cet abbe , qu'on sça-
voit bien n'être pas encore nommé
cardinal , & qu'on venoit n'être pas
parti de France exprès pour ce mi-
nistere , ne seroit pas aussi bien reçu
qu'un ancien cardinal qu'elle feroit
partir de Rome. Elle jeta donc les
yeux sur le cardinal D'Alphonse , auquel
elle fit donner deux mille ecus pour les
frais de son voyage , car cette éminen-
ce n'étoit pas riche. Conchini avoit

1609. brigué cet honneur, & l'avoit obtenu par le moyen de la reine, avant qu'on eût fait toutes ces réflexions. Il n'auroit certainement pas fait ce voyage à si peu de frais : aussi Henri se réjouissoit-il doublement qu'il eut été rompu, par le motif de sa haine pour cét homme, & par celui de son économie.

- Au reste, les raisons d'alliance n'avoient peut-être pas plus de part dans toutes ces complaisances du roi pour le duc de Florence, que la politique & l'intérêt de ses grands desseins, qui ne lui permettoient pas de maltraiter, ou même de négliger le plus petit prince. L'assignation des cens mille livres au chevalier Guidi fut rétablie. Henri se contenta d'exiger de cet Italien, que dans les quittances qu'il tireroit du grand duc, il seroit fait déduction des sommes assez considérables que sa majesté avoit avancées pour dom Joan de Médicis. Avec cet argent, Guidi remporta à Florence une chaîne d'or de cinq ou six cens écus, dont je lui fis présent de la part de sa majesté. Henri faisoit d'ailleurs cas de cet Italien, & soit qu'après cela il restât

par delà les monts, ou que son maître le renvoyât en France, le roi ne regar
 doit point comme quelque chose d'in- 1609
 différent de se l'attacher

De Refuge continuoit sa fonction d'agent de Franco auprès des Suisses & des Grisons, avec si peu de ponctualité, que je crus devoir lui en faire faire des reproches par Villeroy Il n'osa peut être me répondre à moi-même Il s'excusa à Villeroy de sa négligence à envoyer des états de distribution de deniers, qui étoit le premier grief que j'avois contre lui, en disant que j'avois dû recevoir ces états de la main des comtes qui avoient fait les deux précédentes distributions, outre ceux qui devoient m'être fournis plus en détail par les trésoriers des ligues, & que jo recevrois sans doute de même ceux de la prochaine distribution Sur l'article du rachat des dettes, qui étoit mon second grief, sans rien articuler, il répondit à Villeroy, qu'il en avoit acquitté à différentes fois, & sur tout le reste des reproches qui lui étoient faits, il n'apportoit rien de plus précis, ni de plus satisfaisant

Je lui écrivis moi-même, après que

609. Villeroi m'eut montré sa lettre, comme je crus que ma place me mettoit en état & même dans l'obligation de le faire, que je n'avois point reçu les quatre états des commis, dont il avoit fait mention à Villeroi, que quand cela seroit, de pareils états en gros ne suffisoient point, mais que comme les ordonnances de paiement par-toient uniquement de lui, c'étoit aussi à lui à dresser des états où tous les deniers de différente nature se trouvaient spécifiés, séparés & certifiés de lui; que c'étoit même à lui à me répondre de l'exactitude des trésoriers, & à m'informer s'ils n'employoient point de non-valeur dans leurs états; que c'étoit ainsi qu'en avoit usé Caumartin, son prédécesseur; qu'outre qu'il ne manquoit jamais d'envoyer de quartier en quartier, les états de recette dressés par les trésoriers des ligues avec celui de la distribution qu'il avoit faite, distinguée par chapitre, il proposoit sans cesse de nouveaux moyens d'acquitter les dettes, & de ménager les deniers de sa majesté; que son emploi se réduisant presque uniquement à la finance, &c

demandant par conséquent une exacte correspondance avec le surintendant, il étoit impossible de l'excuser sur le silence qu'il affectoit avec moi, que ses excuses n'étoient pas meilleures, de ce qu'on ne voyoit aucune dette acquittée pendant sa gestion, la chose ne lui devant pas être plus difficile, qu'elle l'avoit été avec celui qu'il avoit remplacé, que je le priois donc de me satisfaire au plutôt, non par de loongs discours, ni de mauvaises justifications, qui en matière d'argent ne doivent point être reçues, mais par de bons effets & de véritables pièces justificatives, qu'autrement je ne pourrois me dispenser de le représenter à sa majesté, comme indigne de la charge qu'elle lui avoit confiée.

1609,

On donna l'idée au Grand-Seigneur d'avoir un résident à Marseille, pour l'adresse & la commodité des Grenadins qui passaient par cette ville. Le grand visir en parla, par son ordre, à notre ambassadeur, & consulta, sur cet établissement, l'aga du Caire, nommé Agi Ibrahim Mustafa, homme qui avoit acquis en assez peu de tems, beaucoup d'autorité &

~~de dignités à la Porte, & qui lui parla~~
 1609. de moi, comme d'un seul homme à la cour auquel il devoit s'adresser. L'aga Mustafa fut chargé de demander au roi cette grace, au nom du sultan Achmet, par une lettre à laquelle en étoit jointe une de Salignac pour moi; & l'une & l'autre furent apportées par un Grenadin, que le grand visir destinoit à cet emploi. Salignac, en me donnant avis de tout ce qui s'étoit passé à la Porte à ce sujet, me mandoit que le Grand-Seigneur se tiendrait fort obligé au roi d'une grace, qui n'étoit d'ailleurs sujette à aucun inconvénient; & qu'on ne pouvoit mieux faire que d'accorder la place au porteur, dont la probité & le bon esprit lui étoient connus, & qui avoit déjà demeuré ci devant à Marseille.

De tout ce qui se passa cette année en Europe, il n'y eut rien de plus remarquable, ni de plus intéressant, que la mort du duc de Clèves, qui arriva presque dès le commencement. Hentri n'en eut pas plutôt appris la nouvelle, qu'il vint à l'Arsenal, où, sans entrer chez moi, il marcha droit au jardin, après avoir
 seulement

seulement demandé, en passant, dans la première cour où j'étois. Comme on lui eut répondu que j'écrivois dans mon cabinet, il se tourna vers Roquelatre & Zamet, & leur dit en riant : Ne pensiez-vous point qu'on
 » allât me dire qu'il est à la chasse, ou
 » chez la Coiffier, ou avec des dames ?
 » Allez, Zamet, poursuivit ce prince, après avoir donné à mon application au travail plusieurs louanges, qu'il ne m'est pas fâché de rapporter, » allez lui dire que je vais me promener
 » dans sa grande allée, & qu'il m'y
 » vienne trouver tout à cette heure au
 » grand balcon, où nous avons accoutumé de n'être pas muets, & que
 » j'ai bien des choses à lui conter, car
 » j'ai eu avis, dit publiquement sa majesté, que le duc de Cleves est mort
 » il a laissé tout le monde son héritier l'empereur & tous les princes
 » d'Allemagne prétendant à la succession » Zamet me rencontra sortant de mon cabinet. On m'avoit déjà averti que le roi avoit passé. La nouvelle du jour, & tous les incidens auxquels elle alloit donner lieu, furent la matière d'un entretien de plus d'une

1609.

heure sur le balcon. La chose parut à sa majesté valoir bien la peine que je composasse sur tout ce qu'il y avoit à dire à ce sujet, un mémoire que je vais amplifier ici de ceux que je reçus peu de jours après de Bongars, qui étoit alors particulièrement chargé de veiller avec la dernière exactitude à nos affaires auprès des princes protestans d'Allemagne. Je les montrai tous à Henri : & je crois que le lecteur verra aussi avec plaisir un événement, que toute l'Europe, attentive aux desseins de sa majesté, regardoit comme le signal d'une guerre générale, traité avec toute l'étendue qu'il mérite, soit sur le droit, soit sur la politique.

Il est nécessaire d'abord de sçavoir comment s'étoit formé ce petit Etat, composé, lorsque son dernier duc mourut, de quatre ou cinq grands fiefs, tous ayant titre de principauté. Un comte de Julliers, vivant environ l'an 1130, joignit à ce comté celui de Berg, en épousant la fille unique du comte de ce nom. Le comté de Gueldre leur fut ensuite uni en 1350, par le mariage de Renaud, ou Raimond, premier duc de Gueldre, avec

l'héritière de Guillaume , premier duc de Juliers. Presque dans le même tems, un Adulphe de la Marck quitta l'archevêché de Cologne & l'évêché de Munster , pour se porter héritier de Marie , Comtesse de Clèves , sa mere , contre les cousins d'Erxel & Perweus , aussi fils de Clèves , mais par femmes , & l'emporta sur eux , soit parce qu'il acheta le droit du second , plus proche d'un degré que lui , soit par la faveur que lui prêterent l'empereur Charles IV , & les Etats du pays.

Le duché de Clèves ayant ainsi passé dans la maison de la Marck , ceux de Juliers & de Bergh s'y trouverent ensuite rejoints , dans la personne d'un Jean , duc de Clèves , comte de la Marck , qui épousa en 1496 Marie , fille de Guillaume , duc de Juliers & de Bergh. Le duché de Gueldre en étoit alors demembré , parce que Arnold d'Egmont , qui le possédoit du chef de sa mere , Marie d'Erxel , fille de N d'Erxel & de Jeanne de Juliers & de Gueldre , l'avoit vendu en 1472 à Charles de Bourgogne , dont la fille le porta

1609.

dans la maison d'Autriche. Cette disposition fut en vain contestée par un Guillaume de Julliers, auquel Charles d'Egmont, petit-fils d'Arnold, le laissa par testament. La maison d'Autriche se maintint par les armes en possession du duché de Gueldre. Cette coutume de fiefs féminins reçue dans tous ces cantons, sert bien, pour le dire ici en passant, l'opinion de ceux qui croient que les dix-sept provinces des Pays Bas, portées dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, ne sont pareillement qu'autant de fiefs féminins.

L'Empereur ne convenoit point que Clèves, Julliers, Bergh, la Mark, Ravensperg & Ravestein, dont le duc Guillaume venoit de mourir revêtu, fussent des fiefs féminins; au contraire, son droit prétendu sur ces fiefs ne portoit que sur des preuves qu'il disoit avoir, qu'ils sont tous fiefs masculins. Cette contestation n'étoit pas un point absolument nouveau. L'opposition qui se trouvoit entre les dispositions de différens Seigneurs de ce petit Etat,

acceptées en différens temps par leurs 1609
sujets, & les déclarations de quelques
empereurs sur cette matière, en fai-
soit une question agitée depuis long-
tems, & dont l'entière décision avoit
été réservée de part & d'autre au tems
de la mort du dernier male de cette
maison, qui venoit enfin d'arriver.
Pour voir plus clair dans ce point de
droit, il est besoin de fouiller dans les
archives de cette principauté. Nous
verrons par même moyen l'état de la
famille du dernier duc, ce qui ache-
vera de faire connoître comment étoit
vrai ce que disoit Henri, que la suc-
cession du duc de Clèves étoit celle du
presque toute l'Allemagne.

Les argumens dont les princes in-
téressés dans cette affaire se servoient
contre l'empereur, se tirent d'un
grand nombre de pièces testimonia-
les & matrimoniales, & autres cens,
soit particuliers, soit publics, reve-
tus d'une acceptation autentique des
Etats du pays. Voici les principales.
Une ordonnance d'Adolphe, premier
duc de Cleves, comte de la Mark,
&c. en 1418, reçue dans toutes ses
villes, qui donne la principauté au fils

1609.

ainé du duc, seul & sans partage avec ses frères, & au défaut du fils, à la fille aînée, les autres sœurs aussi exclues. Pareille ordonnance de Guillaume, duc de Julliers & de Berg, comte de Ravensperg, & de Jean, duc de Clèves, comte de la Mark, en 1496, à l'occasion de l'union de leurs états, par le mariage de Marie, fille unique du premier de ces princes, avec Jean, fils du second. Autre ordonnance des mêmes Jean de Clèves & Marie de Julliers, lorsqu'ensuite ils marièrent en 1526, Sibyle leur fille aînée, à Jean-Frédéric, comte, puis électeur de Saxe; disposition à laquelle souscrivit en 1542 Guillaume lui-même, fils de Jean & de Marie. L'an 1572, Guillaume, duc de Julliers, de Clèves, &c, celui qui venoit de mourir, fait épouser Marie Eléonor, l'aînée de ses filles, à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, & il lui réserve en la même forme sa succession entière, la branche masculine venant à s'éteindre dans sa famille. Deux ans après, Anne, sœur de Marie-Eléonor, épouse à Neubourg le duc Philippe-Louis, comte Palatin, avec semblable

Il mourut
en 1591.

substitution aux droits de sa sœur aînée, le contrat passé à Deux-Ponts, & signé par le comte Louis, depuis électeur Palatin, par le landgrave de Hesse Guillaume, & par le duc Jean, comte Palatin, le même contrat ratifie une seconde fois en 1575, par le même prince Guillaume, lorsque le duc de Clèves, sur la plainte de son gendre le duc Philippe Louis, que la somme de deux cens mille florins, qui étoit la dot des cadettes, étoit une récompense trop petite de sa renonciation à une pareille succession, se porta à l'augmenter de cent mille, pour chacune d'elles. A cette condition, Anne de Juliers fait dans la même année un acte solennel de renonciation. Le duc Jean, comte Palatin de Deux Ponts, épouse quatre ans après la troisième des filles de Guillaume de Juliers, nommée Mgdeleine, & il fait les mêmes renonciations que le duc Philippe Louis, son frère aîné, en faveur de l'aînée des trois sœurs, Louis, électeur Palatin, Guillaume, landgrave de Hesse, Philippe Louis, comte Palatin de Neubourg, y interviennent encore. c'étoit la quatrième-

1609

1609.

me renonciation du duc de Neubourg. Enfin, la quatrième de ces princesses, Sibyle, épouse Charles d'Autriche, marquis de Burgaw; & l'on peut bien croire que le prince leur frere (car le duc de Juliers avoit alors un fils nommé Jean Juillaume,) n'oublia pas de requérir du prince Autrichien, la même renonciation, qu'avoient faite ces trois autres beaux-freres. Cependant, comme ce jeune prince étoit fort infirme, & il mourut en effet peu de tems après avant son pere, que l'argent de la dot n'étoit point prêt, que le gouvernement se conduisoit par des impressions étrangères, la mort de Guillaume de Clèves arriva sans que le quatrième de ses gendres eût renoncé comme les autres. Tels étoient les droits des quatre princes, parties de l'empereur; le duc de Brandebourg & Prusse, le comte Palatin de Neubourg, le comte Palatin de Deux-Ponts & le marquis de Burgaw.

Il mourut
àge de 47 ans.

L'empereur alléguoit en sa faveur les exemples suivans. L'an 1483, l'empereur Frédéric III. donna, de sa propre volonté, à Albert, duc de Saxe, pour récompense des services

qu'il en avoit reçus, les duchés de Jul
liers & de Berg, lorsque par la mort
du duc Guillaume, il crut qu'ils étoient
dévolus à l'empire Maximilien I, fils
de Frédéric, ratifia cette donation en
1486, & l'étendit à la personne d'Er-
nest, électeur de Saxe, frere d'Albert,
il la confirma derechef en 1495, par-
ce que les princes de Saxe lui étoient
alors nécessaires, mais en l'an 1508,
que cette considération ne subsistoit
plus, cet empereur laissa Guillaume
de Julliers le maître de disposer de son
bien en faveur de Marie, ou de telle
autre de ses filles qu'il lui plaisoit.
Guillaume étant mort en l'an 1511,
l'électeur de Saxe voulut se prévaloir
de la donation de l'empereur pour oter
Julliers au duc de Clèves, qui en avoit
épouse l'héritiere, mais lorsqu'il cher-
cha à mettre Maximilien dans son par-
ti, cet empereur qui craignoit sur
toutes choses de jeter le duc de Clé-
ves entre les bras de la France, refusa
de s'en mêler, exhorta l'électeur à la
patience, & ne lui donna que des as-
surances générales qu'il n'y perdrait
rien. Bien plus, lorsque Jan Fréde-
ric, électeur de Saxe, épousa en 1627

1609.

Sibyle, fille de Jean, duc de Clèves & de Julliers, l'empereur Charles-Quint confirma formellement le droit de cette princesse : il se fit même une application de cette règle, lorsqu'il eut vaincu en 1546 le duc Guillaume de Julliers, & qu'il se fut raccommodé avec lui, moyennant que ce duc épousât Marie d'Autriche, fille de Ferdinand, roi des Romains & de Hongrie; car Charles consentit qu'il fût employé dans le contrat de mariage de cette princesse, qui étoit sa nièce, qu'au défaut d'enfans mâles, les filles qu'elle auroit, succéderaient aux duchés de Julliers, &c. ; ce que Maximilien II. accepta après lui, en 1566. Il est vrai que l'empereur régnant, fortement sollicité en 1602, par le duc de Neubourg, de confirmer cette constitution de ses prédécesseurs, le refusa constamment; il lui accorda seulement acte de son refus, avec déclaration qu'il ne prétendoit préjudicier au droit de personne.

Je crois qu'après cela le lecteur perce aisément la vérité, sur la supposition contradictoire des deux parts de fiefs féminins & masculins. Ce

qu'on ne peut méconnoître ici, c'est une différence entre les preuves des uns & des autres, qui forme un préjugé aussi heureux en faveur des vrais héritiers, qu'elle est peu favorable aux Autrichiens. Ceux là s'appuyent sur une suite de réglemens, qu'on voit unanimement & uniformement reçus, ceux-ci ne rapportent que des titres de pure autorité, qui ne font pas honneur au conseil aulique, & d'ailleurs, si suspects par leurs variations, & même par leurs contradictions, qu'à peine peuvent ils seulement servir à fonder un droit.

Quoi qu'il en soit, le duc Guillaume n'eut pas plutôt les yeux fermés, que chacune des parties songea sérieusement à se mettre en état de n'être pas obligée de céder. L'empereur Rodolphe donna l'investiture de Clèves & de Juliers à l'Archiduc Léopold d'Autriche, & n'osa pourtant franchir ce pas, sans du moins en prévenir S. M. T. C. Cette démarche fut faite au nom de Léopold, & par son député, qui déclara de bouche au roi, que l'Archiduc venoit d'entrer dans les états

Ovj

~~de Clèves~~ de Clèves, où son intention n'étoit pas de rien faire qui pût tant soit peu préjudicier aux intérêts de sa majesté, ni même de traiter à la rigueur les princes ses contendans; qu'il fera content, pourvu qu'ils se portent à rendre dans cette occasion à S. M. impériale ce qu'ils lui doivent; & qu'il le prie de ne point entrer dans une discussion qui lui est purement personnelle avec eux.

Henri ne répondit à ce député, qu'en paroles très-générales. Il étoit bien surpris de n'entendre point parler, pendant tout ce tems là, des autres princes qui devoient être les premiers à s'adresser à lui. Il ne l'étoit pas moins de ce que lui mandoit Hotoman, qu'aucun d'eux ne songeoit à lever des troupes; comme s'ils avoient pu espérer de rien obtenir, autrement que par la voie des armes; mais ils ne tarderent pas à voir que c'étoit le seul parti qu'ils eussent à prendre: & s'il est vrai que sa majesté, en leur faisant faire quelque espèce de reproche de leur silence, fit les premiers pas, ils y répondirent si

bien, qu'après avoir appelé à leur conseil Boissise, Bongars & les autres agens du roi, ils nommerent un ambassadeur, qui vint supplier sa majesté de leur part, de les soutenir contre l'Archiduc, ou plutôt contre l'empereur. Cet ambassadeur eut tout lieu d'être content. Mais avant que de donner la suite des faits, faisons quelques réflexions sur le véritable intérêt politique de la France dans cet incident.

Cleves, Julliers, Bergh, la Mark, Ravensperg & Ravestein, ces six cantons, ou peutes provinces, non seulement ne scauroient être appellées un objet indifférent pour la France, mais encore elles l'intéressent d'une façon particulière, par plusieurs endroits, dont celui de leur force & de leur richesse n'est que le moindre. Cet état est l'une de nos frontieres, ceux qui se le disputent, nos voisins proches, & voisins redoutables, du moins l'empereur. c'en est assez pour ne le pas laisser tomber en toutes sortes de mains. La guerre qui s'allumera pour sa possession, peut être une guerre de toute l'Europe, & devenir par con-

1609.

séquent la nôtre malgré nous ; elle le fera indubitablement , n'y eût-il que le seul intérêt des Provinces Unies , sur la liberté ou servitude desquelles elle influe de toute nécessité ; relation si visible , que donner les pays contestés à nos amis , c'est presque ôter la Flandre à nos ennemis , & les laisser envahir à la maison d'Autriche ; c'est conséquemment leur laisser en proie les Provinces-Unies : car j'appelle de ce nom la nécessité où celles ci se trouveroient réduites , n'ayant presque plus que des ennemis pour voisins , de fléchir sous eux par d'éternels sacrifices , qui entraîneroient à la fin leur ruine. La preuve de cette vérité se tire de ce que les Etats ne se sont jamais sentis plus incommodés , que lorsque les ducs de Clèves favorisoient seulement en secret le parti espagnol. Est il sensé de laisser détruire , sur le point de sa consommation , un ouvrage si utile , & qui a tant coûté ; ajoutons de bonne foi , & qui malgré tous nos efforts , a été ébranlé par le dernier traité entre l'Espagne & la Flandre.

Si de cet objet nous passons à celui

des grands desseins de sa majesté très-
 chretienne sur toute l'Europe, quel
 meilleur moyen d'y faire entrer des
 potentats auxquels on n'auroit peut-
 être jamais pu les faire goûter autre-
 ment? Ceci peut donc nous conduire
 à nous assurer toute l'Allemagne, à ré-
 tablir la dignité & la liberté du corps
 germanique, à porter le coup mor-
 tel à l'autorité impériale, & la con-
 fédération dans toute la maison Autri-
 chienne, & ce bien que la France
 acheteroit, pour son seul intérêt, de
 tous ses trésors, nous en jouirions sans
 soupçon & sans envie, comme l'effet
 d'une générosité toute gratuite envers
 les princes persécutés.

Ces princes, dira-t-on, se sont
 montrés jusqu'à présent bien éloi-
 gnés de prendre ces sentimens, à en
 juger par la répugnance qu'on leur
 voit à nous rien devoir, lors même
 qu'ils conviennent ne pouvoir rien
 que par nous. Mais qu'arrive-t-il ici
 après tout, qui ne soit comme indubitable dans l'abord d'une affaire diffi-
 cile, compliquée, & roulant sur plu-
 sieurs têtes différencées? On n'est oc-
 cupé dans ces commencemens, qu'à

1609.

balancer son intérêt avec ses facultés. Lorsqu'on a connu ce qu'il faut faire, on ne convient pas encore pour cela de la manière dont il faut le faire. Dans les affaires de communauté surtout, les modifications se multiplient à-proportion du nombre des intéressés. Je soutiens au reste, que ces tâtonnemens des princes d'Allemagne, de quelque cause qu'on suppose qu'ils proviennent, ne doivent point empêcher sa majesté de prendre parti pour eux. Dans les grandes choses, dans les choses qui ont pour objet un bien général, j'ai pour maxime que c'est à ce bien seul qu'il faut s'attacher, & jamais aux personnes. Celui-là n'a qu'une seule face qui est toujours la même. Celles ci sont si sujettes à en changer, elles nous en montrent tant & de si odieuses, qu'elles nous refroidiroient infailliblement pour les entreprises les plus utiles & les plus nécessaires. Politiquement parlant, on doit presque toujours se contenter d'avoir écarté les obstacles, & ne pas craindre d'aller en avant, quoiqu'on laisse peut être derrière soi quelques difficultés à lever, le tems les lèvera de

lui-même : je parle toujours ici de desseins dont l'auteur n'a point à rougir, tel qu'étoit pour nous celui de soutenir les princes héritiers du duc de Clèves, & celui d'arranger le gouvernement & la police de l'Europe entière, auquel j'ai voulu qu'on fit l'application de ces principes. Il ne faut donc que commencer. Chaque moment ouvrira une ressource, l'exercice mettra en haleine ces princes trop lents, le succès les échauffera, & l'ardeur guerrière leur fera prendre de notre générosité la bonne opinion, qu'on ne sauroit trop les condamner de n'avoir pas conçue dans le commencement.

Voici un motif en faveur de ceux qui, approuvant cette générosité, souhaiteroient pourtant que de votre part elle ne fût pas purement gratuite. Quelques succès qu'aient nos armes unies à celles des princes prétendants à la succession de Clèves, il restera toujours à ces princes la crainte d'en être dépouillés quelque jour par l'empereur, les conjonctures venant à changer. Est-il téméraire de juger que cette crainte, jointe aux réflexions qu'ils fe-

1609.

roient sur la difficulté de conserver des provinces, partagées entr'eux en tant de morceaux, si peu à la commodité d'une partie d'eux, si exposées à la convoitise de leurs ennemis, & même d'un roi de France entreprenant, les porteroit à s'en accommoder un jour avec sa majesté très chrétienne; soit qu'ils en reçussent la valeur en argent, ou l'équivalent en fonds de terre dans le cœur de la France, comme dans le Berry, le Bourbonnois, la Marche & l'Auvergne. Si cela arrivoit, quel avantage pour la France, dans ce double lien d'intérêt & de dépendance, qui lui uniroit pour jamais une partie de l'Allemagne! Ce qu'on ne sçauroit nier, c'est que le secours que le roi accorderoit aujourd'hui à ces princes, seroit pour eux un engagement à lui en demander dans la suite, pour se conserver leur nouvelle acquisition, que sa majesté pourroit alors se faire bien payer. Mais qu'on ne croye pas pourtant que ce que je viens de dire soit une idée chimérique. Je vais surprendre bien des personnes, en leur apprenant que la chose, bien loin d'être d'une impossibilité

absolue, comme on se l'imagine, avoit déjà été entamée par de tierces personnes, & que sur le jour qui se présentoit à y réussir, elle étoit à la veille d'être proposée, & vraisemblablement acceptée par les princes intéressés

1609

Laissons toutes ces considérations publiques & particulières, & prenons la chose plus simplement. Le roi de France étoit déjà engagé de lui-même à prendre la défense de ces princes, il n'avoit rien négligé pour se les attacher, il leur avoit de tout tems fait offre de son assistance, il avoit déclaré assez hautement qu'il ne souffriroit point qu'on les maltraitât, il avoit déjà même fait avancer des troupes sur la frontière : c'étoit un point décidé de long tems par la justice & l'honneur, il ne lui convenoit plus de reculer. Nos rois ont rarement été insensibles à ce mouvement de générosité, qui porte à soutenir les princes malheureux. Ce n'étoit pas ici purement le cas, ceux dont il est question, avoient rendu eux-mêmes des services réels à sa majesté & montre en toute occasion, qu'ils ne manquoient que du pouvoir de lui en rendre encore de plus grands.¹

1609. Comme ami, ou comme obligé, Henri avoit à se souvenir de ce qu'ils avoient fait pour lui dans des tems malheureux. Lorsque François I. aida Philippe, landgrave de Hesse, aieul du landgrave d'aujourd'hui, à remettre le duc d'Ulric en possession du duché de Wirtemberg ; lorsque Henri II. rendit la main à l'électeur Maurice de Saxe, prisonnier avec le landgrave, & aux autres princes d'Allemagne, opprimés par Charles-Quint, leur honneur seul, celui de leur couronne, les porta à ces démarches, qui leur coûtèrent considérablement. Ils avoient de moins que Henri le grand, le motif de la reconnoissance, plus puissant lui seul que tous les autres.

Je contredis ici avec assurance, ceux qui se plaignent que pour un intérêt étranger, qui peut se démêler sans seulement tirer l'épée, on rengage de gaieté de cœur sa majesté dans une guerre avec l'Espagne, capable d'embraser toute la chrétienté. Ces personnes ignorent également la nature de la chose, & les conséquences de l'entreprise, ils conviendroient que dans la conjonc-

ture présente, l'expédition qui a pour 1609
 objet d'assurer la succession de Clèves
 aux vrais héritiers, est d'une exécu-
 tion si rapide, qu'elle ne seroit pres-
 que connue dans le public, que par
 l'effet même, que l'Espagne, en fai-
 sant la paix avec ses propres sujets, &
 une paix, par laquelle, quoiqu'aux
 abois, ils ne se sont relâchés sur rien,
 a donné une preuve de faiblesse & d'é-
 puisement, qui la soumet aux yeux
 d'une neutralité forcée, que l'empereur
 n'est pas plus en état de rien dis-
 puter avec nous, lui, destiné des se-
 cours d'une partie de l'Allemagne,
 nous, plus en moyen d'agir que nous
 n'avons été de long tems, qu'enfin il
 ne doit presque en coûter à la France,
 que de dire qu'elle le veut. La suite a
 justifié tout cela clairement.

C'est donc proprement une affaire
 de rien, que l'entreprise présente,
 bornée au seul objet de Clèves, &
 ceux qui parlent autrement, ne le
 font sans doute, que parce qu'ils con-
 viennent secrètement qu'en bonne
 politique, elle seroit l'introduction à
 une autre, beaucoup plus éclatante,
 plus étendue, en un mot, aux grands

1609. cens chevaux, avantageusement pos-
tés sur les terres neutres, ou sur les nô-
tres, où elles n'auroient fait aucun
acte d'hostilité, mais seulement gardé
quelques passages, tenu l'ennemi en
respect, empêché quelque allié de se
déclarer, & prévenu dans le cas de la
nécessité, la ruine totale de ceux qu'on
soutient : encore une fois, voilà bien
de la dépense, uniquement employée
à faire durer une guerre qu'on auroit
finie tout d'un coup, en s'y prenant
mieux. Il y a un proverbe dans la po-
litique, qui dit que *Qui donne tôt, don-
ne deux fois*, j'y ajouterois plus volon-
tiers celui ci, que *Qui donne à demi,
donne deux fois, & ne donne rien*. Nous
en avons un exemple récent, dans la
révolte des Provinces-Unies, que
cette maniere de soutenir des alliés,
aussi onéreuse à la longue, que l'est un
prompt & puissant secours, n'a fait
que jeter un peu plus tard dans la
nécessité de s'accommoder, lorsqu'on
auroit pu les soustraire tout à fait à la
domination Espagnole. Si c'est-là
tout l'avantage que notre amitié doit
procurer aux princes d'Allemagne,
nous ne les obligeons guère, ou point
du

du tout, y ayant cette différence entre eux & la Hollande, que sous quelque appas qu'on leur propose un traité, il ne peut être qu'un leurre, dont l'empereur se servira à coup sûr, pour les attirer & les perdre. Eh! qui peut dire que nous n'en sentirions pas nous-mêmes le contre coup? *Léopold dans Juliers*, c'est un bon mot de Bongars, tout à fait juste, *c'est un furet dans une garenne*. Ce parti n'est donc propre qu'à épargner de la peine à la seule personne de Henri, qui n'auroit été tenu au plus, que de s'avancer jusqu'à Châlons ou à Reims.

Outre ce moyen & celui d'une conspiration générale contre la maison d'Autriche, on en imagine un qui tient le milieu, la dernière expédition de Savoye peut en être donnée pour exemple. On y suppose que les alliés de part & d'autre, agissent comme s'ils étoient convenus entre eux de ne soutenir leurs parties que pour le seul fait dont il est question, & sans prétendre donner atteinte par là à ce qu'ils ont promis pour eux-mêmes dans le traité de Vervins. Si ce n'est pas-là un cas de pure supposition, je le trouve

1609.

au moins d'une procédure longue, embarrassante & coûteuse. Il faudra la commencer par une discussion de ce que chacun des alliés doit fournir de troupes pour son contingent ; ensuite chercher des fonds pour les entretenir au moins deux années, dont celle-ci & les trois premiers mois de la suivante ; seront uniquement employés en aliées & venues, & en arrangemens. L'hiver est rude dans le pays où l'on veut porter la guerre, il faut attendre qu'il soit fini, pour ne pas voir ruiner son armée, avant que d'avoir rien commencé. Dans une entreprise où le roi ne tiendra point la tête comme chef principal ; il lui suffira bien de faire commander par un prince, ou un maréchal de France, l'armée qu'il destinera pour Clèves ; mais il n'en sera pas moins obligé de faire des préparatifs & des avances d'argent, d'autant plus considérables, que quelque chose qu'on fesse, il aura bien l'air de soutenir seul, ou presque seul, tout ce fardeau. Il n'est pas plus dispensé encore de tenir trois mille hommes en Dauphiné, autant en Provence, &

tant en Languedoc & en Guyenne
 Je ne verrois alors rien de mieux à faire, que de choisir certain nombre de places, de situation à pouvoir se garder mutuellement, & servir comme d'échelles pour joindre les états de Clèves à la France & aux Provinces-Unies, & de fortifier ces villes, ce qui est encore un surcroit considérable de dépense

Ainsi toutes les réflexions nous ramènent au premier expédient, comme au plus sûr, & toutes celles qu'on fait ensuite, y confirment ne plus rien ménager avec l'Espagne, traiter la maison d'Autriche en ennemie de toute l'Europe, rassembler de toutes parts ses rivaux & ses adversaires, foudre sur elle avec de fortes armées, en lui redemandant les états de Clèves, se faire justice soi-même, en se saisissant, & de ces états, & de toutes les places qu'on jugeroit importantes pour la cause commune, du côté de Luxembourg, Limbourg, Aix, &c, se repaître dans le même moment, & couvrir les frontières du côté des Alpes & des Pyrénées, en un mot, arborer l'étendard, & apprendre à tout l'un-

1609.

vers, que le moment pour lequel le roi très-chrétien se prépare depuis tant d'années & avec tant de soin, est enfin arrivé: que ce prince va se montrer dans la carrière, guidé par la gloire, & armé pour venger une partie du monde, des attentats d'une injuste & orgueilleuse puissance. Qui refusera de l'y suivre? Nos intelligences nous assurent presque toute l'Italie, & l'Allemagne: nous entraînons après nous les Provinces Unies, en leur montrant leur ennemi, que nous avons éloigné de leurs frontieres, nous déliions par-tout la langue & les bras des puissances que la crainte arrêtoit, & si nos efforts ne sont pas également secondés par-tout, le ressentiment commun que nous servons, nous est garant que du moins ils ne seront traversés que par un très-petit nombre.

La maison d'Autriche, il faut s'y attendre, remuera ciel & terre pour parer, ou pour soutenir un coup accablant pour elle; mais quand on lui verroit clairement, soit chez elle, soit dans ses alliés, toutes les ressources, que je doute qu'elle ait, si de l'aveu de tout le monde, l'Europe

est dans un état violent, d'où elle ne peut sortir que par de longues & cruelles guerres, qui peut-être lui rendront la liberté, peut-être la lui raviront pour jamais, peut-elle mieux prendre son tems pour en jeter le sort, que de saisir le moment où le succès est le plus apparent, & les risques moins grands ? Voilà tout ce que je puis dire, sans anticiper sur le détail que j'ai promis de donner séparément, des grands desseins de Henri, & de la manière de les exécuter

Ceux qui n'avoient rien négligé pour en détourner, ou pour dégouter la majesté, & sous ce nom je comprends les partisans de l'Espagne, les nourrissons de la vieille ligue, les ennemis de la religion réformée, & les mauvais François, jaloux de la gloire du roi & du royaume, voyant que malgré leurs efforts, on touchoit à l'exécution, employèrent tout ce qui leur restoit encore à mettre en œuvre. Ils cherchèrent à profiter du foible de Henri pour les plaisirs, & à combattre dans son esprit les sentimens de la gloire, par tous ceux qui portent à la mollesse & au repos. Ils

1609.

essayerent de nouveau de le remplir de soupçons contre tout le corps protestant en général, & contre moi en particulier. Ils lui firent voir son royaume déchiré par des factions, qui aspireroient avidement après le moment de la guerre, comme étant celui de l'impunité, & les princes ses associés, comme des trompeurs, qui se jouoient de sa crédulité. Quoiqu'en garde contre leurs artifices, il y eut des momens où Henri se sentoit ébranlé. J'aidois peut-être moi-même, sans y penser, à son découragement, en lui représentant qu'un prince, qui avoit ouvert son cœur à des projets si nobles, devoit commencer à le fermer au goût des amusemens frivoles, & des dépenses qui n'ont pour objet que la commodité, qu'en semblable occasion Ferdinand & Isabelle de Castille, & plusieurs de nos rois, avoient réformé leur propre maison & celle de la reine : enfin qu'il ne devoit plus y avoir de plaisir pour lui, que dans la victoire, ou du moins après la victoire.

Il arriva fort heureusement pour fixer les irrésolutions de Henri, que

les princes d'Allemagne indiquèrent une assemblée à Hall, en Suabe, de leur propre mouvement, & malgré l'empereur, pour y délibérer sur les moyens de rétablir les cercles dans leur ancienne liberté. Ils s'y rendirent au jour marqué, au nombre de dix-huit ou vingt? (10) les Vénitiens, le prince d'Orange, les États de Hollande, le duc de Savoye, qui étoit enfin résolu d'entrer dans la cause commune y assisterent par députés. Les manifestes qu'on eut soin d'y répandre, joints aux discours publics & particuliers de Boufflé & des autres agens de sa majesté, y produisirent un si bon effet, qu'on y délibéra publiquement d'arrêter les progrès de la maison d'Autriche, & qu'il fut résolu qu'on enverroit des ambassadeurs à sa majesté très chrétienne, au nom des puissances assemblées, pour lui offrir toutes leurs forces, & lui demander

1609

Jean de
Thumery de
Boufflé

(10) Voyez les noms de ces princes le discours du sieur de Boufflé, l'ordre & le résultat de cette assemblée dans le Vol. 2665 1571

R. mémoires d'état de Villeroi tom 3 p 130
Et sur mere françoise. 1610. Sur ibid
tom. 4 pag 68

les siennes. Ces ambassadeurs furent
 1609. nommés, & partirent incontinent.

Henri venoit de leur donner une première audience, lorsqu'il vint à l'arsenal m'entretenir de tout ce qu'ils lui avoient dit & offert, & prendre mon conseil sur la manière dont il répondroit à leurs propositions. Il me dit d'y penser attentivement, pendant qu'il alloit dîner chez Zamer, & qu'au sortir, il reviendrait passer une partie de l'après-dînée avec moi, dans mon jardin, où il marquoit le rendez-vous.

Nous n'y manquâmes ni l'un ni l'autre. En arrivant, il me prit par la main, & ayant fait écarter tout le monde, nous prîmes le chemin du bout de l'allée en terrasse, l'endroit le plus ordinaire de nos entretiens sérieux. » Hé bien, me dit-il, que vous » semble de nos affaires ? car les uns » m'en parlent d'une façon, & les » autres d'une autre. » Le moment me parut favorable, pour l'affermir dans sa résolution. Je lui fis voir que ceux qui la combattoient y étoient sans doute poussés par des motifs secrets, que je voulois ignorer : puisqu'à prendre la chose par ces trois principaux points

de vue, la personne, les dispositions du dedans de son royaume, & celles du dehors, elle ne paroïssoit plus souffrir de difficulté la personne, parce que sans vouloir le flater, elle tenoit lieu aux françois des plus grands hommes de guerre & d'état de son siècle, & qu'une semblable école ne pouvoit manquer de produire des hommes excellens dans l'un & l'autre genre, comme elle en avoit déjà produit, qui lui aideroient à porter le nouveau fardeau dont il alloit se trouver chargé les affaires du dedans, parce qu'il n'y avoit ni princes, ni grands, ni villes dans son royaume, qui fussent en état, en moyens & en disposition, de s'opposer à son entreprise, encore moins qui osassent s'attaquer à lui, lorsqu'on la verroit commander aux forces de toute l'Europe, outre qu'on alloit ouvrir un théâtre, où les braves chercheroient & trouveroient mieux à se signaler, que dans d'obscurs complots, d'où il n'y a que de la honte à remporter enfin les affaires du dehors, parce que la difficulté de réunir tant de têtes dans le même dessein, qui avoit toujours passé pour

1609.

être la seule véritablement considérable, se trouvoit enfin heureusement levée, à fort peu de chose près.

« Il reste à considérer, dis-je à ce prince, si vous avez des moyens
 « suffisans pour continuer la guerre,
 « sur le même pied que vous allez la
 « commencer, tant qu'il sera nécessaire
 « faire qu'elle dure : » car je convenois bien qu'elle alloit rouler toute entière sur la France, comme sur son pivot : » Sur quoi je vous dirai, pour-
 « suivis-je, que pour le principal,
 « qui est l'argent, pourvu que votre
 « guerre ne dure que trois ans, &
 « que vous n'ayez pas besoin de plus
 « de quarante mille hommes, je vous
 « en fournirai suffisamment, sans rien
 « imposer de nouveau sur vos peuples.
 « Quant aux autres choses, qui
 « sont les munitions de bouche, d'artillerie, &c ; je vous en montrerai tant, que vous direz, *c'est assez*,
 « & puis je ne crois pas que de la
 « manière dont nous ferons la guerre,
 « de trois drapeaux blanc, noir
 « & rouge, (11) nous ayons à dé-

(11) L'auteur veut faire entendre par cette

« ployer que le premier, & une pre-
 « miere fois pour toutes, le sort du
 « premier qui nous résistera, instrui-
 « ra tous les autres. Mais encore, sans
 « vous interrompre, me dit sa majes-
 « té, combien ai je bien d'argent ?
 « car je ne l'ai jamais bien sçu. Que
 « pensez vous bien avoir, sire, lui
 « dis je ? Ai je bien douze millions
 « comptant, reprit il ? Un peu davan-
 « tage, repartis je, combien ? quatorze ?
 Il alla ainsi en augmentant tou-
 jours de deux millions, parce que je
 ne faisais à chacune de ses questions,
 que la même réponse *un peu davan-*
tage, jusqu'à ce qu'étant venu à trente
 millions. Oh, je ne vous en de-
 « mande plus, s'écria t il, en m'em-
 « brassant avec un véritable transport
 « de joye. J'ai dressé, lui dit je, un
 « état, par lequel votre majesté ver-
 « ra quelle peut s'assurer d'un nou-
 « veau fonds de quarante millions
 « d'extraordinaire, en trois ans, sans

expression qu'aucun prince ni Etat ne se
 fusera de joindre ses
 aides à celles des
 considérés, lorsqu'on

aura un. fois connu
 leur intention &
 qu'on aura pû la
 premier qui aura cher-
 ché à s'y opposer.

1609.

» rien prendre sur les dépenses ordi-
 » naires de votre maison & de l'Etat,
 » supposé que mon bon ménage ne soit
 » point traversé : & où est cet état,
 » reprit Henri avec précipitation ? Je
 » vous le donnerai, lui répondis-je,
 » quand il vous plaira, écrit de ma
 » main.

Je fis voir ensuite à sa majesté, com-
 bien elle pouvoit espérer de joindre à
 ces secours en hommes, en argent, &c.
 de la part de ses alliés ; pourvu qu'elle
 demeurât constante dans cette partie
 de ses desseins, suivant laquelle nous
 étions convenus qu'elle feroit tout le
 monde riche de ses conquêtes sur la
 maison d'Autriche, sans rien en résér-
 ver pour elle. » Hé quoi ! me dit ce
 » prince, vous voudriez que je dépen-
 » fasse soixante millions à conqué-
 » rir des terres pour autrui, sans en
 » rien retenir pour moi ? ce n'est pas-là
 » mon intention : & l'Espagne, vous
 » ne nous dites point ce qu'elle de-
 » viendra ? L'Espagne, répondis-je,
 » demeurera, sire, là où elle est, sans
 » en rien ôter à son roi, elle doit vous
 » servir de frein, pour retenir sous
 » votre aîle, ceux que vos libéralités

» auroit enrichis un roi d'Espagne
» étant encore assez puissant, pour les
» opprimer chacun séparément, & ils
» se sépareroient de vous, ils ne s'écarteront point de la reconnaissance qu'ils vous devront. » Sans recourir à la maxime générale, que le trop d'étendue d'un État, nuit plus qu'il ne sert à sa force, je fis sans peine convenir Henri de tous les inconvéniens qu'il y auroit pour lui, à s'approprier des pays, qui seroient un éternel sujet de jalousie & de haine, & que tout bien pesé, le plus grand, le plus solide avantage qu'il pût se procurer par ses conquêtes, seroit celui d'acquiescer, en les distribuant équitablement, le droit d'être regardé comme le bienfaiteur & l'arbitre de toute l'Europe.

Ce que j'approuvai davantage, fut de se tenir si bien en garde contre tous les revers qu'arrivant, par exemple, qu'il fut abandonné ou trahi par ses alliés, il se ménageât toujours la facilité de ramener sans risque, & même avec honneur, son armée dans son royaume à quoi rien ne me paroissoit plus propre, que la précaution de faire construire sur le chemin de Clèves,

1609.

des forts de distance en distance. Je joignis à ce conseil, celui de commencer par faire d'amples provisions de bouche, aux environs de ces provinces; parce qu'outre qu'ils ne sont pas de facile transport, dans un pays aussi serré & aussi coupé de rivières, que l'est celui là; tout ce canton est partagé entre tant de petits princes, qui avoient déjà ramassé les fruits de la présente récolte, après en avoir vu piller une grande partie, qu'une armée y subsisteroit difficilement pendant quinze jours entiers, sans être obligée d'avoir recours aux magasins mêmes de ces princes, où ils lui seroient vendus si chers, que tout son argent n'y suffiroit qu'à peine. Je dis à sa majesté, que si elle souhaitoit, j'enverrois chercher les marchands, avec lesquels j'avois coutume de traiter pour les grandes entreprises, & que je composerois avec eux à un prix raisonnable, pour toutes les choses dont on pourroit avoir besoin, sans en omettre la plus petite.

Le roi rassemblant tout ce qu'il venoit d'entendre, me dit en se séparant de moi, qu'il alloit faire de nouvelles réflexions très-sérieuses sur le parti

qu'il avoit à prendre que je ne négligeasse pas de mon côté, d'approfondir de plus en plus la matière, qu'il viendroix en conférer fort souvent avec moi, & que je pouvois toujours commencer par faire les préparatifs & toutes les provisions, dont je venois de lui parler, ce qui me fit juger que j'avois obtenu du moins une partie de ce que j'avois demandé.

Je fis venir mes marchands de Liège, Aix, Trèves & Cologne, avec lesquels je fis, sous la restriction du bon plaisir de sa majesté, la marche suivante : qu'ils me fournissent dans trois mois, aux endroits de la frontièrre que je leur marquai du côté de Clèves, toutes sortes de munitions de bouche & de guerre, marchandises, & ustensiles, &c. (j'avois fait un détail complet de tout ce qui est nécessaire à une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie & de cinq mille de cavalerie,) & cela au même prix que toutes ces choses y valoient lors du marché, qui étoit le mois d'octobre : que de mon côté, je leur avancerois une somme de six cens mille écus, laquelle demeurerait entre leurs mains, au moins un an,

1609. en donnant caution à Paris d'un million, pour la sûreté de cette somme, ce qui leur tiendrait lieu de dédommagement, pour les frais d'achat & de revente, de déchet, & autres.

Le roi approuva si fort ce marché, qu'il me commanda de le finir : mais n'ayant pu, dans le contentement qu'il en avoit, s'empêcher d'en faire part à Sillery, Villeroy & Jeannin, & ensuite à M. le comte de Souffons, au cardinal de Joyeuse, au duc d'Epemon & à plusieurs autres, quelques uns s'y prirent si malignement & si adroitement pour lui donner à entendre qu'enfin je l'avois mis dans mes filets, en lui faisant faire hors du royaume, ces magasins que je souhaitois, disoit on, depuis si long tems, d'y former pour moi-même; que ce prince, quoiqu'en garde contre tout ce qui venoit de leur part, avala enfin le poison. Lorsque je le revis quelques jours après, il me demanda si le contrat des vivres étoit passé. Je lui répondis que non, parce que la chose m'avoit paru d'assez grande conséquence, pour mériter une attache du conseil, qui ne s'étoit point encore assemblé depuis. Henri trouva

dans cette idée, qui ne devoit le faire appercevoir que de mon exactitude, je ne sçais quel air de fausse & frauduleuse précaution, qui lui parut la confirmation de ses soupçons Il me dit de ne pas conclure, qu'il ne m'en donnât l'ordre » Les marchands ne » voudront pas attendre, sire, repris-
 » je, sans penser à rien S'ils ne veulent pas attendre, repliqua t'il, du
 » même ton sec, qu'ils s'en aillent. « J'ouvris les yeux, & le dépit se mettant de la partie, de mon côté comme du sien » Ho, ho ! sire, je vois
 » bien, lui dis-je, que vous avez quelque chose dans l'esprit, que je ne
 » sçais pas, je les renverrai, puisque
 » vous le voulez, mais vous vous souviendrez, si vous plaît, de cette affaire en tems & lieu. « Et nous nous séparâmes après ces paroles, très-froidement.

Il ne fut plus question de l'affaire des vivres, jusqu'à ce qu'un assez long espace de tems après, le roi m'ayant entretenu sur d'autres sujets à l'arsenal, devant quelques personnes, comme à l'accoutumée, il me vint à part, & me dit : » j'ai eu des nouvelles que mes-

1609. « fleurs les États m'envoyent des am-
 « bassadeurs dans peu de jours, afin
 « de convenir ensemble de tout ce
 « qu'il nous faudra faire : nous les en-
 « tendrions, & cependant il faut que
 « nous préparions nos affaires, afin
 « qu'il n'y manque rien. » Il n'en dit
 pas davantage pour cette fois. Les dé-
 putés arrivèrent presque insti-tôt après,
 chargés de lettres du prince d'Oran-
 ge & du conseil des Pays-Bas, pour
 sa majesté & pour moi. Henri ouvrit
 les unes & les autres, & y vit qu'on
 lui garantissoit la réussite de son entre-
 prise, pourvu qu'il eût la précaution
 de faire sur les lieux, les provisions
 dont il auroit besoin : sur quoi on lui
 donnoit à peu près les mêmes avis,
 que je lui avois moi-même données.
 Ce rapport lui donna les yeux. Il reser-
 ma mes lettres, & les donna à l'Osé-
 rei, pour me les apporter. Je m'apper-
 çus aisément de cette supercherie, que
 je crus pouvoir payer par une autre,
 dont la fin étoit bonne. Je refermai à
 moi tout les lettres, après les avoir
 lues, & je convias avec l'Osérei,
 qu'il viendrait me les apporter, com-
 me pour la première fois, lorsqu'il y eut

soit que le roi, qui devoit venir l'après
midi à l'arsenal, seroit avec moi.

 1609

Ce prince y vint en effet, & il com-
mença par me dire « Avez vous reçu
« des lettres de messieurs les Etats ?
« car on m'a dit qu'il y en a pour
« vous Je ne les ai point, sire, lui
« repondis je Vous les verrez, repit-
« il car j'ai commandé qu'on vous les
« apporte, & les muennes aussi Mais
« cependant parlons de ce que nous
« avons à faire, quel ordre donnez-
« vous aux vivres ? car nous irons là
« en un tems, où il ne s'en trouve-
« ra guere Sire, il y a long tems, lui
« dis je, que j'avois prévu cela, &
« j'y avois voulu donner ordre, vous-
« memo vous l'aviez alors non-senle-
« ment trouvé bon, mais encore vous
« m'en l'aviez ordonné en vous en dé-
« tournant, par malice contre moi, j'ai
« bien peur que le contre-coup n'en
« retombe sur vous, car ce qui se fut
« faire facilement & à bon marché,
« dans ce tems-là qui étoit peu après
« la récolte, se fera maintenant très-
« difficilement & cherement, & qui
« plus est, je ne sçais qui est celui
« qui sera assez hardi pour entrepren-

1609.

» dre de fournir de vivres une armée ;
 » où il y aura plus de cent cinquante
 » mille bouches à nourrir, & plus de
 » trente mille chevaux. Qui l'entre-
 » prendra, interrompit Henri, ce sera
 » vous, si vous ne voulez me fâcher.
 » J'aimerois mieux, sire, mourir, que
 » vous fâcher, lui répondis-je ; mais
 » vous ne devez pas non plus me com-
 » mander des choses devenues impossi-
 » bles, après que je les ai voulu
 » faire en leur tems. Ne parlons plus
 » des choses passées, dit le roi, pen-
 » sons à l'avenir. Il faut que vous me
 » serviez à cela, & qu'avec vos autres
 » charges, vous preniez encore celle
 » de surintendant des vivres, & je
 » vous en prie comme mon ami ; car
 » je sçais que si vous voulez faire
 » comme vous avez accoutumé, vous
 » vous en acquitterez bien.

Je représentai à sa majesté, tout-à-
 fait sérieusement, que c'en étoit dé-
 ja allé, & même trop pour moi,
 que d'être chargé du soin de l'artil-
 lerie, qui pourroit seul occuper qua-
 tre personnes entières, sur-tout en
 cette conjoncture, & de celui de
 pourvoir à toutes les dépenses ordi-

nares de l'Etat, pour la maison de sa
 majesté, de la reine sa femme & de ses
 enfans, pour ses fortifications, bâu-
 mens & autres oovrages publics, en-
 fin pour tous ses gens de guerre, soit au
 dedans, soit au dehors du royaume
 » Comment? me dit Henri, vous mo
 » voulez refuser une chose, dont jo
 » vous prie avec tant d'affectioo, &
 » comme vo ami feroit un ami? Vrai-
 » ment si vous le faites, je croirai qoo
 » vous ne m'aimez plus, & que vous
 » avez des desseins dont il y a long-
 » tems qu'on m'a voulu embarrasser
 » l'esprit « He quoo! sire, repartis je
 aussitôt, profitant de la parole qui ve-
 noit de lui échapper, » Je suis donc
 » si malheureux, que lorsque je me
 » tue pour votre service, pour votre
 » honneur & pour votre gloire, vous
 » retoomez toujours, & sor les moin
 » dres suggestioos, à la défiance & aux
 » soupçoos de ma fidélité? Je vous
 » avoue que cela me fait perdre cou-
 » rage, & me fera mourir à la fin. «
 Hé bien! reprit ce prince, qui avoit
 entrepris de me livrer toutes sortes
 d'assauts, » puisque vous le prenez sur
 » ce pied là, je remédierai bien!

1609.

» grande peine, à tant de sortes de
 » difficultés, c'est qu'il faut rompre
 » notre voyage, passer le tems comme
 » nous pourrons, & vivre en paix avec
 » tout le monde, m'accommodant
 » avec un chacun, & les contentant à
 » force d'argent, nous en avons assez
 » d'amassé, il le faudra employer à cela.
 » C'est bien penser, sire, répondis-
 » je, & pour mon particulier, cela
 » m'exemptera de beaucoup de cha-
 » grins, de veilles, de travaux, de
 » reproches & de dangers.

Henri m'interrompit, avec un mou-
 vement de colère, dont il ne fut pas le
 maître, & me reprocha que je deve-
 nois dissimulé. » Je sçais, dit il, que
 » ce que vous me dites, est au plus
 » loin de votre desir & de votre pen-
 » sée, & que vous seriez le plus fâché,
 » si nous ne faisions pas la guerre, dont
 » il y a si long tems que vous me pres-
 » sez. Oui, sire, il est vrai, repliquai-
 » je, je vois les occasions tout à-fait
 » propres à acquérir de la gloire, si vo-
 » tre inclination vous y porte, ce qu'il
 » faut pourtant faire semblant de ne
 » pas voir, si vous n'êtes pas disposé à
 » les seconder par vous-même. » Et

j'ajoutai, que non seulement ses des-
 seins rouloient sur sa propre personne,
 mais encore, qu'ils dépendoient si bien
 de lui, que comme il pouvoit tout pour
 le succès, il pouvoit aussi d'un seul ges-
 te, ou d'une simple parole échappée
 imprudemment, les ruiner pour tou-
 jours. Enfin, lui dis je, après avoir
 cherché un tempérament qui pût nous
 rapprocher, « que votre majesté com-
 mette MM. Jeannin & Caumartin
 à la surintendance des vivres, &
 je vous promets de les assister de
 conseil de travail, de crédit, de
 gens & d'argent comme s'il y
 alloit de ma vie : mais si je l'en-
 prends seul, jamais vous ne croi-
 rez que les difficultés vinssent
 d'ailleurs que de négligence, ou
 du défaut d'attachement de ma
 part. Or bien, reprit aussi Hen-
 ri, je verrai ce qui se pourra
 faire, mais si les autres ne vou-
 lent pas l'entreprendre sans vous,
 préparez vous à y travailler con-
 jointement avec eux, sinon je
 romprai mon voyage » L'Oserai
 entra dans ce moment, avec les
 lettres, il reçut une verte réprimande

1609. de de ne me les avoir pas apportées plutôt.

Le roi ne cessa plus depuis ce moment-là, de s'occuper presque uniquement de l'exécution de son entreprise. Les conseils qui se tinrent à ce sujet, de-là en avant, se passèrent néanmoins dans un fort grand secret, & le plus souvent à l'arsenal. Il y appelloit toujours M. de Vendôme, qu'il prenoit soin d'instruire dans toutes les affaires de l'Etat & de la guerre ; & comme il s'apperçut qu'il y avoit quelque froideur entre ce prince & moi, il se proposa de nous rendre amis, & voici la maniere dont il s'y prit. » On » m'a rapporté, dit il un jour, que » mon fils de Vendôme, & le vô- » tre, ne sont pas trop bien ense- » ble, je veux les raccommoder ; fai- » tes trouver votre fils demain à » huit heures, dans votre cabinet, » j'y viendrai avec le mien, & je par- » lerai à tous deux, comme il faut ». Lorsque nous y fumes tous quatre seuls, Henri prit les deux jeunes gens par la main, & leur dit : » Vous » voyez comme j'aime M. de Sully,

» &c

« & avec quelle franchise j'agis ici avec
 « lui, je veux que vous soyez de mè
 « me ensemble, & que vous nous
 « croyiez, afin qu'étant vieux, vous
 « nous serviez de bâton de vieillesse
 « & vous, mon fils, je veux que vous
 « honoriez M. de Sully, comme moi-
 « même, & que vous le veniez voir
 « souvent, sans l'importuner néan-
 « moins, afin d'apprendre de lui le
 « métier de la guerre, & l'ordre qu'il
 « faut tenir dans les affaires, l'affec-
 « tion qu'il a pour moi, me rendant
 « sûr qu'il ne vous cachera rien de tout
 « ce qu'il sçait, non plus qu'à son fils,
 « que je veux que vous aimiez, com-
 « me si c'étoit votre frère Je vous
 « commande à tous deux d'oublier tout
 « ce qui pourroit avoir causé quelque
 « refroidissement d'amitié entre vous

1609.

Nous voyions avec joye, que cha-
 que jour levoit quelque obstacle. La
 proposition d'alliance, dont il a été
 parlé, nous réussit parfaitement au-
 près du duc de Savoye (12) Le

(12) Voyez le traité | moires de Nevers.
 fait cette année entre | tome 2. pag 832. & le
 la France & la Sa- | traité définitif passé
 voye dans les mé- | à Brusol

~~1609.~~ Mantoue , Montferrat , Modène ,
 1609. Urbain, Gènes & Luques, c'étoit de
 faire marcher une armée du côté du
 Milanois , pour les obliger tous , ou
 à s'unir à nous , ou à contribuer du
 moins de quelques sommes d'argent à
 l'armement commun. Lesdiguieres
 avoit reçu les commissions pour met-
 tre sur pied un corps de douze mille
 fantassins , & de deux mille chevaux ,
 avec douze pièces d'artillerie ; & j'a-
 vois mis à part pour l'entretenir , un
 fonds de cent mille écus par mois ,
 dont les assignations étoient expé-
 diées & déjà envoyées. Je faisois état
 que le duc de Savoye, les Vénitiens ,
 les plus ardens , comme en effet les
 plus intéressés dans cette partie du
 projet , & le Pape , supposé qu'on
 réussît à le faire déclarer , en fourni-
 roient autant à eux trois.

L'orage devant commencer à se
 former du côté de l'Allemagne, on
 levoit actuellement pour la grande
 armée qu'on destinoit pour le pays
 de Clèves, vingt mille hommes d'in-
 fanterie , quatre mille de cavalerie ,
 & six mille Suisses. L'équipage d'ar-
 tillerie n'étoit pas moindre que de

cinquante canons , les charrettes ,
chevaux , mulets & tout le reste du 1609
bagage à proportion , aussi bien en
état de servir , que bien entretenus
Les levées étant achevées , tout cela
commença à défilér vers Clèves , quoi
que la guerre ne fût pas encore dé-
clarée La compagnie de deux cens
hommes d'armes , sous le titre de la
Reine , dont j'étois capitaine lieute-
nant , eut ordre de se trouver pour le
dernier Juiller , à Mézières , complète
& équipée comme elle devoit l'être

Le roi , qui attendoit à arborer
l'étendard , que le printemps de l'an-
née suivante eut ramené le temps de
se mettre en campagne vouloit évi-
ter tout ce qui pouvoit avoir l'air
d'aggression , jusqu'à dix jours près
de celui où il comptoit partir Il ju-
gea même à propos d'écrire une let-
tre à l'archiduc , par laquelle il lui
mandoit qu'ayant été prié par les
véritables héritiers du duc de Cle-
ves , de les secourir contre quelques
particuliers , assistés de plusieurs puis-
sants princes , qui vouloient se saisir
de leurs états , il n'avoit pu leur re-
fuser son assistance , & que comme le

chemin de ses armées s'adonnoit par
 1609. les pays de sa dépendance, il le prioit
 de trouver bon qu'il y passât comme
 ami ; qu'il n'useroit d'aucune hos-
 tilité, à moins qu'il n'y fût forcé, &
 qu'il maintiendrait ses troupes dans
 une exacte discipline. La réponse de
 l'archiduc ne vint qu'après la mort de
 sa majesté. La voici : » Monseigneur,
 » je suis votre très humble serviteur :
 » en cette qualité, je vous supplie de
 » passer dans mes pays ; car ni por-
 » tes, ni vivres ne vous y seront re-
 » fusés, me confiant sur l'assurance
 » qu'il plaît à votre majesté de me
 » donner, qu'il ne s'y commettra ni
 » désordre, ni aucun acte d'hostilité ».

Voilà dans quel état étoient les af-
 faires de France, lorsque l'année mil
 six cent neuf finit. Henri en avoit passé
 les derniers mois, uniquement oc-
 cupé de son projet. Le commence-
 ment de la suivante n'apporta ni chan-
 gement à sa résolution, ni intermis-
 sion à ses soins. Il en étoit si rempli,
 qu'assez souvent il lui arrivoit d'en
 faire des confidences tout-à-fait in-
 discrettes. Lorsque j'allai lui rendre
 le salut & le présent d'usage le pre-

mier jour de l'année, il goûta si fort
 l'idée dans laquelle j'avois fait faire les
 jettons d'or que je lui présentai, qu'il
 en prit deux dans sa poche, pour les
 faire voir à quelques-uns des courti-
 sans. On y voyoit représenté le globe
 de la terre, soutenu par sa propre pé-
 santeur, au milieu d'un atmosphè-
 re, quo les vents & les orages paroif-
 soient vouloir bouleverser, & ces
 mots latins *Suo se pondere fulcit*, qu'on
 lisoit dans l'exergue, achevoient d'ex-
 primer le rapport de cet emblème avec
 la situation des affaires de l'état, ren-
 du capable par le bon gouvernement
 de Henri le Grand, de triompher des
 efforts de tous ses ennemis. Ce prin-
 ce, sortant de son dîner, trouva M.
 le comte de Soissons, & les cardi-
 naux de Joyeuse & de Perron, qui
 s'entretenoient dans le cabinet des
 livres, & il leur montra les jettons.
 Ces messieurs, pour lui faire plaisir,
 renchérent encore sur les louanges
 qu'il me donnoit, en disant que j'en
 étois d'autant plus digne, qu'on voit
 rarement les gens de quelque unit au
 goût pour les affaires du cabinet &
 de la guerre, celui des belles-lettres.

1609. J'étois présent à ce discours, avec beaucoup d'autres personnes qui avoient suivi le roi. Henri les écarta tous, excepté M. de Vendôme, pour entretenir ceux que je viens de nommer. La Varenne & Béringhen demeurèrent aussi ; mais ils se tinrent auprès de la porte. Ce ne fut pas sans beaucoup de chagrin que ce prince s'étant mis à parler de ses grands desseins, devant des personnes que je ne croyois pas toutes également bien intentionnées, je lui entendis dire, que pour le coup, il alloit mettre si bas l'Espagne, & toute la maison d'Autriche, qu'elle cesseroit désormais d'être un objet redoutable à la France, à quelque changement que celle-ci se vît exposée, soit par rapport à la famille royale, soit dans la forme de son gouvernement : mais je souffris plus qu'on ne peut dire, lorsqu'au lieu de s'arrêter après ces paroles, déjà si imprudentes, je le vis prêt à trahir le reste de son secret, en découvrant les particularités tout-à-fait essentielles. Il ne se souvenoit pas qu'il m'avoit lui-même dit plusieurs fois l'année précédente, qu'il étoit obsédé de gens qui

lui tendoient sans cesse des pièges ,
pour pénétrer le fond de son ame , &
dont la curiosité sur ce sujet ne procé-
doit que d'un très mauvais motif

1609

Je pris la liberté de le tirer par son
manteau , sans que personne s'en ap-
perçut , ce qu'il entendit si bien , qu'il
s'arrêta tout court , comme si le défaut
de mémoire l'obligeoit à s'interrompre
lui-même » Ma memoire , dit il , de-
» vient la plus mauvaise du monde :
» j'oublie sur tout presque tous les
» noms des personnes , villes &
» pays. Je vous prie , poursuivit il , en
s'adressant à moi , pour une chose qu'il
avoit déjà commencé à me demander ,
» de me dresser par écrit des mémoires
» de tous mes propres desseins , de leur
» cause , des expédiens propres à les
» amener à leur perfection , & des dif-
» férens discours que nous avons tenus
» ensemble , à prendre du plus loin
» qu'il peut vous souvenir , afin que
» m'en étant rafraichi la memoire ,
» j'en puisse mieux communiquer avec
» ceux de mes serviteurs , auxquels
» j'ai le plus de confiance » Il se tira
ainsi adroitement de la nécessité où il
s'étoit mis de leur en dire davantage.

1609

Je lui répondis, au sujet des états qu'il me proposoit, que je n'y manquerois pas ; mais que ce n'étoit pas un ouvrage ni si court, ni si facile, que j'eusse pû le satisfaire, si je n'en avois heureusement dressé les mémoires de longue main, & que je craignois encore avec tout cela, que mon ouvrage ne fût défectueux du côté de mille circonstances, qu'on ne pouvoit sçavoir au juste que de sa propre bouche, & sur lesquelles il ne m'avoit jamais parlé qu'à bâtons rompus. La conversation finit là.

Le roi emmena à la chasse une partie des courtisans ; & moi, je m'en allai travailler chez moi à rassembler & à arranger mes recueils. Il y en avoit de très important sur les finances, mais qui ne regardoient qu'indirectement les desseins de sa majesté. Je mis à part ceux que je jugeai à propos, & je retournai, six ou huit jours après, les porter au roi, auquel je dis, en les lui présentant, que ceux qui voyoient son projet d'un œil si cingrin, seroient bien plus affligés encore, s'ils sçavoient ce que j'avois à lui montrer. » Comment donc ! me dit il, m'aurez-vous

« caché jusqu'à présent quelque chose
 « d'important sur ce sujet ? Je ne le
 « saurois dire » Je lui répondis,
 qu'aussi cela n'étoit pas, mais que mil-
 le choses, dont à peine on se souvient,
 lorsqu'on les a traitées séparément, &
 à mesure qu'elles se sont présentées,
 avoient une toute autre force, lors-
 qu'elles se trouvoient rassemblées. Je
 lui laissai mes mémoires.

De ceux qui concernoient ses des-
 seins, je ne lui avois encore donné que
 les plus généraux. Lorsqu'il les eut
 examinés, il vint un matin à l'Arse-
 nal, où s'étant enfermé avec moi dans
 mon cabinet. « J'ai lu & relu vos mé-
 « moires, me dit-il, il y a plusieurs
 « bonnes choses, faciles à entendre
 « & à exécuter, mais il y en a d'autres
 « où il me semble qu'il y a beaucoup
 « à redire, & où j'ai peur que vous-
 « même ne trouvassiez pas votre comp-
 « te. Je m'étois bien douté, sire, lui
 « répondis-je, que vous me tiendriez
 « ce langage : je vous prie d'attendre,
 « avant de m'en dire davantage, que
 « vous ayez vu deux autres états que
 « j'ai encore dressés, je m'assure qu'ils
 « éclairciront une bonne partie de vos

1609. „doutes, & qu'ils vous satisferont. Ho-
 „bien ! laissez-les moi, reprit-il, afin
 „que j'en voye tout à loisir, & puis je
 „vous en dirai mon avis. Ces seconds-
 mémoires ne contenoient en effet que
 des éclaircissémens, principalement
 sur les difficultés qu'on pouvoit for-
 mer, où le roi prendroit le grand
 nombre de soldats nécessaires à l'exé-
 cution de ses vastes desseins, & tout
 l'argent propre à les entretenir.

Le roi attendit impatiemment ce se-
 cond écrit, & vint de même le rece-
 voir chez moi. Il prit ses lunettes, qui
 étoient sur la table de mon cabinet ; &
 l'ayant lu d'un bout à l'autre avec at-
 tention, il m'avoua que le mémoire que
 je lui avois donné huit jours aupara-
 vant, lui devenoit clair à l'aide de celui-
 ci, & qu'il commençoit à bien espérer
 de la réussite, en voyant des sommes si
 considérables, ou actuellement amas-
 sées, ou d'un recouvrement très faci-
 le : „Car pourvu que nous ne man-
 „quions point d'argent, poursuivit-il,
 „je sçais que je ne manquerai ni d'hom-
 „mes, ni de courage, ni de diligence.
 „Ne le croyez-vous pas ainsi ? Oui,
 „sire, lui répondis-je, je le crois;

« & n'y a rien de grand que je oe
 « croye & que je n'attende de vous
 « mais voilà de quoi vous le faire en-
 « core mieux croire, » ajoutai je, en
 lui montrant un dernier petit état,
 écrit & signé de ma main, qui n'étoit
 qu'un simple bordereau des sommes
 d'argent actuellement dans ses cof-
 fres. Henri m'embrassa étroitement
 par trois fois, lorsqu'il vit que le mon-
 tant de ce petit écrit n'étoit pas moins
 que de trente six millions, & il le ser-
 ra soigneusement. « Voilà deux états
 « qui m'ont grandement soulagé l'es-
 « prit, dit-il, en se levant je vois
 « donc le fonds de ma dépense assuré
 « Ne croyez pas, sire, lui répondis-
 « je, comme il sortoit de mon cabi-
 « net, que ce soit-là tout le fond de
 « ma science en cas d'extrême né-
 « cessité, je trouverai bien les moyens
 « de vous en avoir encore autant,
 « votre royaume étant si fertile & si
 « opulent, qu'il ne sauroit être épuisé,
 « pourvu qu'il soit bien ménagé, & que
 « les deniers qu'on destine à la guerre,
 « y soient uniquement employés »
 Au reste, je crois devoir épargner à
 mes lecteurs l'ennui de voir ici tous

1609. ces états transcrits ; j'en inférerai le précis dans l'exposition que je dois bien-tôt donner séparément des grands desseins du roi.

Ce prince fit encore un voyage à Fontainebleau au commencement de mars ; mais il n'y fut que quinze jours. Il revint incontinent à Paris , & il paroît bien par les lettres que je reçus de lui pendant ce tems là , qu'il ne perdoit guère de vue son projet , puisqu'elles ne contiennent que des détails de guerre. Il me parloit dans l'une , des recrues des cinq compagnies du régiment de Piémont , mises chacune à deux cens hommes ; dans une autre , d'une compagnie de chevaux légers , qu'il avoit commandé à Soubise de faire , & pour laquelle il lui donna douze mille livres , qu'il m'ordonnoit d'employer dans le premier comptant. Il me mendoit une autre fois d'assembler le chancelier , Villeroy & Jeannin , pour conférer avec eux , de ce qui étoit nécessaire pour fournir de vivres toutes les troupes , & de préférer les magasins le long de la Meuse à tous les autres. Une autre de ces lettres marquoit l'ordre que ce

prince croyoit qu'on devoit tenir dans les levées de soldats, leur enrôlement, leur marche vers le rendez vous, & autres details de cette nature Cette lettre me fut adressée, parce qu'elle avoit été faite plus particulièrement à l'occasion des levées qui se faisoient dans mon gouvernement

1609

Je supprime, à mon ordinaire, quelques autres lettres pareilles à toutes celles des années précédentes, en ce qu'elles ne roulent que sur quelques petits payemens, & autres menus details de finance Je n'en transcrirai toute entière qu'une seule, c'est celle où le roi croit devoir répondre à quelques mois que j'avois laissé échapper sur le plaisir qu'il trouvoit à chasser & à demeurer à Fontainebleau « Mon
 « ami, je sçais bien ce que vous avez
 « dit touchant ma chaise & mon sé-
 « jour en ce lieu, mais ne croyez pas
 « que le plaisir que je prends à l'oo &
 « à l'autre, me détourne du soin de
 « pourvoir à tout ce qui est nécessaire
 « pour notre voyage, & la composi-
 « tion de mon armée, en ce qui de-
 « pend de moi Donnez seulement
 « ordre à l'artillerie & à l'argent,

1609. » afin que rien n'y manque ; mais sur-
» tout aux vivres : car, puisque sui-
» vant l'état que vous m'avez donné
» des ambassadeurs qu'il faut que nous
» envoyions, les présidens Jeannin &
» Caumartin doivent être du nom-
» bre ; c'est à vous à en choisir d'au-
» tres, tels que bon vous semblera :
» car je m'adresserai de tout à vous.
» Au surplus, j'ai pensé & repensé au
» propos que vous me tenez dernière-
» ment touchant ma femme, & une
» autre que vous sçavez, & les pro-
» messes que vous desirez tirer de moi :
» sur quoi je vous en dirai davantage,
» lorsque je vous verrai ; ce qui sera
» dans deux jours. Adieu, mon ami De
» Fontainebleau, ce quinziesme mars.

De retour de Fontainebleau, Henri employa le reste du mois de mars & le mois d'avril entier à mettre la dernière main à tout ce qui restoit encore à faire pour ouvrir la campagne ; ce qu'il se disposoit à faire tout le plutôt qu'il pourroit. Il ne se passoit presque plus de jours, que ce prince ne vint à l' Arsenal, & qu'il n'y demeurât enfermé pendant plusieurs heures. Le tems passoit ainsi

vite à discourir sur l'accomplissement de ses grands desseins , & sur mille considérations qui se présentent à faire , à la veille d'une entreprise si importante , soit touchant les affaires étrangères , soit par rapport à l'ordre qu'il étoit besoin de mettre à toutes les parties de l'intérieur , afin que l'absence de sa majesté n'y apportât aucun dérangement. Le roi m'avoit fait faire à cette intention un livre , ou long mémoire , sur la guerre & sur les affaires de l'Etat , qu'il prenoit plaisir à corriger de sa main , après que nous en avions examiné chaque point.

Pour résider dans les différentes cours de l'Europe , en qualité d'ambassadeurs ou de députés , pendant qu'il travailleroit à l'exécution de son dessein , il nomma les personnages suivans. Mon frere , pour Rome & les autres princes & républiques d'Italie , qui ne s'étoient point encore déclarés pour la confédération , Bul lion , vers les Vénitiens & le duc de Savoye , Caumarun , chez les Suisses , Grisons & leurs alliés , Schomberg , auprès des ducs de Saxe , de Baviere & de Brunswich , le mar-

1609. quis de Brandebourg & les autres princes & villes d'Allemagne, qui n'avoient point encore embrassé l'alliance; Bongars, en Hongrie, Bohême & Transilvanie; Boullise, en Danemarck & Suède, & dans les villes situées sur la mer Baltique; Jeannin, dans la Grande Bretagne & les Provinces Unies, & auprès des princes héritiers de Clèves; Ancel, à Vienne & en Pologne; Préaux, vers les archiducs; & Montglas, à Constantinople.

Quant au gouvernement intérieur, la direction en fut destinée à la reine, avec le titre de Régente, assistée d'un conseil, sans l'avis duquel elle ne pourroit rien conclure. Sa majesté le composa des cardinaux de Joyeuse & du Perron, des ducs de Mayenne, de Montmorency & de Montbazou, des maréchaux de Brissac & de Fervacques, & de MM. de Châteauneuf, garde du sceau de la régence, de Harlay, de Nicolai, de Châteauneuf, de Liancourt, de Pont-Carré, de Givres, de Villemontée & de Maupou. Ce Conseil, outre qu'il étoit obligé de se conformer aux instructions qu'il au-

roit reçues, ne pouvoit rien statuer sur les affaires de grande conséquence, qu'après en avoir informé & consulté S^r M. Il avoit sous lui quatorze autres petits conseils, composés de cinq personnes prises dans le clergé, la noblesse, la justice, la finance, & les corps de villes. Le nombre de ces petits conseils avoit rapport à celui des provinces ou gouvernemens, en quot fut partagé le royaume dans l'ordre suivant : l'Isle de France, la Bretagne, la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne & Bresse, le Lyonnais, Forez, Beaujolois & Auvergne, le Dauphiné, la Guyenne, le Poitou, Aunis, Xaintonge, Angoumois & Limosin, l'Orléanois, l'Anjou & la Touraine, le Maine & le Perche, le Berry, Bourbonnois, Nivernois & la Marche.

Il se faisoit pendant ce tems-là dans Paris d'autres préparatifs d'une espèce bien différente, que Henri voyoit avec beaucoup de chagrin, je parle de ceux du couronnement de la reine. Il y répugnoit si fort, qu'il ne fallut pas un motif moins puissant que l'étoit sa complaisance pour cette princesse, pour l'y faire consentir. Elle

1609. n'en eut pas plutôt obtenu l'ordre ; qu'elle y fit travailler avec ardeur. J'ai marqué plus haut les raisons dont se servoient ses créatures pour lui faire hâter cette cérémonie. On ne peut que les juger, ou bien extravagantes, ou bien criminelles. Henri comptoit sortir de Paris immédiatement après ; & comme ce retardement ne pouvoit être que d'une quinzaine, l'ordre fut expédié pour toutes les troupes de pied & de cheval, qui prirent sans tarder le chemin de la Champagne. Les six mille Suisses que le roi avoit fait lever, furent conduits à Mouson par le duc de Rohan, qui étoit allé les recevoir sur la frontière. Je fis partir toute l'artillerie : on n'avoit jamais vu en France, & peut-être n'y verra-t on jamais un équipage plus complet & mieux fourni. Mon fils se mit à la tête, en vertu de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont sa majesté avoit eu la bonté de lui donner la survivance. Je me disposois à le suivre de près, fusint porter avec moi une somme de huit millions.

Enfin le roi avoit déjà donné aux étrangers le signal de son départ, par

la lettre qu'il écrivit à l'archiduc La
 voici telle que je la fis moi même, & 1609
 telle qu'elle lui fut envoyée, si Ville-
 roy, entre les mains duquel, comme
 secrétaire d'état, elle passa, n'y chan-
 gea rien, car il en avoit beaucoup
 d'envie. » Mon frere, ne pouvant re-
 » fuser à mes meilleurs alliés & confé-
 » dérés le secours dont ils m'ont re-
 » quis, contre ceux qui les veulent
 » troubler en la succession des duchés
 » & comtés de Clèves, Juliers, la
 » Marx, Bergh, Ravensperg & Ra-
 » vestein, je m'avance vers eux avec
 » mon armée, & parce que mon che-
 » min s'adresse à passer dans vos pays,
 » j'ai désiré de vous en avertir, & sça-
 » voir de vous si j'y dois entrer com-
 » me ami ou comme ennemi. Sur quoi,
 » attendant votre réponse, je prie
 » Dieu, &c

Je ne sçais ce qu'on doit juger d'un
 bruit fort commun alors, & qui fut
 confirmé au roi à Fontainebleau, par
 Girard, qui arriva de Bruxelles le 7
 mars, c'est qu'on étoit persuadé à la
 cour & dans les états de l'archiduc,
 que le roi de France affectoit d'avoir
 de grands desseins, dans la seule vue de
 faire peur à ses ennemis, & qu'on y

1609. l'empoisonnement, l'assassinat, n'a-
voient pu procurer un triomphe plus
digne d'eux ; triomphe honteux, &
si détesté, que les termes manquent
pour en exprimer toute l'horreur.
J'achève, en frémissant, ce que j'ai de
circonstances plus particulières à ap-
prendre au public sur le funeste acci-

« tué ». *P. Mathieu* me Béarnois. Pasquier
ii. pag. 835. Pas- ajoute, qu'un mir-
quier dit encore dans chand de Douai écrit
cette même lettre, vant, quinze jours
que la Font, prévôt avant cet assassinat, à
de Bayonne, vint en un marchand de
1608, trouver le roi Rouen, lui demande
pour lui donner avis s'il est vrai que le roi
qu'il y avoit un atten- ait été tué. Qu'un des
tat formé contre sa principaux bourgeois
personne, & que deux de Cambrai dit, huit
ou trois jours avant jours auparavant :
celui ou ce prince fût » Ce vieillard a de
poignardé, ce même » grands desseins, mais
Fontavertit encore M » il n'en a guère fait ».
le chancelier, que celui Et quelques autres
qui devoit tuer le circonstances se révé-
roi, étoit actuellement bles. On en trouve
dans Paris, que l'on le aussi de particuliers
lui avoit révélé, &c. dans le premier tome
Ce fait est le même de la vie de Marie de
dont parle Duplex, Meunier, pag. 255. &
pag. 411 sous le dans quelques autres
nom d'un gentilhomme-
leints.

dent, dont le souvenir coûte encore
à mon cœur des larmes de sang

1610

Quel jugement porterons-nous sur
les noirs pressentimens, qu'il n'est que
trop constant que ce malheureux prince
eût de sa cruelle destinée ? Ils sont
d'une singularité qui a quelque chose
d'effrayant (14) J'ai déjà rapporté avec

(14) Voici comme
en parle le maréchal
de Bassompierre dans
ses mémoires *tom. 1*
pag 291 & suiv » Il
» me dit, peu devant
» ce temps là Je ne
» sçais ce que c'est
» Bassompierre ; mais
» je ne puis me persua-
» der que j'aïlle en Al-
» lemagne, le cœur ne
» me dit point que tu
» aïlles aussi en Italie.
» Plusieurs fois il me
» dit & à d'autres aussi
» Je cruds mourir bien
» tôt. La reine eut une
» passion particulière
» de se faire couron-
» ner, avant le dépar-
» tement du roi pour
» aller en Allemagne.
» Le roi ne le dévour

» pas, tant pour éviter
» la dépense que par
» ce qu'il n'aimoit gué-
» rer ces grandes fêtes.
» Il y a toute apparence
» que ce prince cachoit
» soigneusement à tout
» autre qu'à M. de Sully
» le véritable motif qui
» le portoit à s'opposer
» à cette cérémonie.
» Toutefois, continue
» cet écrivain, comme
» il étoit le meilleur
» mari du monde il y
» consentit & retarda
» son département
» pour aller en Alle-
» magne jusqu'à après
» qu'elle auroit fait
» son entrée dans Pa-
» ris... Le sacre de la
» reine se fit avec la
» plus grande magni-

1610. l'horreur redoubler dans son cœur. Il venoit l'ouvrir tout entier à moi, dans cet état d'amertume & d'accablement, dont je le reprenois comme d'une foi-

voir la cause : » Je posoit à faire les dé-
 » songeois qu'on vous votions » Mamie ,
 » donnoit un coup de » confessez-vous pour
 » couteau sur le petit » vous & pour moi «.
 » degré. Loué soit Aux courtisans, en leur
 » dieu, répondit Hen- montrant le dauphin :
 » ri, que ce n'est qu'un » Voici votre roi «. Il
 » songe ». Le même parlant de l'entrée de
 écrivain joint à toutes la reine » Cela ne me
 ces prédictions, plu- » touche, je ne le vei-
 sieurs paroles de Henri » rai pas . Ne nous
 IV. comme autant de » pas tant le vendredi ;
 traits de ce pressenti- » car nous pleurerons
 ment secret qu'à le » le dimanche , &c.
 cœur, d'une fatalité t 2 l 4 p 610. & s. lrv.
 inévitable ; c'est ainsi Morizot remarque
 du moins qu'on en ju- qu'au couronnement
 ge après l'événement. de la reine, le peintre,
 telles sont celles-ci, au lieu d'énaillet l'e-
 qu'il dit à la reine cussion d'argent, com-
 » Mamie, si cela ne se me le porte la maison
 » fait jeudi, je vous de Médicis, le paignit,
 » assure que vendredi par ignorance, de cou-
 » passe, vous ne me leur de châtaigne, qui
 » verrez plus . non , est la couleur des red-
 » vendredi je dirai, ves, & qu'au lieu de
 » adieu «. Une autre palmes, il le ceignoit de
 fois » Passez, passez, cordes enroulées.
 » madame la régente. autre remarque le vol.
 A la même, qui se dis- te. l'fens. n 25 f-5 11.

blesse impardonnable Ses propres paroles feront une toute autre impression, que tout ce que je pourrois dire » Ah !
 » mon ami, me disoit il, que ce sacre
 » me déplaît ! Je ne sçais ce que c'est ;
 » mais le cœur me dit qu'il m'arrivera
 » quelque malheur » Il s'asseyoit en
 disant ces paroles, sur une chaise basse
 que j'avois fait faire exprès pour lui &
 qui ne partoît point de dedans mon ca-
 binet, & livre à toute la noirceur de ces
 idées, il frappoit des doigts sur l'étui
 de ses lunettes, en rêvant profondé-
 ment. S'il sortoit de cette reverie, c'e-
 toit pour se lever brusquement, frap-
 pant des mains sur ses cuisses, & pour
 s'écrier, » Pardieu ! je mourrai dans
 » cette ville, je n'en sortirai jamais :
 » ils me tueront, je vois bien qu'ils
 » mettent toute leur dernière ressource
 » dans ma mort. Ah ! maudit sacre ! tu
 » seras cause de ma mort. Mon Dieu !
 » sire, lui dis je un jour, à quelle idée
 » vous livrez-vous là ? si elle continue,
 » je suis d'avis que vous rompiez ce sa-
 » cre & couronnement, & voyage &
 » guerre le voulez vous ? cela fera
 » bientôt fait. Oui », me dit il enfin,
 après que je lui eus tenu ce même dis-

1610.

courts deux ou trois fois, » oui, rompez
 » le sacre, & que je n'en entende plus
 » parler; j'aurai par ce moyen l'esprit
 » guéri des impressions que quelques
 » avis y ont faites; je sortirai de cette vil-
 » le & ne craindrai plus rien. A quels
 » traits reconnoîtra-t-on ce cri secret &
 » importun du cœur, si on le méconnoît
 » à ceux ci? » Je ne veux point vous céler,
 » me disoit-il encore, qu'on m'a dit que
 » je devois être tué à la première magni-
 » ficence que je ferois, & que je
 » mourrois dans un carosse, & c'est ce
 » qui fait que j'y suis si peureux. Vous
 » ne m'aviez, ce semble, jamais dit
 » cela, sire, lui répondis-je. Je me suis
 » plusieurs fois étonné, en vous enten-
 » dant crier dans un carosse, de vous voir
 » si sensible à un si petit danger, après
 » vous avoir vu tant de fois intrépide
 » au milieu des coups de canon & de
 » mousquet, & parmi les piques & les
 » épées nues. Mais puisque cette opi-
 » nion vous trouble jusqu'à ce point,
 » en votre place, sire, je partirois dès
 » demain; je laisserois faire le sacre sans
 » vous, ou je le remettrois à une autre
 » fois, & de long-tems je ne rentrerois
 » ni dans Paris, ni dans aucun carosse.
 » Voulez vous que j'envoie tout à cette

« heure à Notre-Dame & à Saint Denis
 « faire tout cesser & renvoyer les ou- 1610
 « vriers ? Je le veux bien, me dit encore
 « ce prince, mais que dira ma femme ?
 « car elle a merveilleusement ce sacré en
 « tête. Elle dira ce qu'elle voudra », re-
 pris-je, voyant combien ma proposi-
 tion avoit fait de plaisir au roi, « mais
 « je ne sçaurois croire, que quand elle
 « sçaura la persuasion où vous êtes,
 « qu'il doit être la cause de tant de mal,
 « elle s'y opiniâtte davantage »

Je n'attendis point d'autre ordre
 pour aller donner celui d'interrompre
 les préparatifs du couronnement. Ce
 n'est qu'avec un véritable regret que
 je me vois obligé de dire, que quel-
 ques efforts que je fisse, je ne pus ja-
 mais engager la reine à donner cette
 satisfaction à son époux. Je passe sous
 silence les sollicitations, les prières &
 les contestations que j'employai pen-
 dant trois jours entiers, pour tâcher
 de la fléchir (15) Ce fut à ce prince
 à céder, & comme après tout il étoit

(15) Ceci détruit ce que la reine ne sou-
 que Mathieu assure | hant point d'être
 contre le sentiment de | couronné Ibid. 804
 tous les historiens, |

1610.

le premier dans certains momens, à se reprocher à lui-même ses frayeurs ; il cessa d'en parler & de m'en faire parler à la reine. Les ouvriers furent mis pour la seconde fois en besogne ; mais Henri n'en revint pas moins fortement à ses premières appréhensions, qu'il m'exprimoit ordinairement par ces paroles-ci, qu'il avoit souvent dans la bouche : « Ah ! mon ami, je ne » sortirai jamais de cette ville ; ils me » tueront ici. O maudit sacre ! tu seras » la cause de ma mort ». Je n'ai pas dû oublier ces tristes paroles.

Il y a dans tout ceci quelques particularités plus secrètes, que je crois devoir supprimer. Je pousserois le silence beaucoup plus loin, si ce n'est qu'il me paroît inutile pour les choses dont mes domestiques, ou d'autres personnes ont eu quelque connoissance. Le fait suivant est dans ce genre. Schomberg, qui vivoit avec moi dans une familiarité qui auroit presque pu le faire regarder comme de la maison, y étant un jour à dîner, un page vint lui apporter un billet, que je remarquois qu'il lui glissoit par dessous son bras, avec un fort grand mystère. J'en badinai avec lui, comme si ce billet le convainquoit d'une mait-

gue galante Il me répondit que sans l'avoir lu, il croyoit pouvoir m'assurer que ce n'étoit pas ce que je pensois, mais qu'il me promettoit que de quelque secret dont il fût question, il ne m'en cacheroit rien. Le billet ne contenoit que deux mots. Lorsqu'il fut de table, il se fut approché d'une fenêtre pour le lire, il me le mit entre les mains, en me disant qu'il étoit de mademoiselle de Gournai, nom qui devoit d'abord m'oter tout soupçon de galanterie, si je la connoissois, & qu'elle le prioit qu'elle put parler à lui tout présentement, pour une affaire de grande conséquence. Il me promit de revenir incontinent me dire de quoi il s'agissoit & il étoit en effet de retour au bout d'une demi heure.

1610

Mademoiselle de Gournai avoit appris d'une femme, qui avoit appartenu à madame de Verneuil (16), qu'il y avoit actuellement une conspiration formée contre la personne du roi. Ayant demandé à cette femme le nom

(16) L'auteur veut parler de Jacqueline de Varennes le Voyet, du village d'Orléans, tante Esprit

non de Abilis femme d'Isaac de Varennes écuyer sieur de Comman, d'Escoman, ou

des personnes qui y entroient, celle ci
 1610. lui avoit nommé la marquise de Ver-
 neuil même, monsieur N. & quelques
 d'Escouman; c'est sous
 ce premier nom qu'elle
 est bien connue, & son
 histoire fait un inci-
 dent au procès de Ra-
 vaillac, trop impor-
 tant, pour le passer
 sous silence; nous y re-
 viendrons plus d'une
 fois. » Elle avoit don-
 » né, disent les mé-
 » moires pour servir à
 » l'histoire de France,
 » p. 357. sa déclara-
 » tion par écrit, qui
 » contient un détail
 » bien circonstancié de
 » la conjuration & des
 » desseins de Ravail-
 » lac, dont elle disoit
 » auteurs le duc d'E-
 » pernon & la marquise
 » de Verneuil. Le
 » roi, la reine, & tous
 » ceux auxquels elle
 » adressa, pour dé-
 » couvrir ce qu'elle
 » savoit, ne voulsu-
 » rent point l'enten-
 » dre, & la traitèrent
 » de folle. Le mardi 25
 » janvier 1611 (c'est
 » procès ne fut con-
 » sommé que bien
 » avant dans l'année
 » suivante) les cham-
 » bres furent assem-
 » blées sur le fait de la
 » Coman, où furent
 » décernées quelques
 » prises de corps &
 » ajournemens per-
 » sonnels. La Villiers-
 » Hotman, la prési-
 » dente Saint-André &
 » la charlotte du Til-
 » let, sa sœur, y com-
 » parurent. La Coman
 » parloit bien & de bon
 » sens, résolue, ferme
 » & constante en ses
 » réponses & accusa-
 » tions, munie de rai-
 » sons valables & preu-
 » ves très-fortes, qui
 » rendoient ses juge-
 » ments étonnés. Elle
 » avoit été autrefois à
 » la reine Margot, &
 » à laquelle même elle
 » adressa, pour la
 » couvrir de cette
 » accusation, une
 » lettre d'apologie,

autres, ce qui fit prendre le parti à
cette demoiselle, de faire passer cet avis 1610

« dont la rein régente
« bien avertie, dit que
« c'étoit une mauvaise
« femme, qui accusoit
« tout le monde ne
« sçavoit si enfin elle
« ne l'accuseroit point
« elle-même. Les re-
« proches qu'elle & la
« du Tillet se firent à la
« confrontation, sur
« leur mauvaise vie
« sont plaisans. Si la
« Coman ne se fut en-
« lée que de ce métier
« la elle n'en eut été
« guère recherchée ;
« mais l'autre est trop
« hâzardeux ; car à se
« bander contre les
« grands il y a souvent
« perte de biens & de
« vie : c'est ce qui me
« fait craindre pour
« elle. Il est maiq é-
« à la marge, sur cette
« du Tillet Charlotte
« du Tillet fille d'ia-
« magne de la cons-
« dence de la marquise
« de Verneuil ; c'est

« par elle que la de-
« moiselle d'Escoman
« avoit été instruite
« des desseins de Ra-
« vaillac.
« Le dimanche 30
« janvier la marquise
« de Verneuil fut sur
« les dépositions de la
« Coman, ouïe de M.
« le premier président
« depuis une heure
« après midi jusqu'à
« cinq ; & ce au logis
« dudit premier pré-
« sident où il l'avoit
« fait assigner pour
« l'interroger la-des-
« sus. La marge por-
« te encore. » Elle étoit
« accusée par la demoi-
« selle d'Escoman &
« ne fut décrétée que
« d'un assignée pour
« être ouïe lorsqu'il
« s'agit de l'assassinat
« du roi & de crime
« de lèze majesté au
« premier ch. f.
« Le samedi 3 mars,
« la cour assemblée

1610. jusqu'au roi, en le faisant dire à la
 reine, par celle de ses femmes de cham-
 bre qu'on appelloit Catherine. Made-
 » sur le fait de la Co- » lité des accusés, qui
 » man, & autres pri- » toutefois par cet ar-
 » sonniers déferés par » rêt ne demeurerent
 » elle sur l'assassinat du » déchargés: ce qu'il es-
 » feu roi, donna son » fâcha fort, & au re-
 » arrêt qu'on disoit » pos de cet état « La
 » être l'arrêt des aréo- » marge porte » Cet ar-
 » pagites, lesquels re- » rêt ordonne un plus
 » mettoient à cent ans » amplement informé;
 » le jugement d'une » & cependant qu'E-
 » cause où ils trou- » tienne Sauvage, vi-
 » voient trop de diffi- » let de chambre du
 » culté; aussi la cour » sieur d'Entragues pe-
 » n'en trouvant pas » re, & Jacques Gau-
 » peu en cette affaire, » din, accusés & pri-
 » en remit le jugement » sonniers en la con-
 » en une saison plus » ciergerie, seront élar-
 » commode; ouvrant » gis. Il y eut arrêt de-
 » cependant les pri- » finitif, le 31 Juillet
 » sons aux accusés, & y » suivant, qui déclare
 » retenant mademoi- » la marquise de Ver-
 » selle de Coman seu- » neuil, la demoiselle
 » le, qui sembloit en » du Tillet, Gaudin &
 » devoir sortir plutôt » Sauvage, purs & in-
 » que les autres, mais » nocens de l'assassinat
 » le tems ne portoit » du roi, & condamn-
 » pas de faire autre- » la demoiselle d'Esco-
 » ment, & même le » man à finir ses jours
 » premier président, » entre quatre murs.
 » qui assista au juge- » les, tous les biens
 » ment, fut de cet avis, » acquis & confisqués,
 » ayant égard à la qua- » sans réparation.

moiselle de Gournai, en y faisant plus de réflexion, craignit que ce qu'elle faisoit ne fust pas, & elle jeta les yeux sur

2610

» la téméraire accusa-
 » tion est encore or-
 » donné que tous les
 » procès pour raison
 » de ce seront suppri-
 » més. Cette peine est
 » douce si la d'Eco-
 » man accusoit à faux.
 16 p 361 On travail-
 lou à son jugement
 dès le samedi précé-
 dent 23 & les juges se
 trouverent partis, neuf
 contre neuf. pag. 377

Le mercure François,
 ann. 1611. pag. 14 &
 sur porte sur l'affaire
 de la d'Ecoman, un ju-
 gement de tout point
 contraire à celui de
 l'Etoile : & comme ce
 jugement est appuyé
 sur des preuves on ne
 peut se dispenser de y
 rendre. Il y est donc
 prouvé, que cette fem-
 me décriée par la vie
 libertine enfermée à
 l'Hôtel Dieu & en-
 suite au Châtelet qui
 rendit même une sen-
 tence de mort contre

elle, inventa cette ca-
 lomnie pour s'ouvrir
 une entrée & se faire
 un mérite auprès de la
 reine Marguerite ;
 qu'ayant accusé la
 marquise de Verneuil
 de lui avoir adressé Ra-
 vaillac, avec une lettre
 pour le faire parler à la
 du Tillet ; & celle-ci,
 d'avoir fait entrer ce
 meurtrier dans sa
 chambre, lorsqu'elles
 y étoient toutes deux ;
 elle fut convaincue sur
 ce fait seul de plusieurs
 mensonges entre au-
 tres de n'avoir jamais
 vu, & de ne pas même
 connoître Ravaillac ;
 qu'elle n'en entendit
 en effet parler pour la
 première fois que
 lorsqu'il fut conduit
 dans la conciergerie
 où elle étoit aussi ; ce
 qu'il prouve par les
 propres paroles de cet-
 te femme ; que Gau-
 din dans la confron-
 tation, la couvrit de

1610. s'exécuter avec toute la magnificence qu'on attendoit de si grands préparatifs ; elle devoit durer plusieurs jours,

du procès de Ravail-
lac, par le parlement
de Paris. A cecy proche
qu'on fait à ses juges,
on joint celui de n'a-
voir point fait, ou du
moins fort peu & de
très-foibles informa-
tions, sur la mort de
quelques personnes
détenues pour ce sujet
dans les prisons, qui a
paru à plusieurs per-
sonnes n'être pas natu-
relle, d'avoir négligé
d'yjourner & d'inter-
roger beaucoup d'au-
tres personnes, dont
on pouvoit tirer de
grandes lumières, tel-
les que la mere du
parricide, qui sçavoit
bien qu'il étoit parti
d'Angoulême le jour
de Pâques, sans avoir
satisfait à son devoir
paschil, plusieurs de
ses parens, qu'il avoit
nommés dans son in-
terrogatoire ; le curé
de Saint-Severin, le
pere de Sainte Marie-

Magdelaine des Feuil-
lans, les Capucins
d'Angoulême, qui lui
avoient donné un
cœur de coton, en-
fermé dans un reli-
quaire, avec du bois
de la vraie croix, du
moins ils le lui fai-
soient accroire, & ce-
la, disoient-ils, pour
le guérir d'une fièvre
qu'il avoit, de n'avoir
point entendu non
plus le sieur Guille-
baut, chanoine d'An-
goulême, le pere Gil-
les Osières, ancien
gardien des cordeliers
de Paris, le Fevre au-
tre jeune cordelier,
plusieurs arméniers
du cardinal du Perron,
que Ravaillac dit qu'il
reconnoitroit bien de
visage, mais dont il ne
sçavoit pas les noms ;
les nommés Billaud,
Bréteau, Collart, de
Bois, de Luzy, &c.
On s'est encore plaint
que Ravaillac avoit

& être terminée par la principale de

1610

été si peu soigneusement gardé dans sa prison que pendant treize jours qu'elle dura, il ne se présenta presque personne pour le voir auquel on ne le laissa parler. Une dernière plainte plus grave encore si le fait étoit vrai c'est qu'à la première trade des chevaux Ravailac ayant demandé qu'on reçût sa déposition il dicta un testament de mort, que le greffier Voisin écrivit si mal que quoique cette pièce existe encore aujourd'hui, dit-on, il n'y a point d'écrivains-jurés quelquelables qu'ils soient, qui aient pu en déchiffrer un seul mot.

Ce sont toutes ces considérations qui portent une infinité de personnes à juger que le parlement n'en a point usé que par la crainte que la vérité ayant été découverte

& rendue publique, il ne se mit lui-même dans la nécessité de poursuivre à toute rigueur, un trop grand nombre & de trop puissantes têtes. Ce seroit peine perdue que de vouloir s'attacher à persuader le contraire à toutes ces personnes. Mais enfin, puisque par la suppression des pièces de ce procès, il ne reste plus aujourd'hui assez de lumières pour pouvoir prononcer avec connoissance de cause sur un fait, lequel même en son tems n'a jamais pu être éclairci, on doit au moins convenir qu'il y a de la témérité dans tous les jugemens qu'on porte ainsi sur cette affaire, après un espace de cent trente années qui se sont écoulées depuis ; & à Dieu ne plaise que je m'expose moi-même à en courir les reproches. Si pour satisfaire aux

1610

toutes, le dimanche 16 mai (18). Le roi avoit la complaisance pour la reine d'assister à un spectacle qui lui perçoit le cœur; mais aussi il comptoit qu'après

loix préférées à tout auteur de mémoires, je me suis assujetti à joindre à mon texte, ici & à la fin de ce livre, tout ce que j'ai pu ramasser dans les historiens les plus dignes de foi, sur ce fait particulier, ainsi que je l'ai pratiqué par rapport à tous les points historiques qu'on avus dans cet ouvrage, ma justification, suppose pourtant qu'il en soit besoin dans une chose si simple, vient de ce que j'y expose le pour & le contre avec la même impartialité. Et pour répondre d'un autre côté, à ceux qui pourroient se plaindre qu'après tous ces éclaircissements, ils ne voyent rien de décidé, ce n'est pas ma faute, si ne se présente sur toute cette matière,

que des conjectures; & même des conjectures qui souvent se détruisent l'une l'autre.

(18) La cérémonie du sacre, ou couronnement, se fit à Saint-Denis, le jeudi 11 mai, avec une magnificence & des apprêts dont on peut voir le détail dans le *Merc. Fr. de P. Math. le vol. 93* 61 *M. J. royale*, & les autres historiens. Celle à laquelle on se préparoit pour le dimanche suivant, étoit l'entrée de la reine dans Paris, dont la pompe devoit encore surpasser celle du couronnement. « Henri IV disoit le mardi J'irai coucher à Saint-Denis notre « mardi, j'en reviens « mercredi, j'en reviens « jeudi, j'en reviens « ordre à mes arrières « de dire, la « de dire, la « de dire, la »

cela rien ne le reuendrait plus , & il 1610
 avoit nommé pour le jour de son de-
 part, le lendemain même de cette fête,
 lundi 17 mai. Pour moi, je n'aurois
 pas attendu jusqu'à ce jour pour par-
 ur, si dans le moment que je m'y pré-
 parois, une grande douleur que je sen-
 tis dans le cou & dans la gorge, causée
 par mon ancienne blessure, ne m'avoit
 obligé de me mettre entre les mains des
 médecins, qui jugerent à propos de
 me faire prendre le bain dans ma cham-



» se fera l'entrée de » ma femme; jeudi les » noces de ma fille de » Vendôme; mardi le » festin » le mercredi » di à cheval. <i>Marsh.</i> <i>ibid. pag 304.</i> Cet his- toire parlant de la cé- rémonie du couronne- ment, faite à S. Denis » Henri IV s'étonna » dit il, de ce que l'am- » bassadeur d'Espagne » ne se découvroit » point dans l'église » Cécogne lui dit que » le feu roi d'Espagne » ne faisoit que tirer » son chapeau à l'élé- » vation, » le remet-	» tout inconnu, » comme s'il eût salué » un gentilhomme de » cinq cens livres de » rente. Et à cela le roi » dit: Si nous avions » le ressentiment de la » religion tel que nous » le devons avoir » nous apporterions » bien plus de révéren- » ce à ces mystères, » que nous ne faisons; » car il faut croire que » depuis les paroles de » la consécration pro- » noncées, jusqu'à la » communion J'esus- » Christ est toujours » présent sur l'autel
--	---

1610.

bre, trois matins de suite. Je ne portois aucune envie à tous ceux qui ayant pu demeurer pendant ce tems-là à Paris, couroient avec empressement voir la cérémonie qui s'y préparoit, l'intérêt si vif que Henri avoit paru y prendre, me l'avoit rendue presque aussi odieuse qu'à lui-même. M. le comte de Soissons trouva qu'on y avoit manqué au cérémonial à son égard, & il prit ce prétexte pour se retirer de la cour mécontent (19).

La cérémonie ayant été suspendue, le vendredi 14 mai, jour bien malheureux ! cet infortuné prince avoit destiné d'en passer une partie à

(19) » On parloit ces, & que l'ayant
 » diversément de cet- » contraindre de lui ac-
 » te retraite. Une cho- » corder ce qu'il ne
 » se est bien certaine, » vouloit point, il ne
 » que sa majesté, » le verroit jamais de
 » après lui avoir ac- » bon cœur. Liqueille
 » cordé tout plein de » parole étant portée
 » choses, contre son » au comte, il mourut
 » gré, lui manda, que » aussi-tôt à cheval.
 » ce qu'il lui avoit » & avec malice la
 » promis, il le tien- » princesse sa femme,
 » droit, mais qu'il » se retira en une d-
 » s'assurât aussi de » les maisons M.
 » n'avoir plus de part pour servir à l'État
 » en ses bonnes gra- France. ann. 1610.

confeter avec moi c'étoit la dernière
 fois qu'il pouvoit le faire avant son 1610
 départ Je ſçais ce qu'il avoit à me dire
 On avoit depuis peu fait courir mali-
 cieusement le bruit, que dans le tems
 qu'il paroiffoit ainſi prêt à fondre ſur la
 maiſon d'Autriche, avec l'appareil le
 plus formidable, il étoit, ſous main,
 d'accord avec elle, non ſeulement de
 ne pas paſſer plus avant, mais encore
 de trahir pour elle ſes allies, moyen-
 nant qu'elle conſentit qu'il gardât pour
 lui même Cleves & toute la ſucces-
 ſion qui avoit été le ſujet de ſon ar-
 mement. On y joignoit une ſeconde
 condition, c'étoit que l'Eſpagne lui
 remit entre les mains le prince & la
 princeſſe de Conde (10) Henri

(10) = Le nonce ſe = dame la princeſſe de
 = trouvant à la fin ſort = Condé qu'il vouloit
 = preſſé de ſa majeſté = ravoir Lors le roi
 = (qui lui demandoit = tout ému en cole-
 = ce qu'on penſoit à = re, & jurant : Non
 = Rome & en Italie, de = Veniſe ſaint griz
 = la gacrie qu'il entre = mais un M... Je la
 = piteou) il répondit = veux ravoir vout-
 = que les plus aviſés = ment & je la raurai
 = avoient opiné que = perſonne ne m'en
 = le principal ſujet de = peut empêcher non
 = ſes armes, étoit ma = pas même le lieute-

1610.

il m'en empêcha, en me disant, qu'il
 sçavoit, à n'en pouvoir douter, que le
 roi seroit venu lui-même à l'arsenal,
 pour peu qu'il eût eu connoissance de
 l'état où j'étois, & qu'il me sçautoit
 fort mauvais gré d'avoir ainsi exposé
 ma santé, sans aucune nécessité. » At-
 » tendez, me dit-il, que j'aye eu le
 » tems de lui parler, & de vous rap-
 » porter ce qu'il m'aura dit : je ne fe-
 » rai qu'aller & venir ». Il ne mit ef-
 fectivement qu'une demi-heure à son
 voyage ; & voici ce qu'il me dit de la
 part de sa majesté : » Monsieur, le roi
 » vous mande que vous acheviez de
 » vous baigner, & vous défend de
 » sortir d'aujourd'hui, parce que M. du
 » Laurens lui a assuré que cela préjudi-
 » cieroit à votre santé ; qu'il a un pe-
 » tit voyage à faire dans la ville, dont il
 » vous parlera, mais que demain (21)
 » sur les cinq heures du matin, il sera
 » sans faute à l'Arseanal, pour résou-
 » dre toutes les affaires avec vous.
 » car il veut partir lundi, à quelque

(21) Henri IV n'avoit changé sa malles de sa-
 en effet. On dit al-
 ler à l'Arseanal que le
 lendemain matin, il

« prix que ce soit qu'il a trouvé que
 « co que vous lui avez dit au sujet de
 « son passage & de tout le reste de
 « son dessein est vrai, & qu'enfin
 « rien ne peut l'en détourner, que le
 « défaut de votre personne, ou de la
 « science (ce sont les termes dont il se
 « servit) Il vous ordonne donc, con-
 « tinua La Varenne, de l'attendre
 « demain en robe de chambre & en
 « bonnet de nuit, afin que vous ne
 « vous trouviez pas incommodé de
 « votre dernier bain il m'a même dit
 « que s'il vous trouve habillé, il se
 « fâchera » A quoi La Varenne ajouta
 encore de sa part, qu'il avoit suivi mon
 avis, en faisant passer la lettre écrite à
 l'archiduc, quoiqu'il ne vit dans cette
 démarche, qu'une formalité assez inu-
 tile, étant bien résolu, disoit ce prince,
 de s'en faire croire, d'une façon ou
 d'une autre Mes domestiques m'ont
 dit qu'ils m'avoient tous remarqué,
 après que La Varenne fut sorti de chez
 moi, un fond de tristesse, dont ils ne
 comprirent point la cause, comme en
 effet elle n'en avoit aucune.

Je venois d'entrer dans ma garde-
 robe sur les quatre heures après midi.

1610.

» ne put jamais prendre aucun repos, & fut
 » en continuelle inquiétude. Le matin, s'étant
 » levé, dit qu'il n'avoit pas dormi, & qu'il
 » étoit tout mal-fait sur quoi M. de Vendôme
 » me supplia sa majesté de se vouloir bien
 » garder, même ce jour, auquel on disoit
 » qu'il ne devoit pas sortir, parce qu'il lui
 » étoit fatal. Je vois bien, lui répondit le roi,
 » que vous avez consulté l'Almanach, & on
 » parler de ce fou de La-Brosse, de mon cousin
 » le comte de Soissons c'est un vieux fou, &
 » vous êtes encore bien jeune & guère sage,
 » & sur ce le duc de Vendôme fut avertir la
 » reine, qui pria le roi de ne pas sortir du
 » Louvre, le reste du jour. à quoi il fit la
 » même réponse « *P. de l'Etoile.*

» Sa majesté alla ensuite voir la messe
 » aux Feuillans, où ce misérable le suivit, en
 » intention de le tuer, & a confessé depuis,
 » que sans la survenue de M. de Vendôme
 » qui l'empêcha, il eût fait son coup la-
 » dedans «. *Ibid.*

» Fut remarqué que le roi avoit beaucoup
 » plus de dévotion que de coutume, & plus
 » longuement se recommanda à Dieu ce
 » jour même. La nuit qu'on pensoit qu'il dor-
 » mit, il se mit sur son lit à prier Dieu à deux
 » genoux, & dès qu'il fut levé, s'étant retiré
 » pour cet effet en son cabinet, pour ce qu'on
 » voyoit qu'il y demeurait plus long-temps
 » qu'il n'avoit accoutumé, fut interrompu,
 » de quoi il se fâcha, & dit : ces gens-ci en-
 » pêcheront-ils toujours mon bien ? *Ibid.*

» Après le dîner, le roi s'est mis sur son lit

« pour dormir, mais ne pouvant recevoir de
 « sommeil il s'est levé triste, inquiet & re-
 « veur, & a promené dans sa chambre quel-
 « que temps & s'est jeté dezeches sur son lit,
 « mais ne pouvant dormir encore, il s'est levé,
 « & a demandé a l'exempt des gardes quelle
 « heure il est. L'exempt lui a répondu qu'il
 « étoit quatorze heures. « a dit : « non, je n'ai
 « votre majesté triste & vous peussiez, il vous
 « droit mieux prendre un peu d'air, cela la ré-
 « jouirait. C'est bien dit, & bien dit, lui a ré-
 « pondu mon carrosse j'irai à l'école, & j'ai
 « le duc de Sully, & le cardinal, & le
 « bailli aujourd'hui. »

1611

1610.

» roi : allez seulement où je vous ai comman-
 » dé , & m'en rapportez réponse Pour le
 » moins , Sire , repliqua Vitry , que je vous
 » laisse mes gardes. Non , dit le roi : je ne
 » veux ni de vous , ni de vos gardes ; je ne
 » veux personne autour de moi Entrant dans
 » le carrosse , & pensant , comme il est à pré-
 » supposer , aux mauvaises prophéties de ce
 » jour , qu'on lui avoit voulu mettre en la
 » tête , demanda à l'un des siens , le quantième
 » du mois il étoit ; c'est le 13 ; Sire , non ,
 » dit un autre , c'est le 14. Il est vrai , dit le
 » roi , tu sçais mieux ton Almanach que ne
 » fait pas l'autre , & se prenant à rire , entre
 » le 13 & le 14 , dit-il . & sur ces mots , fait
 » aller le carrosse. « *L'Etoile.*

» Il dit au cocher : mettez-moi hors de
 » céans Quand il fut devant l'hôtel de Lon-
 » gueville , il renvoya tous ceux qui le sui-
 » voient. On lui demanda encore une fois ,
 » où iroit le carrosse. Il dit A la croix du
 » Tiroir Et quand il y fut , il dit Au Cime-
 » tière S. Innocent . Ravallac demeura lon-
 » guement au Louvre , assis sur les pierres de
 » la porte , où les laquais attendent leurs mai-
 » tres. Il pensoit faire son coup entre les deux
 » portes le lieu où il étoit lui donnoit quel-
 » que avantage , mais il trouva que le duc
 » d'Epernois étoit en la place où il jugeoit que
 » le roi se devoit mettre. « *M. d'Amboise.*

Ce prince étoit dans le fond du carrosse ,
 dont il voulut , pour son malheur , qu'on le
 couvrit de tous les mantelets , parce qu'il faisoit beau-
 temps , & qu'il prenoit plaisir à voir en passant ,

les préparatifs qu'on faisoit par toute la ville pour l'entrée de la reine. Il avoit à côté de lui à sa droite le duc d'Épernon les maréchaux de Lavardin & de Roquelaure étoient à la portière droite le duc de Montbazon & le marquis de La Force proche de lui à la portière gauche ; & sur le devant le marquis de Murebeau & Du Mellis-Liancourt son premier écuyer. Un capitaine de ses gardes, étoit allé par son ordre au Palais pour hâter les préparatifs de l'entrée de la reine, & il avoit fait demeurer ses gardes au Louvre, de manière qu'il n'étoit suivi que d'un petit nombre de gentilshommes à cheval & de ses valets de pied. *Périsse Mathieu L'Etoile N. Regard. Ibid*

Le carrosse courant de la rue Saint Honoré dans celle de la Féronnerie qui étoit alors fort étroite & encore rétrécie par les bouliques adossées au mur du cimetière des Innocens ; un embarras, formé par la rencontre d'une charrette chargée de vin, qui se présenta à droite, & d'une autre chargée de foin qui venoit à gauche, l'obligea de s'arrêter dans le coin de cette rue vis à vis l'étude d'un notaire nommé Poutrain. Les valets de pied entretient dans les charniers, pour rejoindre plus facilement le carrosse à l'autre bout de la rue ; il n'en resta que deux à la suite du carrosse dont l'un s'avança pour dissiper l'embarras ; & l'autre prit ce moment pour renouer la jarretière. *Ibid*

Ravallac, qui avoit suivi le carrosse depuis le Louvre, voyant qu'il étoit arrêté,

1610.

& qu'il n'y avoit personne à l'entour, s'avança du côté où il avoit remarqué qu'étoit le roi, le manteau pendant sur l'épaule gauche, & lui servant à cacher le couteau qu'il tenoit dans sa main. Il se glissa entre les boutiques & le carrosse, ainsi que faisoient ceux qui cherchoient à passer, & s'appuyant d'un pied sur un des rais de la roue, de l'autre sur une borne, il tira un couteau tranchant des deux côtés, & en porta un coup au roi, un peu au-dessus du cœur, entre la troisième & la quatrième côte, dans le tems que ce prince étoit tourné vers le duc d'Epernon, lisant une lettre : ou, selon d'autres, panché vers le maréchal de Lavardin, auquel il parloit à l'oreille. Se sentant frappé, Henri s'écria. *Je suis blessé*. Mais dans l'instant même, l'assassin qui s'étoit apperçu que la pointe du couteau avoit été repoussée par los de la côte, redoubla d'une si grande vitesse, qu'aucun de ceux qui étoient dans le carrosse, n'eut le tems de s'y opposer, ni même de l'appercevoir. Henri en haussant le bras, ne donna que plus de prise à ce second coup, qui porta droit dans le cœur, selon Périclès & l'Étoile, & selon Rigault & le Mercure François, proche l'oreille du cœur, dans la veine cave, qui en fit couper ce qui faisoit jetter à ce malheureux prince, le sang à gros bouillon, par la bouchée & par l'ouverture de la blessure, lui ôta la vie, sans qu'il pût faire autre chose, que pousser un grand soupir, ou, comme le dit Marthieu,

proférer d'une voix éteinte, ce peu de mots
Ce n'est rien. Le meurtrier passa jusqu'à frap-
 per un troisième coup que le duc d'Épernon
 reçut dans la manche. *Ibid.*

L'opinion de l'auteur du *Mercur* François,
 est que Henri IV expira du premier coup
 « Le premier coup dit-il, porta entre la cin-
 « quième & sixième côte, perça la veine in-
 « térieure, vers l'oreille du cœur & par-
 « vint jusqu'à la veine cave, qui se trou-
 « vant percée fit à l'instant perdre la paro-
 « le & la vie à ce grand Monarque; quant au
 « second il ne pénétra pas avant & n'effleura
 « guère que la peau » *Mercur François*

L'Ecrivain qui nous a donné la vie du duc
 d'Épernon pense d'une façon bien plus
 singulière. Il avance sans aucune preuve,
 que le duc d'Épernon qui vit porter le se-
 cond coup avança le bras pour le parer
 & même qu'il le reçut en partie dans la
 manche de son habit qui en fut percée.
 Il a sans doute voulu faire honneur à son
 héros par ce trait; mais je ne sçais si l'y
 pensoit bien lorsqu'il ajoute tout de suite,
 que l'assassin après ce second coup eut
 le tems d'en porter un troisième, mortel
 comme le se ond & que le roi reçut à
 plein. Comment, si le du d'Épernon apper-
 çut assez le premier de ces deux coups,
 pour le détourner en partie lui & les au-
 tres ne purent ils pas empêcher le coup
 suivant? Cet historien est donc dans le cas
 d'avoir beaucoup trop prouvé & si ce n'est
 qu'heureusement pour lui, il est très facile

1610.

de le convaincre d'erreur, son rapport même pourroit devenir une accusation contre le duc d'Epemon. *Vie du duc d'Epemon*, 2. Part. pag. 238.

» Chose surprenante ! Nul des seigneurs,
 » qui étoient dans le carrosse, n'a vu frap-
 » per le roi, & si ce monstre d'enfer eût
 » jetté son couteau, on n'eût sçu à qui s'en
 » prendre ; mais il s'est tenu là comme pour
 » se faire voir, & pour se glorifier du plus
 » grand des assassinats « Péréfixe dit la même chose, & ce sentiment est plus conforme au caractère dont on nous représente Ravail-
 » lie, que ce que dit le continuateur de M. de
 » Thou, que ce fut l'agitation & le trouble de
 » son esprit qui l'empêcherent de s'enfuir, de
 » se cacher, ou de laisser tomber le poignard.
 » Il confessa, dit au contraire Matthieu, qu'il
 » donna dans le corps du roi comme dans une
 » botte de foin « *L'Etoile Ibid*

» Les six seigneurs qui étoient dans le
 » carrosse, en descendirent incontinent ;
 » les uns s'empressant à se saisir du princi-
 » pal, & les autres autour du roi ; mais un
 » d'entr'eux voyant qu'il ne parloit point,
 » & que le sang lui sortoit par la bouche,
 » s'écria. *Le roi est mort.* A cette parole il
 » se fit un grand tumulte, & le peuple qui
 » étoit dans les rues, se jettoit dans les bou-
 » tiques les plus proches, les uns sur les au-
 » tres avec pareille frayeur, que si la ville
 » eût été prise d'ennemis. Un des seigneurs,
 » (le duc d'Epemon) soudain s'avisant de lui
 » que le roi n'étoit que blessé, & qu'il la

« avoit pris une foiblesse. On demande du
 « vin & tandis que quelques habitans se di-
 « ligentent d'en aller quérir on abbat les
 « portieres du carrosse & dit on au peuple
 « que le roi n'étoit que blessé, & qu'il le re-
 « menoient vîtement au Louvre pour le faire
 « panser » *Mercure François Ibid.*

« Je courus lors comme un insensé, &
 « pris le premier cheval que je trouvai &
 « m'en vins à toute bride au Louvre. Je
 « rencontrai devant l'hôtel de Longueville
 « M. de Belancourt qui revenoit du Lou-
 « vre & me dit *Il est mort* Je courus
 « jusqu'aux barrières que les gardes Fran-
 « çaises avoient occupées & celles des
 « Suisses les piques baissées & passâmes,
 « M. le Grand & moi sous les barrières
 « & puis courumes au cabinet du roi où
 « nous le vîmes étendu sur son lit & M. De
 « Vie conseiller d'état, assis sur le même lit,
 « qui lui avoit mis la croix de l'ordre sur la
 « bouche & lui faisoit souvenir de Dieu
 « Malon son premier médecin, étoit à la
 « ruelle pleurant, & des chirurgiens qui
 « vouloient le panser; mais il étoit déjà
 « passé bien vîmes nous une chose, qu'il
 « fit un soupir ce qui en effet n'étoit qu'un
 « vent qui sortoit. Alors le premier méde-
 « cin cria : *Ah ! c'en est fait, il est passé*
 « M. le Grand en arrivant se mit à ge-
 « nouil à la ruelle du lit & lui tenoit une
 « main qu'il baisoit, & moi, je me étois jeté
 « à ses pieds que je tenois embrassés pleu-
 « rant amplement. M. de Gausse arriva lors

1610. » aussi, qui le vint embrasser, &c. « *Mém. de Bassompierre, tom I. p. 297.*

» La reine reçut dans son cabinet cette
 » triste nouvelle, & toute émue, en sortit
 » incontinent pour aller voir celui qu'elle
 » honoroit le plus en ce monde, privé de
 » vie. Mais M. le chancelier, qui étoit lors
 » au conseil, où pareil avis étoit venu,
 » étant monté vers elle, la rencontra à la
 » sortie, & l'arrêta. Elle, dès qu'elle le vit,
 » lui dit : *Hélas ! le roi est mort* Lui, sans
 » faire semblant d'aucune émotion, lui ré-
 » pndit : *Votre majesté m'excusera, les rois*
 » *ne meurent point en France.* Puis l'avant
 » priée de rentrer dans son cabinet, il lui
 » dit Il faut regarder que nos pleurs ne
 » rendent nos affaires déplorables, il les faut
 » réserver à un autre tems Il y en a qui pleu-
 » rent, & pour vous & pour eux c'est à vo-
 » tre majesté de travailler pour eux & pour
 » vous nous avons besoin de remèdes, &
 » non de larmes. « *Mercur. François. Ibid.*

» A cinq heures du soir, il n'y avoit
 » qu'au Louvre qu'on sçut certainement la
 » mort du roi, dans le quartier même de
 » la Féronnerie, où il avoit été tué, on
 » croyoit qu'il avoit été blessé seulement.
 » Ce bruit parvint aux Augustins avant la
 » fin de l'audience ; le bruit, le murmure
 » qui augmentoient chaque instant, par
 » les gens qui se rendoient dans le cour,
 » qui est devenu la salle de la grand cham-
 » bre, parvint bientôt jusqu'aux oreilles de
 » M. de Blanchemesnil, deuxième président
 » de la grand chambre, & immédiatement le

11 nant l'audience en icelle. A ce bruit il
 12 se leva comme pour recueillir les avis sur
 13 la cause qui se plaidoit; mais au lieu de
 14 parler de la cause il remonte a la cham-
 15 bre l'importance de ce bruit qui ne pou-
 16 voit être sans qu'il fût arrivé quelque
 17 funeste accident, les disposa a lever le
 18 siège & rompre l'audience ce qui fut
 19 exécuté. On envoya querir sur le champ
 20 messieurs les gens du roi. Des qu'ils furent
 21 arrivés ils furent députés pour aller au
 22 Louvre pour apprendre l'état des affaires
 23 & la volonté du roi. D'un autre côté les
 24 princes, ducs & grands seigneurs qui étoient
 25 à Paris s'étoient rendus en hâte au Louvre
 26 pour servir le roi. Le sieur de Vury eut
 27 ordre d'assembler tous les enfans du roi en
 28 une chambre & sur tout le roi a présent
 29 régnant & que personne n'eût a approcher
 30 d'eux. Les ducs de Guise & d'Epernon so-
 31 rent chargés de faire monter a cheval le
 32 plus de noblesse qu'il se pourroit & aller
 33 par toute la ville dire que le roi n'étoit point
 34 mort, mais seulement blessé. Le Jay lieu-
 35 tenant civil & Sanguin prévôt des mar-
 36 chands eurent ordre de faire fermer les
 37 portes de la ville de s'emparer des clefs
 38 de prendre tous leurs officiers d'empêcher
 39 toutes émeutes & attroupemens. Les
 40 gardes qui étoient dans les faubourgs eu-
 41 rent ordre de se venir placer sur le Pont-
 42 Neuf dans la rue Dauphine & aux envi-
 43 rons des Augustins; afin d'investir le parle-
 44 ment, & le contraindre, & il fallut de de-

1610.

» clarer la reine régente... Les gens du roi
 » revenus du Louvre, trouverent aux Augu-
 » tins M. le premier président, qui s'y étoit
 » fait porter en une chaise; auquel, & aux
 » chambres assemblées, ayant confirmé la
 » mort de sa majesté, ils commencerent à dé-
 » libérer sur la réquisition faite par les gens
 » du roi Lors sont entrés dans la grand' cham-
 » bre, M. de Guise & M. d'Epéron, envoyés
 » par la reine, pour voir ce qui se passeroit,
 » &c. « *L'Etoile Pérésf. Ibid.*

» Vers les neuf heures du soir du même
 » jour, un grand nombre de seigneurs al-
 » loient par la ville, & disoient en passant :
 » voici le roi qui vient; il se porte bien,
 » Dieu merci. Comme il étoit nuit, le peu-
 » ple croyant que le roi étoit en cette compa-
 » gnie, se mit à crier à force *Vive le roi.*
 » Ce cri s'étant communiqué d'un quartier
 » à l'autre, toute la ville retentit de *Vive le*
 » *roi* Il n'y avoit que les quartiers du Louvre
 » & des Augustins où l'on scût la vérité. « *Ibid.*

» Le soir on pansa le corps du roi, & lava
 » avec la même cérémonie, que s'il eût été en
 » vie M. du Maine lui donna sa chemise, M. le
 » Grand servit, & l'on me commanda de ser-
 » vir, & représenter la place de M. de Boul-
 » lon. « *M. Bassompierre Ibid.*

» Le samedi 15 du mois de Mai, le corps
 » du roi fut ouvert en présence de vingt-six
 » médecins ou chirurgiens, qui lui trouve-
 » rent toutes les parties si bien conditionnées,
 » qu'il auroit pu vivre encore trente ans, se-
 » lon le cours de la nature.. Son cœur étoit

« peut mais gros & ferré & merveilleuse
 « ment sain. » *L'Etoile Ibid.*

1610

« C'étoit le plus épais estomac au rapport
 « des médecins & chirurgiens que l'on ait
 « vu. Il avoit le poulmon gauche un peu at-
 « taché aux côtes. » *Bassompierre Ibid.*

« Ses entrailles furent envoyées dès l'heu-
 « re même à Saint Denis, sans aucune céré-
 « monie. Les peres Jésuites demandèrent le
 « cœur, & le portèrent à leur église de la Flé-
 « che. Le corps embaumé dans un ce ceul,
 « couvert d'une bierre du bois avec un drap
 « d'or par dessus fut mis dans la chambre du
 « roi sous un dais avec deux autels aux deux
 « côtés sur lesquels on dit la messe dix huit
 « jours durant, puis il fut conduit à Saint
 « Denis » c. » *Peris Ibid.*

Voyez dans les mêmes Histoires plu-
 sieurs autres détails intéressans tant sur ce
 qui se passa dans le parlement & en diffé-
 rens endroits de Paris que sur les cérémo-
 nies sacrées observées en cette occasion.
 Consultez aussi sur ce dernier article les
 Mss. royaux. Vol. 9261

Les mémoires du temps nous présentent
 ici une infinité de remarques & d'anecdotes
 curieuses sur l'assassinat de Henri IV. que
 nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter
 au texte de nos mémoires. Leur nombre seul
 & leur diversité m'embarraissent : car pour ce
 qui est des personnes auxquelles elles ont
 rapport qui sont les Jésuites, le duc d'Esper-
 non & plusieurs d'autres principaux seigneurs du
 royaume, la marque de Venise & le pape

1610.

qu'on suppose qu'elle conduisoit, les officiers de la maison de la reine, &c bien loin que tout cela puisse faire tort à leur mémoire, on conviendra sans peine que leur intérêt demande qu'on ne supprime ni ne déguise aucun de ces traits. puisque toute l'application & la malignité de leurs ennemis n'ayant pu venir a bout d'en vérifier clairement un seul, il en résulte que ce sont autant de calomnies inventées par des gens oisifs & méchants.

Une seule remarque générale & applicable à tous, suffit pour en convaincre. c'est que Ravallac n'a jamais accusé ni même donné lieu de soupçonner aucune de ces personnes qu'il a toujours soutenu au contraire, que personne n'a eu connoissance de son dessein, & qu'il ne l'avoit formé, que parce qu'il avoit entendu dire que le roi vouloit faire la guerre au pape. C'est sur quoi il ne varia jamais Il parla a la question, comme il avoit fait sur la scillette. Les plus violentes douleurs ne le firent point changer de langage. Il protesta, il le répéta sur l'échafaud, qu'il n'avoit eu ni confident, ni complice. » Il se retourna (Ravallac pret a expirer) vers son confesseur, & le pria de lui » donner l'absolution, parce qu'il n'en pou- » voit plus ce que le confesseur lui ayant re- » fusé, disant que cela leur étoit défendu » pour le crime de lèse-majesté au premier » chef, tel qu'étoit le sien, s'il ne vouloit ré- » vélér ses complices - donnez-la moi, dit » Ravallac, à condition qu'au cas que ce q' » je vous ai protesté n'avoir de complices,

« soit vrai & le vray, répondit le confes-
 « seur à cette condition « ouïement, & qu au
 « cas qu'il ne soit ainsi, votre ame au sortir de
 « cette vie s'en va droit à tous les diables;
 « je l'accepte & la reçois dit Ravaiillac à
 « cette condition & ce fut la derniere pa-
 « role qu'il dit à M^{rs}. de Fillefac & Gama-
 « che tous deux hommes de bien & des
 « plus sçus de la Sorbonne. » Paroles tres-
 remarquables venant de celui de tous c^x
 écrivains qui s'est montré le plus libre & le
 plus envenimé *Mémoires pour servir à l'Hist. de*
France pag. 121

Je commence après cette remarque déci-
 sive par ce qui rend de les Jésuites ceux
 de tous qui on été le moins menagés &
 que notre auteur va attaquer les premiers
 au commencement du livre suivant; quoi-
 qu'il ne les nomme pas & je c^xois être en-
 core obligé de rapporter avant tout un
 aveu singulier dans un homme grand crimi-
 que qui fait profession de se pas craindre
 la société & de ne épargner personne. « J'ai
 « eu la curiosité, dit il de lire ce que les
 Jésuites ont répondu aux accusations de
 « leurs ennemis; ce qu'on leur a repliqué,
 « ce qu'ils ont repliqué eux mêmes & il
 « m'a paru qu'en plusieurs choses leurs
 « accusateurs demeritoient en reste. Cela me
 fait croire qu'on leur impute beaucoup de
 « choses dont on n'a aucunes preuves; mais
 « que l'on croit facilement à l'inslization des
 « préjugés. On ne trouve en effet rien de soli-
 « de ni de prouvé dans la déclamation de Mo-

1610.

nizot & d'une infinité d'autres écrivains anonymes. *Bayle, lettres choisies, T. 1 Lettre 230.*

Entrons dans le détail, par la discussion des paroles attribuées à un Jésuite, parlant à Ravallac. *Mon ami, n'accusez pas les gens de bien.* » Le Pere Cotton même y alla, qui lui » dit qu'il regardât bien *d'accuser des innocens* : parole qui ne tomba pas à terre puis » lui eût bien voulu persuader, s'il eut pu, » qu'il eût été huguenot; lui disant que jamais » on ne lui persuaderoit qu'il pût tomber en » l'esprit d'un catholique Romain, de perpé- » tuer un si mauvais acte; mais celui-ci se » moqua dudit P. Cotton, bien que Jésuite, » comme des autres, lesquels il renvoyoit » plaisamment. vous seriez bien étonnés, di- » soit-il à qui lui demandoit des nouvelles, si » je disois que ce fût vous qui me l'aurez fait » faire. il ne le dit pas au P. Cotton, car en » lui, tout méchant qu'il étoit, restoit encore » quelque scrupule de conscience, pour ne » point scandaliser les freres de la société ». *Journal du regne de Henri IV année 1610.*

Pierre Mathieu, dans l'histoire particulière qu'il a composée de la mort de Henri IV. art. 4. pag. 116 dit que » la reine ju- » geant que si ce misérable Ravallac pou- » voit être conduit au repentir de son cri- » me, il diroit plus librement ce qui l'auroit » induit à le commettre, trouva bon qu'il fût » visité par des docteurs & religieux, qui mis- » sent son ame en telle disposition, qu'elle » appréhendât plus les tourmens éternels que

« les temporels. » Le P. Cotton pouvoit être du nombre de ces religieux ; mais l'auteur ne le nomme pas et partant ne fait nulle mention des paroles qu'on lui attribue. Il ne dit pas que ce P. en abordant Ravallac l'ait appelé *mon ami*. Le P. d'Orléans d'ailleurs ne dit pas un seul mot de ce fait dans la vie du P. Cotton où il étoit naturel d'en parler ; & où il est entré dans un aussi grand détail par rapport à ce père que Mathieu a traité toutes les circonstances de la mort de Henri IV.

« On remarqua deux choses, dit Mézerai, dont le lecteur tirera telle conséquence qu'il lui plaira : l'une que lorsqu'on l'eut pris (Ravallac), on vit venir sept ou huit hommes l'épée à la main qui disoient tout haut qu'il falloit le tuer ; mais ils se cachèrent aussi tôt dans la foule l'autre qu'on ne l'eut mis pas d'abord en prison mais entre les mains de Montguy & qu'on le gardât deux jours dans le hôtel de Rais avec si peu de soin que toutes sortes de gens lui parloient entre autres un religieux qui avoit de grandes obligations au roi l'ayant adoré & l'appellant *mon ami*, lui dit qu'il se donnât de garde d'accuser les gens de bien. » Mézerai a pris apparemment la première de ces remarques de P. Mathieu qui dit que ce fut le baron de Combaumer qui tenant l'épée à la main, contre ce gros d'un ou douze hommes les obligea de se précipiter dans la prison. Mais je ne vois pas quelle conséquence il y a à tirer du premier des deux faits, rapportés par Mézerai, sinon, que des

hommes transportés de colère & de douleur ;
 1610. à cause de la mort du meilleur des rois, ont
 pu d'abord vouloir faire périr l'assassin sous
 leurs coups. Pour le second fait, après ce
 que nous en venons de dire dans la rema-
 que supérieure, il doit du moins paroître bien
 hasardé, supposé que par le religieux qui
 avoit de grandes obligations au roi, l'auteur
 ait voulu faire entendre le P. Cotton. Enfin,
 si ce P. a vu en effet Ravallac, s'il lui a dit,
mon ami, n'accusez pas les gens de bien que
 conclure d'une expression de douceur & de
 charité, qui ne présente par elle-même, ni
 directement ni indirectement, rien d'odieux
 à l'esprit ? *Abr. Hist. Chron. I. 3, p. 1450*

Voici ce qu'on trouve encore en différens
 endroits, à cette occasion, contre les Jésuites.
 » Le P. d'Aubigny, qui avoit confessé Ravail-
 » lac, fut interrogé particulièrement par le
 » premier président, sur le secret de la con-
 » fession, mais il n'en put tirer autre chose,
 » sinon, que Dieu qui avoit donné aux uns le
 » don des langues, & aux autres le don de
 » prophétie, de révélation, &c. lui avoit don-
 » né le don d'oubliance des confessions. au
 » surplus, ajouta-t'il, nous sommes religieux,
 » qui ne sçavons ce que c'est que le monde,
 » qui ne nous mêlons & n'entendons rien
 » aux affaires d'icelui. Je trouve au contrai-
 » re, repliqua le premier président, que vous
 » en sçavez assez, & ne vous en mêlez que
 » trop, & si vous n'en eussiez pas été plus que
 » vous dites, tout se fût mieux passé. » *Mé-
 pour l'Hist. de Fr. 15. t. 2. p. 320 & 321.*

Ce qu'on vient de lire touchant le P d'Aubigny est sans doute le plus tort de tous les traits qu'on a avancés contre les Jésuites. On sçait que Ravallac ayant déposé qu'il connoissoit ce Jésuite qu'il avoit assisté à la messe ; qu'il lui avoit fait part des visions de son imagination troublée &c. il fut confronté avec ce pere qui soumit en face à Ravallac, qu'il ne l'avoit jamais vu &c que tout ce qu'il avançoit étoit de purs mensonges. Le Messire François beaucoup plus croyable que tous les certains que nous venons de citer parce qu'il parle de toute cette affaire avec tant de détail & de netteté qu'on diroit qu'il a entre les mains toutes les pièces du procès. Le Messire François, dis je apres avoir rapporté les circonstances de cette confrontation ajoute : « Le pere d'Aubigny dit à Ravallac qu'il étoit fort méchant & qu'après avoir fait un si méchant acte il ne devoit accuser personne à faux mais se contenter de ses péchés, sans craindre cause de cent mille qui arriveroient. Ravallac admonesté s'il veut reprocher le P d'Aubigny le faite présentement, a dit que non & qu'il le tenoit pour homme de bien bon religieux & le vouloit croire. Pascllement ledit d'Aubigny avoit reprocher & de l'ordonnance qu'il n'y feroit plus reçu si présentement il ne le faisoit adit, qu'il ne vouloit alleguer d'autres reproches sinon que c'étoit un méchant, qui mentoit impudiquement. »

1610.

» sée qu'elle soit à l'écriture & à la raison, elle
 » étoit, à la honte de la raison & de la reli-
 » gion, la doctrine dominante. Mariana, Jé-
 » suite Espagnol, dans un livre intitulé *de*
 » *rege & regis institutione*, tient en effet qu'il
 » est quelquefois permis de tuer les tyrans;
 » quoiqu'il enseigne d'ailleurs, qu'un prince
 » légitime ne peut être tué par aucun patri-
 » culier, de son autorité privée. Les ennemis
 » des Jésuites avançaient, que Ravallac y
 » avoit pris ses premières leçons, qu'il n'a-
 » voit que trop pratiquées. Il est cependant
 » certain qu'il n'avoit jamais lû le livre qu'il
 » ne connoissoit guère, & qu'il ne sçavoit
 » pas assez de latin pour l'entendre; mais la
 » passion ne fait pas tous ces raisonnemens,
 » pour empêcher que la témérité de quelques
 » écrivains ne suscitât dans la suite une pr-
 » reille affaire à tout le corps des Jésuites, le
 » pere Aquaviva défendit dès le 8 Juillet, sous
 » peine d'excommunication & de suspension
 » des ministères sacrés, à tous les sujets de
 » la compagnie, de rien dire, ou écrire
 » qui pût autoriser en aucune façon & sous
 » aucun prétexte, le parricide des rois, que
 » la loi de Dieu, dit-il, ordonne d'honorer
 » & de respecter, comme personnes sacrées,
 » que la main du seigneur a placées sur le
 » trône. « *Mem. Chr. & Dogm. t. 1 p. 115*
 & suiv

Ce qui est dit ici de Mariana, convient
 également à Becan, & je ne vois, à bien
 parler, qu'une seule des ses accusations,
 dans le cas d'avoir été faite avec quel-
 ques vérités,

traisemblance : c'est celle que l'on tire du livre de ce Jésuite Espagnol condamné par le Parlement, comme étant capable d'aimer les sujets contre leurs souverains. Mais que conclure enfin contre les Jésuites de France & sur un fait, du livre d'un étranger déjà condamné comme très pernicieux dès l'année 1606 par les Jésuites eux mêmes ?

« Le pere Cotton étant entré en conférence, sous la permission de la reine, qui
 « desiroit l'accorder avec l'abbé Du Bois,
 « ennemi déclaré de lui & des Jésuites y
 « étant demeurés cinq heures entières au
 « logis de M^r le lieutenant civil sans se
 « pouvoit accorder finalement ledit pere
 « Cotton pout le surprendre lui auroit
 « demandé s'il pensoit que les Jésuites eussent
 « fait mourir le feu roi, & s'il croyoit
 « qu'il l'eut tué Non lui répondit l'abbé
 « Du Bois : car si je le croyois je vous sau-
 « terois dit il tout à cette heure (jurant
 « une bonne mort dieu d'Abbé) a la gorge
 « & vous étranglerois & vous jetterois par
 « ces fenêtres Puis il lui demanda si les Jé-
 « suites n'étoient point catholiques, comme
 « le diable dit il. *Journ. du regne de Henri IV par P^r l'Etoile p 233*

« Il y eut prise ce jour (mardi 25 Mai)
 « entre l'abbé de Lomenie & le pere Cotton
 « en plein conseil; auquel Lomenie dit que
 « c'étoit lui vouement qui avoit tué le roi,
 « la société de ses Jésuites. Et sur ce que
 « ceux du conseil lui duent qu'il apportat
 « un peu plus de modération; dit que le
 « regret qu'il avoit de la mort de son uop

1610.

tribué au crime de Ravallac à moins qu'on ne prouvât, ce qui est impossible, que le prévôt s'étoit pendu, de peur de tomber entre les mains de la Justice, pour avoir travaillé de concert avec les Jésuites, à inspirer à Ravallac son détestable attentat. Mais cette infâme calomnie se trouve solidement réfutée par le *Mercur* François. Après avoir remarqué que tout ce qui est avancé contre eux sur ce sujet, est tiré de l'*Anti-Cotton*, du remerciement des beurrières, & semblables écrits; » Ils se devroient, dit-il, accorder » en leurs satyres, puisqu'ils sortent d'une » même boutique. De ces deux livres-ci, le » premier n'a été imprimé qu'à la mi septem- » bre, & l'autre sur la fin d'octobre, & toute- » fois on a cru que ce prévôt s'étoit pendu, » parce qu'on lui avoit trouvé des coins, & » qu'il étoit faux-monnoyeur, & pour d'au- » tres péchés prévôtâbles dont il ne pouvoit » éviter la mort, & non pour l'accusation sus- » dite, que l'on tient lui avoir été suscitée » par ses ennemis, &c. *Merc. Fr. ann. 1610.*

Cette remarque qu'on n'alléguoit rien en ce tems-là contre les Jésuites, qui ne fût pris dans des libelles très-méprisables, pourroit seule servir d'une excellente réponse à toutes les autres calomnies de cette nature, & l'on n'en doutera point après un mot qui est peut-être échappé à l'un des plus furieux adversaires qu'ait eu cette société. » L'*anti-Jésuite*, » dit-il paroissoit lors, & hors les injures, » il n'y faut rien chercher. L'auteur est Bo- » nestat, jeune homme le fauteur de la Guil- » lemot eu fut prisonnier. Parut aussi le Ca-

« tholicon de Saumur, marchandise malée ». *Lettre Ibid.*

1610

« La Baillière, qui est un peu libre en
« paroles ayant rencontré ces jours passés
« deux Jésuites : messieurs, leur dit-il, je
« crois que vous êtes Jésuites il y a là un
« marchand de Châtelleraut, qui a de bons
« couteaux, & de toutes sortes; je ne sçais s'il
« n'y en auroit point quelqu'un qui vous fût
« propre. » Ce n'est point là une preuve, mais
un bon mot, qui peut plaire, moins parce qu'il
est vrai, que par le tour de malignité & de
plaisanterie, qui peut le faire goûter *Mém.
pour l'hist. de France Ibid p 353*

« Duvray, greffier de la cour dit le lende-
« main à un de mes amis que comme on re-
« conduisoit cette demoiselle (la Coman,
« dont il a été parlé ci-dessus) de devant mes
« sieurs elle lui dit : j'ai révélé en confession
« aux Jésuites tout ce que je sçavois de cette
« menée; mais ils m'ont conjuré de n'en
« point parler » Comment le discours de la
Coman n'a-t-il pas eu de suite par rapport aux
Jésuites ? Pourquoi les bons auteurs du tems,
qui sont entrés dans le plus grand détail, n'en
parlent-ils point ? *Ibid. page 358*

Il n'est pas plus difficile de réfuter les ca-
rtaisons suivantes contre les différentes per-
sonnes que nous avons annoncées. Elles por-
tent même leur réfutation avec elles en ce
qu'elles comprennent dans une même accusa-
tion des personnes non seulement sans liai-
son d'amitié ni d'intérêt avec elles, mais enco-
re ennemies déclarées & connues pour telles;
je veux dire la reine, la marquise de Vermeil,

1610.

& leurs partisans. Nous croyons par cette raison pouvoir nous abstenir de joindre à chaque citation des réflexions, qui grossiroient inutilement ces Notes, & que tout lecteur judicieux fera de lui-même

» Le Dimanche de devant le Vendredi
 » que le roi fut tué, qui étoit le 9 Mai, ce
 » soldat (méchant garnement, qui avoit
 » été prêtre, dit l'auteur quelques lignes
 » auparavant) rencontra au-delà de la por-
 » te Saint-Antoine, sur le chemin de Cha-
 » renton, la veuve du capitaine S. Matthieu,
 » Huguenot. L'ayant reconnue, & elle lui,
 » l'acosta, & après quelques propos, lui de-
 » manda si elle étoit toujours à Paris. Elle
 » lui dit qu'oui. Et qu'y faites-vous tant,
 » va dire l'autre ? Que j'y fais ? dit-elle ; j'y ai
 » prout d'affaires. Ma foi ! dit-il ; il n'y a ni
 » procès, ni affaires que je ne quittasse-là,
 » si j'étois que de vous, je voudrois pour le
 » bien que je vous veusse, que vous en fussiez
 » bien dehors. Pourquoi ? dit-elle. Pour ce,
 » dit-il, que devant qu'il soit huit jours, il y
 » a danger qu'il ne tombe un si grand cl-
 » clandre à Paris, que bienheureux sera
 » celui qui en sera bien loin ; & de moi, je
 » vous conseille en ami d'en sortir plutôt
 » que plus tard, & m'en croyez hardiment.
 » Etant parvenus à l'entrée du temple, où
 » le prêche n'étoit pas encore commencé, le
 » soldat lui commence à dire qu'il ne vou-
 » loit pas ouïr leur prêche ; mais bien voir,
 » dit-il en riant, la disposition de vos par-
 » ties, qui sont une multitude de pauvres,
 » arrangés en haye des deux côtés, - les

« tée du temple. Les ayant regardés, il dit
 « à cette femme Voilà tous ces gros marauds
 « & gueux que nous avons accoutumé de
 « voir à Paris à l'entrée de nos églises.
 « Voyez-vous pas, lui dit-il ces soldats, me-
 « lés parmi ? Il n'y en a un seul que je ne con-
 « noisse de ceux là : Ce sont tous voleurs ;
 « mais entre les autres, j'en remarque qua-
 « tre que voilà, destinés pour quatre mauvais
 « coups mais le plus méchant & le plus dé-
 « terminé de tous Je ne le vois point ici, &
 « m'étonne qu'il n'y est : & la-dessus prend
 « congé de cette femme. Le Vendredi venu
 « auquel jour le roi fut assassiné cette fem-
 « me commence à penser aux discours de son
 « soldat, & le Dimanche d'après, ne sachant
 « si elle devoit aller à Charenton ou qu'on ;
 « ayant su que d'autres avoient là fait la
 « planche, s'enhardit d'y aller après eux. Sur
 « le chemin elle rencontra encore son soldat,
 « auquel tout étonné elle dit : Je crois que
 « vous êtes prophète : Je vous trouvais une
 « autre fois : mais pour ce coup grâces à
 « Dieu nous en avons été quittes pour la
 « peur. Ce n'est encore rien que cela lui
 « dit l'autre la partie n'est pas achevée : il
 « y a d'autres coups qui suivent celui-ci,
 « aussi mauvais & plus dangereux & pour-
 « tant si me voulez croire comme vous di-
 « tes, vous ne serez que sage de sortir de là
 « où vous êtes, plutôt que plus tard... En
 « averut incontinent les ministres entran-
 « tés M. Darnand qui tout aussi tôt lui
 « donna entrée par le moyen d'un de ses
 « amis, à M. Desfontaines, lequel l'ayant ouï

1610.

» là-dessus, ayant appris d'elle la demeure
 » du compagnon, & l'heure qu'on lui pour-
 » roit parler, s'y transporta à dix heures du
 » soir, si à point, qu'il n'eut autre peine,
 » sinon à lui commander de le suivre : ce qu'il
 » fit, & le logea en maison de sûreté. Cette
 » histoire étant bien véritable, comme elle
 » est, a fait espérer à beaucoup la découverte
 » enfin d'une si malheureuse & abominable
 » entreprise, si les lâches procédures qu'on
 » y tient, au grand regret de tous les gens
 » de bien, n'en empêchent les fruits & les
 » effets : car il semble, à en ouïr parler, que
 » nous craignons de nous montrer trop exacts
 » & sévères à la recherche d'un crime, le plus
 » méchant & barbare, & qui plus importe à cet
 » état, qu'aucun autre qui ait été perpétré en
 » Europe, depuis plus de mille ans en ça.
Journ. de l'Etoile, page 150 & suiv..

» Le Mardi 18, la cour assemblée, délibéra
 » sur les formes & procédures qu'on devoit
 » tenir au procès & condamnation de ce dé-
 » testable parricide & assassin de son roi,
 » François Ravallac, & sur-tout des ques-
 » tions & tortures les plus extraordinaires &
 » cruelles, où il étoit besoin d'appliquer ce
 » misérable... Fut délibéré en cette assem-
 » blée, de se servir en ce fait extraordinaire
 » d'extraordinaires questions, même étran-
 » gères. . Fut proposée entre les autres, celle
 » de Genève, qu'on nomme la Barathie, ou la
 » Beurriere, qui est une question si pressante
 » & si cruelle, qu'on dit qu'il n'y a jamais eu
 » personne à qui on l'ait donnée, qui n'ait
 » été contraint de parler. Sur quoi les opi-
 » nions se trouverent fort diverses. les uns

« qui étoient les meilleurs & plus anciens
 « l'approuvant; les autres nageant entre deux
 « eaux, sujets à changer d'opinions & à re-
 « venir, ne firent rien qui vaille... Ainsi la plu-
 « part d'entre eux qui ne se connoissoient
 « qu'à courir après le sac & l'argent, ayant
 « opiné *in maiorem (seu deterorem)* l'em-
 « porteront ce jour là à la pluralité des voix. »
Ibid pag 134.

« Suivant ledit arrêt, pour la révélation
 « de ses complices, il fut appliqué à la ques-
 « tion des brodequins. Ce qui s'y passa, est
 « sous le secret de la cour. » *Merc. Fr ann.*
1610. fol. 434.

« Un garnement ayant loué tout haut Ra-
 « vaillac, dénigré publiquement le feu roi,
 « & dit que c'étoit une belle dépêche, fut
 « pris & amené à Paris. Les informations,
 « comme celles du bûçon, furent mises par
 « devers M. le chancelier, & sont demeu-
 « rées au sac: on n'a depuis ouï parler ni
 « de l'un ni de l'autre pour en faire justice. »
Mém. pour l'hist de Fr Tom 1 pag 314.

« Cet assassin étant parvenu au lieu du
 « supplice se voyant prêt d'être démembré
 « & qu'un certain homme qui étoit près de
 « l'échafaud étoit descendu de son cheval
 « pour le mettre en la place d'un qui étoit
 « recru, afin de le mieux tirer: on m'a bien
 « compté va-t-il dire, quand on m'a voulu
 « persuader que le coup que je ferois se-
 « roit bien reçu du peuple puisqu'il s'agit
 « lui même les chevaux pour me déchirer
 « Preuve apout l'auteur en surge, qu'il avoit
 « été exécuté par quelqu'un à faire ce coup éto-

« crable, & qu'il avoit des complices. » *Id.*

1610. *F²⁵. 322.*

« Voilà ce qui regarde le fait du prévôt de
« Pluviers. Le prévôt de Pluviers ou Peti-
« viers, ville en Beauce, éloignée de Paris de
« deux journées, accusé d'avoir dit le même
« jour que le roi fut tué. *Aujourd'hui le roi*
« *est tué, ou blessé* ; étant amené prisonnier à
« Paris, fut trouvé mort & étranglé dans la
« prison, avec les cordons de son caleçon. Il
« fut pendu par les pieds le 19 Juin, en place
« de Grève. » *Merc. Fr. ann. 1610. fol. 493.*

« L'Etoile, après avoir dit la même chose,
« y joint les traits suivans. » Cet homme mal
« famé & renommé par-tout, (& qui avoit
« deux fils Jésuites, *quod non dicitur*), re-
« connu de tous pour un très-mauvais ser-
« viteur du roi (mais très-bon de la maison
« d'Entragues & de la marquise de Verneuil)
« au reste tenu au pays pour un larron & un
« concussionnaire, fut détesté & accusé, par
« bonne vérification de témoins, d'avoir dit
« dans Pluviers, souant, ou regardant jouer
« dans un jardin à la courte balle, à l'heure
« même que le roi fut tué. Le roi *est tué*
« *ou est mort à une heure ou deux*
« *après.* Et quelques jours auparavant, avoit
« tenu le même ou semblable langage, auquel
« on n'avoit autrement pris garde, jusqu'à
« ce que la fortune avéue, fit croire que le
« paillard s'avoit l'entreprise, & qu'il étoit
« des complices de ce malheureux assassin,
« tellement qu'étant velle, guetée, & courue
« en toute diligence, fut enfin arrêté &
« conduit prisonnier à Paris, & la Cour

» gerie du Palais, où on fut tout ébahi que
 » peu après on le trouva mort, & disoit on
 » qu'il s'étoit étranglé avec les cordons de ses
 » caleçons. La cour du Parlement, tout mort
 » qu'il étoit ne laissa pas de lui faire son
 » procès doublement criminel, & pour s'être
 » rendu coupable du crime de lèse majesté
 » mais au bout, un homme mort ne parle
 » point (qui étoit ce qu'on demandoit:) car
 » s'il eut parlé, il en eut trop dit pour l'hon-
 » neur & profit de beaucoup, qu'on ne vou-
 » loit point fléchir. C'est pourquoi on a eu
 » opinion de ces pieds plats de Beaucerons
 » qui par tout à Maviers & aux environs
 » vont disant: Mon dieu! que la mort de ce
 » méchant homme avenue vient bien à
 » point pour M. d'Entragues la marquise de
 » Verneuil sa fille, & tous ceux de sa maison!
 » On trouva ce misérable un outil & instru-
 » ment de faux monnoyeur qu'ils appellent
 » une jumet, dequel on pensoit que cet
 » homme qui avoit le bruit de s'en mêler,
 » s'aider: mais on trouva que c'étoit un en-
 » gin propre à rompre des vitres & barreaux
 » de fer, voir des plus forts, comme sont
 » ceux de la Bastille pour en tuer le comte
 » d'Auvergne. *Sous le regne de Henri IV*
 f-g 183

» La reine envoya querir le médecin Du-
 » ret qui étoit l'homme du monde que le
 » roi aimoit le moins, qu'il ne vouloit pas
 » voir & dequel il avoit même d'envie à
 » la reine de se servir le veuve pour son
 » médecin & le fit de son conseil avec bon
 » appoinement; le tout en faveur de Con-

1610.

» chine qu'on disoit porter fort constant-
 » ment la mort du roi. » Et à la marge est
 » écrit. » On étoit persuadé que lui & sa fem-
 » me, avoient beaucoup contribué à la mort
 » du roi « *Mem. pour l'hist. de Fr. t. 3. p. 309.*

» Le Dimanche 30 Janvier, la marquise
 » de Verneuil fut, sur les dépositions de la
 » Coman, ouïe de monsieur le premier prési-
 » dent, depuis une heure après midi jusqu'à
 » cinq, & au logis dudit premier président,
 » où il l'avoit fait assigner pour l'interroger la-
 » dessus. « La marge porte Henriette de Bal-
 » zac d'Entragues, marquise de Verneuil,
 » maîtresse du roi Henri IV. Elle étoit accu-
 » sée par la demoiselle d'Escoman, & ne fut
 » décrétée que d'un assigné pour être ouï;
 » quoiqu'il s'agit de l'assassinat du roi & du
 » crime de lèse-majesté au premier chef. «
Ibid. p. 358.

» Le lendemain, la reine lui envoya (au
 » premier président) un gentilhomme, pour
 » le prier de lui mander ce qui lui sembloit
 » de ce procès, auquel le bon homme répon-
 » dit *Vous direz à la reine, que Dieu m'a ré-*
 » *servé à vivre en ce siècle, pour y voir & en-*
 » *tendre des choses si étranges, que je n'eusse*
 » *jamais cru les pouvoir voir, ni ouïr de mon*
 » *vivant.* Un de ses amis & des miens, lui
 » disant que beaucoup avoient opinion que
 » cette demoiselle accusant tant de gens, &
 » même des plus grands du royaume, elle en
 » parloit à la volée & sans preuves; ce bon
 » homme levant les yeux au ciel, & ses deux
 » bras en haut *Il n'y en a que trop, dit-il,*
 » *il n'y en a que trop.* « *Ibid.*

Monsieur d'Epéron en même tems qui
 avoit le plus d'intérêt en cette affaire, & qui
 poursuivoit ardemment contre cette de-
 moiselle pour la faire mourir allant ordi-
 nairement pour cela au conseil à M. Sé-
 guier vint voir le premier président pour
 en apprendre des nouvelles ; mais ce per-
 sonnage, avec la gravité ordinaire, & main-
 tien assez rebourbif, principalement à
 l'endroit de ceux qui ne lui plaisoient pas, le
 rebuta fort, lui disant : *Je ne fais pas votre*
rapporteur, mais votre Juge. Et comme ledit
 sieur lui eut expliqué que c'étoit comme ami
 qu'il le lui demandoit : *Je n'ai point d'amis,*
 répondit il : *Je vous ferai justice ; conten-*
tez vous de cela. M. d'Epéron s'en étant
 retourné mal content en fit la plainte à la
 reine, qui lui depecha aussitôt un des
 siens, avec charge de lui dire qu'elle avoit
 entendu dire qu'il traitoit mal M. d'Epe-
 ron, & qu'elle le prioit de le vouloir à l'a-
 venir traiter plus doucement, comme un
 seigneur de la qualité & mérite qu'il étoit.
 A quoi le premier président fit réponse : *Il*
y a cinquante ans que je suis Juge, & trente
que j'ai cet honneur d'être le chef de la cour
souveraine des pairs de ce royaume, & je
n'ai jamais vu ni seigneur, ni duc ni pair,
ni homme de quelque grande qualité qui ait
eu assés d'un crime de lèse majesté, comme est
M. d'Epéron, qui vient voir ses Juges sous
bonne & loyale, avec une lèze à son côté.
Ne saluez de dire cela à la reine. C'est par-
ler en premier président cela, que je n'eusse
eu guère osé, si je ne l'eusse su certain-
ment.

1610.

» Si l'on me demande, dit M. de Pérèfixe ;
 » qui furent les démons & les furies qui lui
 » inspirèrent une si damnable pensée, & qui
 » le poussèrent à effectuer sa méchante dis-
 » position l'histoire répond, qu'elle n'en
 » sçait rien, & qu'en une chose si importante,
 » il n'est pas important de faire passer du
 » soupçon & des conjectures, pour des véri-
 » tés assurées. Les Juges mêmes qui l'interro-
 » gerent, n'osèrent en ouvrir la bouche, & n'en
 » parlerent jamais que des épaules « *Pérèf.*
Hist. de Henri le Grand 3 Part. pag. 410.

Le continuateur de l'histoire latine de M. de Thou dit qu'il a eu sur ce sujet deux opinions différentes, selon lui, les uns étoient persuadés que l'assassinat de Henri IV. étoit l'ouvrage de quelques grands du royaume, qu'il ne nomme point, lesquels immolèrent ce prince à leurs anciens ressentimens, les autres crurent que l'Espagne fit faire ce coup par les partisans qu'elle avoit dans le royaume, & cet écrivain ajoute que cette dernière opinion étoit celle du président de Thou, & des plus sages têtes du Parlement Il parle encore avec beaucoup d'autres, de lettres écrites de Bruxelles, Anvers, Malines & Bol-due, avant le 15 Mai, qui marquoient que c'étoit le bruit commun dans ces Provinces, que Henri IV. avoit été tué *Nic. Rigalt ann 1610 tom. 6 p. 492*

L'endroit de l'Etoile, pag 150, que je viens de citer, supposé qu'on pût faire quel-que fond sur cette autorité, donneroit lieu à une troisième opinion, qui est, que ce complot, ou plutôt, tous ces différens complots,

devoient aboutir à une révolte, & même à une espèce de S. Barthélemy, dans Paris, & qu'elle ne manqua à l'exécuter, que parce que les conjurés voyant le roi mort ce qui étoit leur grand & principal objet, regarderent comme inutile de pousser les choses plus loin.

Je ne sçaurois me dispenser de parler ici de quelques piéces qu'on trouve dans le quatrième tome du Journal de l'Etoile nouvellement imprimé, sous le titre de *piéces justificatives*. Les uns regardent l'affaire & le procès de la demoiselle de Coman elles n'ajoutent rien ou fort peu de chose à ce que nous en avons dit. Voici les autres.

La première est un manuscrit, que l'auteur prétend avoir été trouvé dans le cabinet du duc d'Anjou (Charles de Lorraine, second fils de Claude) mort dans les Pays Bas environ en l'année 1631. Ce manuscrit qui charge beaucoup les Jésuites & le comte d'Arvergne quoiqu'il fut alors en prison porte que le duc d'Epemon qui étoit dans le carrosse de sa majesté, « voyant frapper le roi » à la mort, ce sont ces paroles lui donna « un coup de roucan dans le côté pour » plutôt abrégier le cours de sa vie. Le duc de Moubazon, ajoute il vit bien donner « le coup de couteau par d'Epemon mais il » n'avoit garde d'en dire aucune chose » comme adhérant à cet assassinat.

La seconde de ces piéces est intitulée : *Rencontre du duc d'Epemon & de François Ravillac*. On y avance que ce duc étant tant présent à Angoulême, Ravillac & deux autres de les complices, lui & Le Jerc Cor

1610.

ton, les exhorterent à poignarder Henri IV. apportant pour raison, que ce prince étoit l'ennemi du pape, du roi d'Espagne & de la religion catholique, qu'il avoit entrepris d'abolir en Europe. qu'après qu'ils s'y furent engagés par serment, en recevant la communion de la main du pere Cotton, on donna deux cens écus à chacun d'eux, qu'ils prirent ensuite le chemin de Paris, où ayant été fort long-tems sans trouver l'occasion d'exécuter leur entreprise, ils se firent encore donner par d'Epernon cent écus chacun. qu'enfin au moment du parricide, » comme le duc d'Epernon eut avisé ledit Ravaillac, il com-
 » mença à amuser le roi de discours, & alors le
 » perfide Ravaillac se jeta sur le roi, & lui
 » bailla un coup de couteau. mais ledit duc
 » voyant que ce n'étoit rien, & que le roi s'é-
 » cria qu'il étoit blessé, il lui fit signe qu'il
 » redoublât. alors ce misérable du second
 » coup tua le roi, en lui perçant le cœur. «
 Toutes ces imputations, qui ne partent que de libelles méprisables, ont moins encore besoin que les précédentes, qu'on s'arrête à en démontrer la fausseté. Voyez la lettre de Palquier à M. de Monac, où il justifie le duc d'Epernon, *pag* 436.

Les autres pièces regardent le fait de Pierre Du-Jardin, connu sous le nom de capitaine de La-Garde, dont nous n'avons point eu occasion de parler. Voici ce qu'elles nous en apprennent. Du-Jardin étoit de Rouen. Il servit d'abord dans le régiment des gardes, puis dans la cavalerie légère. De-là il passa en Provence, où il fut en-

ployé par le duc de Guise, pour le service de sa majesté. Le maréchal de Biron le connut lorsqu'il étoit cheval léger sous M. de Lesdiguières & se l'attacha à cause de sa bravoure. Après la paix de Savoye il se mit au service de la république de Venise, jusqu'à son accommodement avec le pape, après quoi il alla servir en Allemagne sous le duc de Mercœur. Il revint à Venise, d'où, après quelque séjour à Florence & à Rome, il vint à Naples. Ayant eu en cette ville occasion de connoître un hôteur réfugié, nommé La Bruyère il fut présenté par lui à un Jésuite nommé le pere Alagon, oncle du duc de Lerme favori du roi d'Espagne. Ce Jésuite voulant se servir d'un aussi brave homme pour le dessein projeté d'ôter la vie à Henri IV le lia avec Hébère, ce secrétaire du maréchal de Biron, dont on a été parlé dans ces mémoires, avec Louis d'Alx dont il a aussi été fait mention dans l'article de la réduction de Marseille, & avec un autre Provençal nommé Roux tous Français réfugiés.

Dans une de leurs parties de plaisir, on leur présenta Ravallac qui ne leur cacha rien de ses desseins, & dit qu'il apportoit une Lettre du duc d'Epemon pour le viceroi de Naples. La-Garde le voyant suffisamment instruit alla faire part de tout ce qu'il avoit déouvert à Zamet Ambassadeur de France à Venise, qui le manda incontinent à M. De Breves notre Ambassadeur à Rome, & à Zamet son frere à Paris. De Breves donna à La-Garde des lettres pour M. de Villeroy, avec lesquelles il revint en France à la suite du

1610.

duc de Nevers, qui le présenta à sa majesté à Fontainebleau. Henri IV. ordonna à cet officier d'accompagner le grand maréchal de Pologne en Allemagne, pour le bien de son service, après lui avoir dit qu'il avoit pris des mesures qui rendroient inutile le dessein de ses ennemis sur sa personne. La-Garde repassant en France, chargé de nouvelles fort importantes de la part du grand maréchal de Pologne, apprit à Francfort la mort du roi, & se retira malade à Metz, d'où il suivit le maréchal de la Châtre à l'expédition de Juliers. Comme il revenoit en France, après la paix, il fut attaqué près le village de Fize, par des gens armés, qui le percerent de coups, & le laissèrent pour mort dans un fossé. Il gagna comme il put Mézières, où étoit le duc de Nevers, qui le fit conduire à Paris, où, sur une requête qu'il présenta au roi, obtint un office de contrôleur général des Bieres ; mais lorsqu'il s'y attendoit le moins, on le saisit de lui, & on le mit en prison. Avant qu'on eût prononcé son arrêt, qui ne pouvoit manquer de lui être favorable, parce que les Juges ne trouverent rien qui le chargeât, un exempt vint le tirer de prison, lui mit entre les mains un brevet de six cens livres de pension, & ses provisions de contrôleur des Bieres à Paris. Il paroît qu'il se rendra à Rouen, & qu'il y mourut.

Un autre écrivain encore plus moderne, qui a rétabli les cinq interrogatoires de Ravallac, sur le vol 192 des Mss de la B. M. du roi, (car le *Mer. Franc.* ne rapporte les quatre derniers qu'en abrégé & d'une ma-

clerc toute historique, & ne dit rien du tout du premier) a cru y trouver des preuves, que le criminel a cherché à tromper les Juges & qu'il ne dit pas tout : que les Juges de leur côté, semblent craindre de lui de demander comment il a connu le due d'Epemon. Il ne doute point encore que Ravillac n'ait été véritablement en Italie, quoiqu'il l'ait toujours nié solemnellement. Les pièces du procès de la Coman & du capitaine La Garde, lui paroissent suffisantes pour établir que le complot du parricide avoit été formé à Naples dès l'année 1608 : & qu'on y travaillait dans le même tems en Italie, en Espagne, en Flandre & en France. A quoi il ajoute, que le due d'Epemon & la marquise de Verneuil, se donnerent à ce sujet différens rendez vous à Saint Jean en Grève : qu'on entendit de leur propre bouche quelque chose de leur projet & qu'on le rapporta à Henri IV lui même : mais que ce prince soit par aveuglement, soit par excès de bonté négligea cet avis.

Ceux qui ont remarqué que le due de Sully avoit en quelque endroit, qu'il ne dit pas tout ce qu'il sçait à cet égard trouveront dans ces paroles matière à bien des soupçons. Mais dans la vérité rien de tout cela n'est assez clair, ni assez positif pour qu'on puisse, sur de pareils indices, accuser commodément telle, ou telle personne & conclure une fois il n'y a rien de mieux à faire aujourd'hui que de surer absolument le nœud sur ce mystère d'iniquité — de livrer à l'oubli pour jamais, si il étoit possible, tout

1610.

ce point de notre histoire. On devoit encore prendre ce parti, quand même il seroit vrai, comme quelques personnes en sont persuadées, qu'il y a un petit nombre de cabinets dans Paris, qui peuvent fournir de nouveaux éclaircissemens. Ceux qui pourroient avoir chez eux ces sortes de piéces, sont tres louables de les cacher avec le plus grand soin, & devroient même s'en résoudre à les brûler.

Je n'ai point cité dans tout ceci Vittorio Siri. Ce n'est pas qu'il n'ait parlé & de l'assassinat de Henri IV. & du procès de Ravallac, *Mem. Record. t. 2. p. 246-276*. mais il le fait si négligemment, en homme si mal instruit, ou même si partial contre les maximes du gouvernement & la personne de Henri le Grand, que son temoignage ne sauroit être d'un grand poids. Je remarque seulement que son sentiment est, que Ravallac n'a eu absolument aucun complice.

Fin du septième Volume.

TABLE GÉNÉRALE

DES

M A T I E R E S.

Contenues dans ce septième Volume.

A

ABRIN. (l'abbé d') les grands de France de
est fait évêque de Henri IV 375 & suiv

ACHMET, empereur d) & troubles qui y ar-
des Turcs demande à rivent 338 Les prin-
Henri IV d'avoir un ces d'Allemagne dépa-
résident à Marseille, rent vers Henri IV sur
305, 306. leur prétention à la
succession de Clèves,

AIRAINS (François) 337. 338

AGOUST, Mission, AMBASSADEURS
voyez Henri IV nommés par Henri IV

AIGES. Règlement à pour rendre dans les
ce sujet 102. & suiv. différentes cours de

ALBERT cardinal & l'Europe, 372.

archiduc d'Autriche la **ANDRE** (N. de Saint)

réception au prince de officier d'artillerie, 110

Condé après la fuite **ANGOULEME** (Char-

de France 161 N. 2) lotte de Montmoren-
fut rendue justice au cy d'Anche le d) malice

prince d'Eprouy 157 dans les conjures ga-
182. Sa déposition à la lantes de Henri IV,
lettre du roi, 302. Les 144.

l'ouïs du pape de révolu **ANSON** (François

1024 qu'il prend comme de 1203, d'au d)

Voyez PHILIPPE II.

ANJOU (Gaston, Jean-Baptiste de France, duc d') troisième fils de Henri IV, ensuite duc d'Orléans. Sa naissance, 41. N. 10

ANNÉE du grand hiver, 91. N.

ANVERS. Trahison d'Anvers, 183.

ARCENAL, v. SULLY.

ARCHIDUCS (les) travaillent sincèrement à la paix, 120.

ARTILLERIE. Projet à cet égard faisant partie du cabinet d'état, 193, 194.

ARTS. Projet pour les perfectionner, 192, N 15.

AUGUSTE. Conformité du regne de Henri IV avec le sien, 22.

AVIAS (le pere) Jésuite nommé dans une lettre du P. Cotton, 157

AUTRICHE, maison, sur quoi fondé son prétendu droit à la succession de Clèves, 314. & *suiv.*

AUTRICHE (Catherine d') Alliance par elle de la maison de Bè-

thune avec la maison d'Autriche, 299. N. 9.

AUTRICHE (Charles d') marquis de Burgaw. *Voy.* BURGAW.

AUTRICHE. (Marie d') épouse de Guillaume, duc de Juliers, 315.

AUVERGNE (Charles de Valois, comte d') Graces qu'on lui accorde dans la prison, 279.

B

BALAGNY. (Damien de Montluc de) Intrigues de galanterie entre lui & le duc d'Anguillon, il est assassiné, 60, 61.

BANQUEROUTES. Edits contre les banqueroutiers frauduleux, 235, 236.

BARONIUS. (cardinal) Sa mort, 84, 85.

BARREAU. Abus à corriger dans le barreau pour les juges, avocats, procureurs, &c. 216, 217.

BEARN *V.* JESUITES.

BEAUVILLE, premier président de la chambre des comptes de Provence, 65

BELLES-ANCHES,

nommé dans une lettre
du P. Cotton, 153

BELLIVRE. (Pom-
pouze de) Sa mort, 85

BIRMINGHAM (Pierre
de) contrôleur général
des Mines, 143 153,
123 233, 246 361

BIANT (Matthieu
Drulart de) 121, 270.
N 32 Il sert les inté-
rets du prince d'Épi-
noy auprès de l'archi-
duc, 291 292. N 5

BETHUNE. (Maison
de) Ses alliances avec
les maisons d'Autriche
et de Courcy 299 N 9

BETHUNE (Jean de)
s'allie avec la maison
d'Autriche par celle de
Courcy 299 N 9.

BETHUNE (V de)
confin du duc de Sully
210

BIAON (Charles
de Gontaut, maréchal
de) Pertes énormes
qu'il fait au jeu,
90 N

BIXON. (Jean de)
On le veut démanier,
111

BLANCHFORT Mar-
son des plus commu-
nes dans la noblesse, 7

BLANCHFORT de
Crequi (François de)

Son mariage, 7 & N 3

BODILLON assassine
Childeric pourquoi,
111

BOISSIEZ, agent de
France, près des prin-
ces héritiers de Clé-
ves, 319 356 sert uti-
lement dans cette af-
faire 337 N 10. est
nommé ambassadeur
en Dannemarck & en
Suede, 372.

BONNARS (Jacques
de) agent de France
en Allemagne, 319
356 Mémoires qu'il
envoie à Sully sur la
succession & les affai-
res de Clèves, 308
Bon mort de lui 331
est nommé ambassa-
deur en Hongrie Bo-
hême & Transilvanie,
372.

BONNE Sentiment
sur cette maison "

BORDI (la) em-
ployé à découvrir l'in-
guie du comte de
Sommeville avec ma-
dame de Moret &
maltraité par Som-
meville, 53

CARDINAUX leurs due voyez Clèves
prérogatives en Italie, (Guillaume duc de) Mé
301 moure & détails sur cet

CARL PAUL envoyé te principauté. Noms
par l'électeur Palatin au des princes & princesses
duc de Sully, 117 de ce nom 306 & suiv

CAUMARTIN est en- CLEVIS (Anne de)
voyé ambassadeur vers épouse Philippe Louis,
les Suisses, Grisons, &c. Comte Palatin de Neu-
371 bouig 312.

CHATEAUNEUF CLEVIS (Guillaume
(M. de) garde du sceau duc de) Sa mort ses
de la régence 372. enfans ses alliances

CHATEAUVIEUX (de) princes prétendants à la
nommé du conseil de succession, 306 & suiv
régence 372.

CHATILLON ingé- CLEVIS (Jean Guil-
nieur, fait des plans laume de) fils du précé-
des frontières de Cham- dent. Sa mort 310
pagne 95

CHARTRE (Claude CLEVIS (Magdeleine
de la) 154. de) épouse Jean comte
Palatin de Deux Ponts
311

CHEVALIER (Ordre CLEVIS (Marie
de) que Henri IV a Eléonore de) épouse
dessein d'instituer 191 Albert - Frédéric de
Brandebourg 312

CHILPERIC pour CLEVIS (Sibyle de)
quoi assassiné par Bodu- épouse Charles d'Autri-
lou 111 che 314

CHILPERIC pour CLEVIS (François
quoi décapité 111 Annibal d'Estrees mar-
quis de) calomnie Sul-
ly 318 est envoyé à
Bruxelles pour enlever
la princesse de Condé
261 ^ 17

CLAUDE DE FRANCE
demande la publication
du concile de Trente
81 84

CLEVIS (duc de)
Mort de son dernier
261 ^ 17

COURTISANS. Que- contre la maison d'Au-
relles entr'eux, 62, 63. triche, 356

Comment ils pensent D A N S A (Simon)
de Henri IV & de Sully, corsaire Flamand, 157.

142. N 1. Ils calom- DAUPHIN (Monsieur
nient Sully au sujet des le) malade à Noisi, 30.

enfans naturels de Hen- Brigues à la cour pour
ri IV, 238 Leurs dé- lui faire épouser l'In-

marches & brigues pour fante d'Espagne, 170.
détourner Henri IV de N 8

ses grands desseins, 335, DELPHIN, cardinal,
336. Mal-intentionnés ambassadeur de Venise

pour les grands desseins en France, est envoyé
de ce prince, 363, 364 par Henri IV son am-

CREQUY (Charles de bassadeur à Florence,
Blanchefort de) Pertes 301.

énormes qu'il fait au DÉPUTÉS GÉNÉRAUX
jeu, 89. N. 29. On pro- du corps protestant dans

pose de marier son fils l'assemblée générale de
aîné avec mademoiselle Gergeau, 73 & *suiv.*

de Verneuil, 155. DESSEIN POLITIQUE
ou grand dessein de

CREQUY, *Voyez* ou Henri IV, 187 & *suiv.*
BLANCHEFORT de Cre- La succession de Clèves

quy. en est le prétexte, 317
& *suivans.* Moyens de

GROS (du) l'un des l'exécuter, 328 & *suiv.*
conjurés dans la conju- On cherche à le détruire

D. Princes & electeurs qui
se joignent à Henri IV

DANGUIN (le capi- pour le grand dessein.
taine) sert utilement Dispositions prochaines

dans l'affaire de la ré- pour l'exécution, 355
& *suiv.*

volte des Maures 133, DANE MARCK (Christ-
DENEMARCK (Christ- DEUX POUVOIRS (Jean
tien IV roi de.) Ce prin- contre Palatin de; 301

ce embrasse l'alliance

droit à la succession de Lorraine duc d') satisfait Henri IV contre son

frere 34 35 fait assassiner Balagny . 61

ENTRAOURS (François de Balzac d) Il est impliqué dans l'affaire de Ravallac 437

ENTRERES Impôt, réglemens & projets sur cette partie 200

EPARNON (Jean-Louis de Nogaret de la Valette duc d') Sa brouillerie avec Montigny . 62 Pertes considérables qu'il fait au jeu, 90. N Il obtient la permission d'entrer en carrosse dans la cour du Louvre 182. N Il s'oppose à Sully sur l'armement de Clèves 346

Il est impliqué par la Coman dans le complot de Ravallac 382. N

ERIMON (Guillaume de Melun, prince d) obtient la restitution de ses biens, 287 288, Voy Traité de Tieve

ESSEL (d') Drou de cette maison sur le duché de Clèves 309.

ESCHERIS (Pierre Fougend) est appelé au

V 11)

droit à la succession de Clèves, 313

DISSIPATEURS Projet de les séprimer, 207 & suiv

DOMAINE DU ROI Rachat de différentes parties 99 & suiv La principale richesse du roi ne consiste pas dans son domaine N 10 & suiv

DROIT ANNUEL établi par Henri IV, 200, 201 Jugemens différens sur cet établissement 220. N 19 Voy PAULART.

DUEL Suite de la facilité à les pardonner, 61 62 N 19 Edit sur le duel, & ce qui se passa à cette occasion dans le conseil, 236 237 N 15

E DIFICKS dans la ville de Paris 86, 87 88 N 17

EDOUARD III roi d'Angleterre 149.

EGMONT comté & comtes de ce nom leurs droits sur le comté de Gueldres 309 310

EGMONT (Henric de

conseil sur l'expédition
de Sedan, 226.

ESPAGNE & ESPAGNOLS. Terres usurpées par l'Espagne sur la frontiere de Champagne, 95. Négociations pour la trêve avec les Provinces-Unies, 118. Foiblesse de cette couronne dans l'affaire des limites de la Navarre & du Bearn, 128 & *suiv.* dans celle de la révolte des Maures, 131 & *suiv.* qu'elle chasse enfin de ses États, 137, 138. N 43, 44 Détestables complots contre la vie d'Henri IV, qu'elle forme dans la maison de la reine, 165 & *suiv.* voyez TRAITÉ de Trêve. Moyens qu'elle emploie pour détourner Henri IV, de ses grands desseins, 335. Suite des complots qu'elle forme contre la personne de ce prince, 376 & *suiv.* N. 13.

ESSARTS (Charlotte des) Maîtresse d'Henri IV, 23, 24, 44 N 12. Enfans qu'il eut d'elle, & particularités sur sa vie, 23. N. 7. Gratifica-

tion que ce Prince lui accorde, 234.

F.

F A Y E. (La) voyez LETTRE.

FENÔUILLET, fait évêque de Montpellier, 93, 94 N. 31.

FERDINAND d'AUTRICHE II roi des Romains & d'Hongrie, 316.

FERDINAND de Castille, proposé à Henri IV, pour exemple, 336.

FERNANDÉS (Edouard) banquier Portugais, prête de l'argent à Henri IV & aux courtisans pour le jeu, 88 N 28, est payé des sommes qu'il avoit prêtées à Henri IV 232, 233.

FERRAND, premier huissier de la chambre des comptes. Son procès lui est fait, 130.

FERRIER (du) député à Sully pour l'assemblée de Châtelleraut, 75.

F E R V A Q U E S. Grande maladie dont il guérit, 94 Est nommé du conseil de régence, 372.

F E Y D E A U (D'ens)

serment général des ai-
des, 119.

FIEFS MASCULINS
& FEMININS Distinc-
tion importante pour
le duché de Clèves &
les Provinces-Unies,
110, 117

FINANCES & FINAN-
CIERS Nouveaux tra-
vaux & réglemens pour
les finances, 96 & *suiv*
N 11 Mémoires &
projets sur ce sujet
116 197 N 16
Moyens de recouvrer
de l'argent dans le be-
soin 198 & *suiv*. Af-
faires diverses & dé-
cises sur les finances,
219 & *suiv*

FLANDRES PAYS-
BAS, & PROVINCES-
UNIES. Négociations
pour une trêve à lon-
gues années 118 &
suiv Ingratitude des
Flamands envers Henri
IV 116 Les Provinces-
Unies se joignent aux
princes ses confédérés
assemblés à Hall, sur
l'affaire de Clèves 117
& *suiv* N 10, & *p*
142.

FRANCK (La) gran-

fication accordée à ce
collège, 154 160. Au-
tre refusée, par Sully
160. N 5 Voyez CON-
JURATION

FONTAINEBLEAU
Nouveaux embellisse-
mens faits à ce château,
26

FORCE (Jacques
Nompars de Caumont,
Duc de la) Querelle
entre sa famille & celle
de Saint Germain 62.
Service qu'il rend au
roi en Navarre & en
Beam, 130 & *suiv*

FRANCE (Christine
de) seconde fille d'Henri
IV destinée pour le
prince de Galles 172.

FRANCE (Elisabeth
de) fille aînée d'Henri
IV Sa maladie 10.

FRANCE (Gaston-
Jean-Baptiste de) troi-
sième fils d'Henri IV
Sa naissance, 41 Sa
mort 41 N. 10.

FRANCKE COMTÉ
Usurpations faites par
l'Espagne & la Lorrai-
ne sur cette frontière,
& *suiv* 95 N 12.

FRANÇOIS I. roi de
France, donne du se-

cours à Philippe, Landgrave de Hesse, 326. Henri IV, sur sa maniere de prêcher em-

FREDERIC-III. empereur, 314. portée & scditeuse, 241, 242 N. 26, 272, N. 33.

FRESNE (Pierre Forget de) secrétaire d'état, sujet de sa contestation avec Villeroi, 270, 271. GOURNAY (Mademoiselle de) donne avis de la conspiration contre la personne d'Henri IV. 387 N 16.

GABELLE, Augmentations à y faire dans le besoin, 200, 201. GOUVERNEMENT, Principes pour un bon gouvernement, 102. N. 35.

GALIGAI (Léonore) épouse Conchine, 36, 37. Elle entretient la jalousie de la reine contre Henri IV, 174 Gratifications qu'elle reçoit 232. GOUVERNEMENT monarchique, préférable à tous les autres, 103 N. 35.

GALLES (prince de) 172. GREFFES (Édit des) rachat des greffes de Languedoc, 99.

GERGEAU. Assemblée générale des Protestans en cette ville, 73. GUELDRES. comté & comte de ce nom, 308. Affaires sur cette succession, 309, 310.

GEVRES (Louis Potier de) secrétaire d'état, 119, nommé du conseil de régence, 72. GUIDI, Italien. Cabale avec Conchine contre Henri IV, 165.

GIVRY (cardinal de) est proposé pour l'évêché de Metz, 81, 82. GUIDI (Le chevalier) agent du grand duc de Toscane en France, 297. Henri IV, se l'attache, 302.

GONTHIER ou GONTHERY (Le pere) Jésuite. Réprimandé par GUISE (Maison de) 63. GUISE (Charles de Lorraine, duc de) just.

Se sur les difficultés portées au mariage du duc de Vendôme, avec mademoiselle de Meccour 64.

H

HALL (Assemblée de) & députation faite à Henry IV par les princes d'Allemagne 336 348

HARLAY, Achille de) premier président est nommé du conseil de régence, 372. Paroles de lui au duc d'Épernon sur l'assassinat de ce prince.

HENRI II. Secours qu'il donne aux princes d'Allemagne, contre Charles-Quint, 316

HENRI IV Ses occupations & divertissemens. Il empêche Sully de consentir aux alliances, pour son fils qui lui étoient proposées, 36 & lui propose de le marier avec mademoiselle de Crequy, 67 Son sentiment sur les maisons de Basse de Brachefort & d'Angoulême de Crequy & de Lesdiguières, 71

des offres qu'il lui fait pour l'engager à embrasser la religion Catholique 11 13 N 4. Il le rassure contre les artifices de ses ennemis, 20 22. Ses amours & maurettes 22, n. 7

Voy CONVERSATIONS
Sa haine contre Conchine & Galigaïsa femme, 35 38 41, qu'il veut renvoyer en Italie, 36, 37 Ses égards pour la reine 40, 41 Naissance de son troisième fils; marque d'amitié qu'il donne à Sully dans cette occasion 41 N 11 Ses lettres à Sully, 41, 43 45 92 122, 144 Il chasse le prince de Joinville pour ses galanteries avec madame de Verneuil, avec laquelle il se brouille & se raccomode 30. N 14. Il disgracie Sommerive pour une intrigue fautive avec la même dame 32. N 16 & d'Equillon pour avoir fait assassiner Balieny, 38-42 N 18 Brouilleries dans le complot de la facilité à pardonner ses ennemis

cite, 61, 62. N. 19. Il songe à faire épouser au prince de Condé, mademoiselle de Montmorency 63, oblige la maison de Mercœur à accomplir le mariage de mademoiselle de Mercœur & du duc de Vendôme, 63. Son aversion contre les princes de la maison de Guise, 64. Il envoie Sully à l'assemblée des Protestans à Gergeau, 73. Son séjour dans ses maisons royales; vie privée & maladie de ce prince, la tendresse pour ses enfans, 77, 279 Il donne l'évêché de merz au duc de Verneuil, 81, 82 N. 23. Demandes du clergé, qu'il accorde & refuse, 83, 84. N. 25. Ouvrages publics & édifices qu'il fait faire, 86. N. 27. Ses dépenses pour son jeu, accusé envain de chercher à ruiner les seigneurs par le jeu, 89. N. 28, 29. Il soulage le peuple après le débordement de la Loire, 92. Il dispose des évêchés sur la recommandation de Sully, 93, 94. N. 31; se fait restituer les usurpations de l'Espagne & de la Lorraine sur les frontieres, 95. N. 32. pense à acquérir Antibes, 96. Réglemens sur les finances, 96 Réception qu'il fait au duc de Mantoue, 118. Part qu'il a dans l'accommodement de l'Espagne & des Provinces-unies, 119, 120. Bon mot du roi à Dom Pedre, 119, refuse d'entrer dans la révolte des Maures, 131. Il dit à Sully de lui composer quatre états sur la finance & les autres parties de l'état, 139 Il passe deux jours à l'arcenal, 145. Il accuse Sully d'indiscrétion sur des secrets révélés par le pere Cotton, 151. N. 4. écrit à de la Châtre 154. Son mécontentement contre le pere Cotton, 157, 158. N. 4. Il vient communiquer à Sully ses chagrins: longue conversation entr'eux, 162, sur les nouvelles publiques, 163, sur son amour pour mademoi-

selle de Montmorency 163 164 sur les com-
 ptoirs contre sa vie dé-
 couverts en Espagne par
 Vancelas 167, sur les
 sujets de plainte que lui
 donoient à cet égard la
 reine Villeroi, &c. 170
 171, sur ses vues pour
 le mariage de ses en-
 fans, 171 sur la résolu-
 tion qu'il prend de re-
 noncer à la princesse de
 Condé 176 N 10.
 Pourquoi il s'attache les
 princes d'Allemagne,
 171 Il destine au dau-
 phin l'héritière de Lor-
 raine 171 Il a dessein
 de marier son troisième
 fils avec la princesse de
 Mantoue, 172. Son
 avis sur pour le cor-
 sonnement de la reine
 174 175 Il hâle l'exé-
 cution de ses grands
 desirs 187 va son
 vent visiter Sully à l'Ar-
 ceval 188 189 & 19
 occupe avec lui la com-
 position du cabinet
 d'état 188 Cabinet d'é-
 tat sur le projet de ré-
 tablir, 190 191 N 14
 Voy CONVERSATIONS
 Il a dessein de rétablir de

poste & coches, 199 N
 18, le dictionnaire, 200.
 Seulement sur cette
 opération, 200. N 19
 Il a dessein de rétablir
 l'ancienne censure Ro-
 maine, 207 211 N
 10 de détruire la chi-
 caque, & autres pièces
 du cabinet d'état,
 211 N 10 Son juge-
 ment sur ses trois mi-
 nistres 214 219 N
 23 Il promet à Sully de
 se contraindre sur sa pas-
 sion pour le jeu 213
 Dettes acquittées gra-
 tifications & dépenses
 de ce prince pour le jeu,
 les bâtimens &c. 241
 Il punit N qui avoit
 calomnié Sully 240
 Plaintes réciproques de
 lui & du prince de Con-
 dé & paroles très vives
 entre eux au sujet de
 la princesse de Condé
 244, 248 N 27 Com-
 ptoirs contre l'argent donc
 ces amans ne tiennent que le
 prétexte est avec n des
 desirs du Prince 251
 254 Soit cela 251 ré-
 vation de la princesse
 confidant d'arriver à
 dans pariculiers &c

cet incident, 255. N. 338, 345. N. 11. Il se
 28. Faux avis qu'il reçoit prévient contre les con-
 contre les Protestans, seils de Sully, 346, 347-
 271. N. 34. Voy CON- Il converse avec lui. Sen-
 SPIRATION Voyagedans timens qu'il inspire au
 ses maisons, 279, 280. duc de Vendôme pour
 Secours qu'il donne aux ce ministre, 354, 355.
 Flamands, 281 Protec- Dispositions prochaï-
 tion qu'il donne au prin- nes pour l'exécution du
 ce d'Épinoy, 286. N. 2, grand dessein 355 Let-
 3, 4. Il s'oppose au titre tre qu'il écrit à l'archi-
 de seigneur souverain duc, 359, 375. Il fait
 de Sedan que prend le marcher des troupes
 duc de Bouillon, 292, dans le pays de Cleves,
 293, se fait rendre jus- 358, 359. Il en parle in-
 tice par le grand duc discrettement devant
 d'un passe-droit fait à les courtisans, 362, 363.
 son ambassadeur, 296, Conversation & lettres
 N. 9. Il console la reine entre Sully, 366-371.
 sur la mort du grand Ses dispositions & prépa-
 duc, 296. N. 8. s'atta- ratifs pour l'accomplis-
 che Guidi son agent, sement de ses grands
 302, 303, permet au desseins, 370, 373 Sa
 grand seigneur d'avoir répugnance aux prépa-
 un résident à Marseille, ratifs du couronnement
 305, 306 Voyez CON- de la reine, 373, 374.
 VÉRSATIONS. Il promet Sa lettre à l'archiduc,
 son assistance aux prin- 385 Voyez CONSPIRA-
 ces intéressés dans l'af- TION. Ses prétendus
 faire du duché de Cle- pro-ostiques & pressen-
 ves contre la maison timens sur sa mort pro-
 d'Autriche, 317 Il s'en- chaine, 379. N. 16.
 trement avec Sully sur Voyez CONVERSAC-
 ce que lui avoient dit & TIONS. SCHOMBERG Il
 offert les députés des assiste au couronnement
 princes d'Allemagne, de la reine, 396. N. 17

Calomnies répandues contre lui sur les motifs de la guerre 399. N 20 Il envoie la Varenne à l'Arcenal 401 402. N 21 lui même y a été estuë, 404. Détail sur les derniers jours de sa vie sur ses pressentimens, 404. V 22. Voy RAVAILLAC.

HEISS (Guillaume Landgrave de) Ses droits à la succession de Clèves 313 314 eut avec la France contre la maison d'Autriche 357

HOPITAL royal projet d'un 192.

HOTEL (Nicolas) secrétaire de Villeroy 153

HORTOMAN, agent d'Henri IV en Allemagne 318

HUBERTON (Jeanne) & son cousin découvrent la conspiration contre Henri IV à la Flèche 274. V. 33

JACOB agent du duc de Savoie vient complimenter Henri à Sully 127, 129.

JACQUES STUART, roi d'Angleterre, 182.

JEAN I roi de France se soumet à l'autorité des états du royaume, 112.

JEANNIN, (Pierre) président au parlement de Dijon service qu'il rend en Flandres dans l'affaire de la suspension d'armes, 120 est un de ceux qui conclurent le traité de Tièves & ce lui de l'intervention des rois de France & d'Angleterre 182. N 1 Il rend service à Sully auprès de l'archiduc pour le prince d'Epinoi 187

N 2 Il prévient Henri IV contre Sully sur l'armement de Clèves, 346, 351 est nommé ambassadeur en Flandres & en Angleterre 372.

JESUITES. Ils s'établissent en Béarn, 84. V 25 Nommes dans une lettre du pere Cotton, 152 Ils sont impliqués dans la prétendue conspiration de la Flèche, 274, & passés, 276. V 35 Ils servent les cruautés de l'empereur.

Rodolphe contre les Protestans d'Allemagne, 356. Ils sont impliqués dans le parricide d'Henri IV, & justifiés, 419.

JERONS d'or & d'argent présentés à Henri IV, par Sully en 1608, leur devise, 22. En 1609. 139.

IGNACE ARMAND, provincial des Jésuites, 153. N. 4.

ILLUSTRES (hommes) de l'antiquité, 147. N. 3.

INDES. Art. du traité de Trèves & d'intervention, &c. concernant le commerce aux Indes, 284.

INFANTE D'ESPAGNE. (Anne-Marie-Mauricette d'Autriche) complot dans la maison de la reine, pour la faire épouser au dauphin, malgré Henri IV, 170, 171. N. 8.

JOVANNI, Agent du grand duc de Toscane, 35. Cabale dans la maison de la reine avec l'Espagne, 165. son entretien avec Sully sur l'insulte faite à notre am-

bassadeur à Rome par celui de Toscane, 296.

JOINVILLE (Claude de Lorraine, prince de) disgracié pour ses galanteries avec la marquise de Verneuil & la comtesse de Moret, 46-52. N. 14 15. Querelle avec le prince de Condé, 62.

JOYEUSE (François de) cardinal, prévient Henri IV. contre Sully sur l'armement de Cleves, 346, 361, est nommé du conseil de régence, 372.

JOYEUSE (Henri, comte de Bochage, duc de) capucin & cardinal Sa mort, 85.

ISABELLE DE CASTILLE. Son exemple proposé à Henri IV, 336.

ISLE (N. de l') Officier de l'artillerie, 220.

ITALIE. Comédiens appelés de ce pays par Henri IV 1, 2 Ses princes & églises s'opposent à Henri, contre la prison d'Autriche, 166. Ambassadeurs nommés pour l'Italie, 371.

JUDIC 1722. 507

charges devenues vé- PLISSIS) premier écuyer
nales & rendues héré- d'Henri IV est nommé,
ditaires, 201 N du conseil de régence,

JULIENS duché & 372
ducs de ce nom, 308- LÉANT entreprennent
310. Affaire de cette du pavé de Paris, 97
succession, 310. LIOUT Les partisans

JURISDICTIONS. de la ligue travaillent à
Charges a y être dans détourner Henri IV de
le besoin, 205 ses grands desseins 335,

L. LOIEN (la) ravages
qu'elle fait 90. N 30.

LAMARTE envoyé LORRAINE (La). Ses
par le prince d'O usurations faites sur la
range en France, pour frontière de Champa-
faire rompre les négoc- gne 95 N 3

iations de paix entre LORRAINE (Charles
l'Espagne & les Provin- Cardinal de) Sa mort,
ces-Unies, ses artifices, 84

112. LORRAINE (duchesse
LAMORAL, premier de) tombe dangereuse-
prince de Ligne, 138, ment malade complé-
N 4. mens que lui font faire

LIOPOLD, Archiduc le 104 & la reine 117,
d'Autriche, investi du 118

duché de Clèves & dé- LOUIS (Saint) Il
marches qu'il fait au- ordonne à son fils d'a-
près d'Henri IV sur bolir la bataille 112.

cette affaire 317 318. LUXE Réglemens &
LISSOUVIERES Henri taxe a cet égard pro-
le decline pour com- jectés 106

mander en Italie l'ar- 31.
mée d'Henri IV 332. MAIRIEUX
LETTRE fautive sigale d'Henri IV leurs
EMMANUEL DE LA noms, enfants qu'il eut
FAYE, ce qu'elle conte- d'eux, 23 N 7

don, 171, 172. MANCAMP (l'homme

LIANCOST (N 24

de Longueval de) entre la princesse de Con-
voyé en Flandres après dé; 244, 262 N. 29.
l'évasion du prince de Elle est nommée régen-
Condé, 270 N 32 re, 372. Elle se fait cou-

M A N T E. On y fait ronner malgré la répu-
construire un pont, 88. gnance & la volonté du

MANTOUE. (Vincent roi, 373, 385. N. 16.
de Gonzague, duc de) Sa justification & autres
comment reçu à Paris, particularités qui la con-
117, 118. cernent, à l'occasion de

MANTOUE. (Eléonore l'assassinat du roi, 407.
de Gonzague, princesse MARILLAC le mêle des
de) 172. galanteries d'Henri IV.

MARCADÉ, jouailler, 24.
234.

MARINE Projet sur
cette partie, 194, 195.

MARCHAND (Charles MARION. (N) 99.

le) donne son nom au MARCK (La) comté
pont marchand, 87. N. & comte de ce nom.

MARGUERIT, Avocat Comment cette princi-
général à Rouen Gra- pauté fut unie au duché
tification accordée à ses de Clèves, 306

héritiers, 233 MAUPEOU. (de)

MARIE de Médicis, nommé du conseil de
reine de France, conseil régence, 172

violent qu'elle donne MAURES & MAURIS-

au Roi contre les Calvi- QUFS se révoltent & de-
nistes, 70. Elle va à mandent du secours à la

Chartres, 154. Arrivé France, qui le leur refu-
qu'elle témoigne au se, 131. Ils sont chassés

pere Cotton, 156 Elle d'Espagne, 137, 142
accorde aux ducs d'en- N. 43, 44.

trer en carosse au Lou- MAUSSAC, comman-

vre, 188. N 13 Gratifi- faire en Langue loc. 97.
cations qu'elle fait don- MAXIMILIEN Le co-
ner à la Léonore, 232. pteur. Douce par rap-
Effets de sa jalousie con- port à ses droits sur les

Pays Bas, 309, 310.

MAXIMILIEN II, empereur ses dispositions par rapport aux états de Clèves de Juliers, &c. 316

MAYENNE (Charles de Lorraine, duc de) donne satisfaction à Henri IV contre le comte de Sommeville, son fils, 54. N 17, accusé des opposer au mariage de mademoiselle de Mercœur avec M. de Vendôme 64. Il refuse de vendre au roi son domaine d'Anibes, 96 Est nommé du conseil de régence 371

MAYENNE (mademoiselle de) pour le prince de Condé 246

MAISON (Maison de) peu ancienne 298, 299

MEDECI (Ferdinand de) grand duc de Toscane sa mort sa réponse à notre ambassadeur, 296 N 8

MEDECI (Cotme II de) grand duc de Toscane, lue de à Ferdinand. Insulte que son ambassadeur fait à celui de France à Rome, 298 N. 8

MEDECI (D. Joanbâ tard de) 302. oncle de la reine conseillera Henri IV de renvoyer Concin en Italie; est obligé à se retirer lui-même, 35 302

MEDECI l'un des conjurés dans la conspiration de la Flèche 174, 275 278

MEDECI (la marquise de) se fait capucine 157

MERCŒUR. (Marie de Luxembourg, duchesse de) difficultés qu'elle oppose au mariage de sa fille, avec le duc de Vendôme 63, N 11 12

MERCŒUR (Françoise de Lorraine de) fiancée avec le duc de Vendôme, grandes difficultés à accomplir ce mariage, 63-68 N 11 12

MISACIATI. Réglements pour cette partie 799

MERISAS. Projets sur cette partie 191

MARX. Droits de ce Chapitre 81 81 V 23 Affaire sur les conhois du pays Meulin &c de la Lorraine terminée, 234.

MILITAIRE. Projets pour rétablir l'ordre dans le militaire, 190
 MONTMORENCY (Charlotte de) Voyez
 MIRON (François) d').

lieutenant civil, & intendant de Paris Sa mort, 85. N. 26
 Résistance qu'il fait à la vérification des rentes. Particularités sur sa vie, 85. N. 26.

MISSIER, orfèvre, 244

MONCEAUX. Ses bâtimens fréquens, 43, 77, 86.

MONCENIS, ville protestante, 75.

MONTBASON. (Hercule de Rohan, duc de) Séjour d'Henri IV chez lui à Livry, 161, est nommé du conseil de régence, 372, impliqué dans la conjuration de Ravallac, 204. N. 23.

MONTENDRE, ville protestante, 74.

MONGLAT (Louis de Harlay de (premier maître d'hôtel du roi, nommé ambassadeur à la Porte, 372.

MONTIGNY. (François de la Grange de) 231. Brouilleries entre lui & d'Epemon, 62.

MONTMORENCY (Charlotte - Marguerite de), proposée pour épouser le marquis de Rosny, 5, destinée au prince de Condé 63. Elle l'épouse, motif de ce mariage, 163, 164 N.

6 Particularité sur ce mariage, 175. N. 10, est emmenée en Flandres, particularités sur cette évasion, 254 N. 28. Bruits injurieux contre cette princesse, 262. N. 29, 264. N. 30.

MONTPENSIER (Henri de Bourbon, duc de) Sa mort, 12 N. 5.

MONTPENSIER (Marie de Bourbon), fille unique d'Henri duc de Montpensier, est fiancée au second fils de France, 13 N.

MORER, Prévôt de la maréchaussée, 72.

MORIT (Jacqueline de Beuil, comtesse de). 44, maîtresse d'Henri IV. 23. Enfants qu'elle eut, 23. N. 7. 1211

gue galante entr'elle & Joinville, 15 N 15
Elle cherche à perdre Sully, 240.

MORNAY (Philippe du Plessis), continue les brigues parmi les Calvinistes, 69 justifié auprès du roi contre une calomnie 273

MORTIER-CHOISY, partisan, 231

MORRILLIÈRE prébende au parlement de Rouen dans le parti d'Henri IV, 44.

MUSTAPHA (Agibrahim), Aga du Caïs écrit à Henri IV & à Sully au sujet d'un résident de la Porte à Marseille 305, 306

N

NAVARRI (royaume de). Question sur les limites terminée à l'avantage d'Henri IV 119

NAVARRO (Philippe-Louis comte d'Alaunde). Son droit à la succession de Clèves 112, 113

NAVARS (Charles de Conzague duc de) est envoyé ambassadeur à Rome, 82. V 54

NEVERS (ducheſſe de) est mêlée dans des intrigues de galanterie 175

NICOLAI nommé du conseil de régence 372.

NOBLESSE Projet à cet égard, 192

NOTAIRES établis juges de leurs contrats. Autres projets à cet égard 214, 218

NOTER (du) l'un des conjurés dans la conspiration de la Flèche, 274 278

O

ODOU (N. d) sert utilement dans l'affaire de la révolte des Maures contre l'Espagne 132, 133

ORAISON (marquis d'), employé dans l'affaire du mariage de mademoiselle de Mercœur avec le duc de Vendôme, 64.

ORANGE (Maurice de Nassau prince d'), brigue en France pour faire la suspension d'armes, 120-123 Il donne les mains au traité de Trêves 281 Il se joint aux princes d'Allemagne assemblés à Ratis,

337

ORANGE (Princesse d'), écrit à Sully dans l'affaire de la trêve entre l'Espagne & les Etats généraux, 122.

ORLÉANS (N. de France, duc d'), tombe malade, 80, est fiancé à mademoiselle de Montpensier, 172.

ORNANO (Alphonse d'), blâme les sermons emportés du p. Gonthier, 242, 243 N 26.

OSERAY (L') valet de chambre d'Henri IV, 348.

P.

PAJOT, Trésorier, Requête présentée contre lui, 230.

PALATIN (électeur), écrit à Sully, 117.

PARAN, (le pere) Jésuite, 156.

PARIS. Edifices publics, 87, N 27

PARLEMENT DE PARIS. Arrêt qu'il rend contre le prince de Condé, 270. N. 32. Sa conduite, & ses démarches le jour de la mort d'Henri IV,

& les jours suivans. Particularités sur le procès

de Ravallac, & autres a l'occasion de ce parricide, 414.

PARRICIDE commis en la personne d'Henri IV. comment cet attentat s'exécute, 404, 405.

N. 22. Examen des différentes opinions sur les auteurs & les causes de ce parricide, 418.

Noms des différentes personnes qui y furent impliquées, 201.

PARTIES-CASUELLES, 200.

PASITHÉE, religieuse, prétendue inspirée, ferr aux desseins pernicieux des factieux de la reine, 173, 174.

PAVÉ de Paris, 97.

PAUL V. Il accorde avec peine l'évêché de Metz au duc de Verneuil, 81. N. 23 Il presse inutilement Henri de faire publier le concile de Trente, 83. Il donne les mains à l'union contre la maison d'Autriche, au moyen de le faire roi, 117

PAUL (François d'Orléans, comte de Saint-) gouverneur de Paris-

die soupçonné avoir
dessein de passer au ser-
vice des archiducs 57

PAULATTE. Le droit
annuel lui est substitué,
104. N

PEDRE (Dom) am-
bassadeur d'Espagne en
France travaille à la
paix 119. Ses bragues
à la cour 119 N 4.

PERRON (Jacques
Davy cardinal du) ne
peut amener Sully à
changer de religion, 18
Il est nommé du conseil
de régence 371

PEWISS Droits de
cette maison sur le du-
ché de Clèves, 309

PHILIPPAUX (Rai-
mond) seigneur de
Pont charrain 70.

PHILIPPE AUGUSTE
roi de France soulève
son royaume par les im-
pôts excessifs 111

PHILIPPE DE VALOIS,
roi de France soulève
le royaume par les im-
pôts excessifs, 111.

PHILIPPE II roi d'Es-
pagne mort du conseil
qu'il donna au duc d'A-
ragon sur la trahison
d'Alfonse 113

PIMENTEL, Italien
admis au jeu & aux par-
ties de plaisirs d'Henri
IV Aventure comique
entre Sully & lui, 114
N 1 Artifice qu'il em-
ploie pour gagner au
jeu 89 90. N 19

PLACE DAUPHINE
sa construction 87

POLICE Reglemens à
cet égard 97 Autres
reglemens & établis-
semens projetés 110.
N 10

PENTECARRE nommé
du conseil de régence,
372.

PONT - COURRAY
gentilhomme Calvinis-
te. Avis qu'il donna à
Sully contre les sédi-
tieux 69

PORT (La) traverse
le mariage de mademoi-
selle de Merœur avec
le duc de Vendôme 67,
68

POSTEL. Réglemens
pour cette partie 199
N 17

PRAYSS (Charles de
Claude) marquis de
capitaine des gardes de
Henri IV, va mourir
à Monty sur l'éclat d'un

prince de Condé, 255 ;
envoyé en Flandres par
Henri redemander la
princesse de Condé ,
262. N. 19.

PREAUX (Hector de),
est député par Jeannin
à Henri IV, 233, 281 ;
sollicite l'archiduc en
faveur du prince d'Epino-
y, 291, 292. N Il
est envoyé ambassadeur
vers les archiducs, 372.

PRÉVÔT de Pluviers,
accusé de complicité de
l'assassinat d'Henri IV.
429, 430.

PROFESSIONS & MÉ-
TIERS Réglemens à cet
égard projetés , 191.
Artisans , marchands ,
pasteurs & laboureurs ,
combien ses quatre pro-
fessions sont utiles au
royaume, 196

PRONOSTICS de la
mort d'Henri IV. 379.

PROTESTANS. Moyens
qu'ils emploient pour
rompre le projet de
marier le marquis de
Rosny avec mademoi-
selle de Mercœur , &
pour retenir Sully dans
leur croyance , 16, 17
Suite de leurs cabales ,

68 Assemblée générale
de Gergeau , 73. Faux
avis & calomnies contre
les Calvinistes , 271, &
soupçons qu'on inspire
à Henri IV. contr'eux ,
pour le détourner de son
grand dessein, 335, 346.

PUGET, trésorier de
l'épargne, 230.

R.

RAGNY (madame
de) se mêle des
intrigues de galanterie
d'Henri IV. 24.

RAMBOUILLET (N.
de) nommé dans les
intrigues de galanterie
d'Henri IV. 24.

RAVAILLAC. (Fran-
çois) pièces de son pro-
cès supprimées, 393.
Autres reproches faits à
ses juges , & jugement
de cette conduite, 393.

N 17. Détail & parti-
cularités sur la manière
dont Ravallac commet
le parricide d'Henri IV.

404 N 22. 23 Exa-
men des différentes opi-
nions sur les causes &
les auteurs qui porta-
rent Ravallac à com-
mettre ce crime. 417.
RAYMOND (le f-ic)

- Jésuite, 156 cardinal 301
- RECEVEURS généraux & particuliers. Réglemens auxquels ils sont assujettis, 96 Receveurs à créer dans le besoin 105
- REPUOZ (N du) Envoyé en Suisse; sa mauvaise gestion 303
- RENAUD (Rachel) découvre la conspiration de la Flèche 374.
- REVENU S - ROYAUX. Mémoires sur les moyens de les augmenter 198.
- RICHARDOT (Jean président de) employé dans les négociations pour la paix entre l'Espagne & les Provinces-Unies, 122, 163 On surprend son instruction, 127 Sa mort, 127 N. 42, 163
- RICHETIÈRE cardinal prouve que la venalité & l'hérédité des charges de judicature ne doit point être abolies en France, 201 N
- ROANNAIS (duc de) cabale avec les seigneurs 49
- ROCHEMOLLEATIER (Tabot de la) comte
- ROCHESOUA (la) est fait évêque de Poitiers, 94. N. 31
- RODOLPHE, empereur se fait injustement de Donavert, 138
- Examen de ses droits prétendus sur la principauté de Clèves de Juliers, &c. 314. Il en donne l'investiture à l'archiduc Léopold, & recherche Henri en sa faveur 317 Il soulève les Protestans d'Allemagne par les cruautés qu'il exerce à leur égard 356
- ROMAN (Henri II duc de) conduit les Suisses en Clèves 374.
- ROMAN. (Marguerite de) comtesse d'Elmri IV 32
- ROIS Réflexions sur la politique & le gouvernement de nos rois, 102. N. 35
- ROUY (Maximilien II. de Bethune marquis de) fils aîné du duc de Sully Grand-paître de France &c. &c. &c. offre en mariage 5 N. 2. & p. 12.
- N. 4 (pour le mariage)

selle de Créquy Sujets SALLIAN (le pere)
de chagrin que cette al- Jésuite, 155.

liance cause 'au pere & SAVARY nommé dans
au fils, 7 N 3 raccom- une lettre du P. Cotton,
modé avec le duc de 155

Vendôme, 155 Il est SAUBION Gratifica-
fait grand maître de tion qui lui est accor-
l'artillerie en survivan- d'ce, 234.

ce, & conduit l'artille- SAULT (chrétienne
rie en Clèves, 374. d'Aguirre comtesse de)

ROUEN. Construc- travaille fortement à
tion de son pont, 88, faire réussir le mariage

Russy (Elie de la pla- du marquis de Rosny-
ce, Seigneur de) con- avec mademoiselle de
clut avec Jeannin le Crequy, & pour empê-
traié d'intervention, cher la conversion de
&c. 282. Sully, 16 Elle se mêle

S.

SAINT-CANARD (M) d'Henri IV., 24. Grace
220 qui lui est refusée, 68.

SAINT-GERAN (les) SAVOYE (Charles Em-
querelles entre cette manuel duc de) félicite
famille & celle de la Henri IV. sur la naisan-
Force, 62 ce du duc d'Anjou, 117.

SAINT-GENIES (made- Alliance projetée entre
moiselle de) épouse de les deux cours, 171 Ses
Saint-Blancard, 221 liaisons avec Sully, ca-

SAINT-MICHEL, dé- lomniées, 29 ; Il se joint
puté par Henri IV. a à la députation faite à
Sully, 70. auquel il ap- roi par les princes al-
prend l'assassinat de ce semblés à Hall, 237. Il
monarque, 404, 405 fait un traité d'alliance
N. 22. avec la France, 355

SALIGNAC demande 12. Bullion, ambassa-
de la part du grand sei- deur auprès de lui, 172.
gneur, un résident à S E H O M A P P O.
Marseille, 306. (Henri de) maréchal de

France,

France, est nommé am- 71 & conteste avec lui
bassadeur en Allema- en présence du roi,
gne 372. Donne de 143 144. 221 222.
bons avis à Henri IV lui fait part des com-
& à Sully sur la conju- plots formés contre la
ration de Ravaillac, vie d'Henri IV 180.
386, 387, N 16 Jugement sur ses bon-
nes & mauvaises qua-
lités, 226 227 N 22.

SEDITIEUX Leurs intelligences avec l'Es- Il prévient ce prince
pagne & dans la maison contre Sully sur l'ar-
de la reine, 164. & sur mement de Clèves.
Ils sont servir à leurs 346 Sa grave réponse
desseins l'amour de à la reine lors de la
Henri pour la princesse mort de Henri IV,
de Condé, 254. 314.

SEIGNEURS ou GRANDS du Royaume. SILLERY (Noël Bru-
laire de) commandeur,
Querelles & brouille- se mêle des intrigues
ries entre eux, 62. Leurs de galanterie de Hen-
cabalet 69 & sur ri IV 24. N 2.

Leurs calomnies contre SOISSONS (Charles
Henri IV de chercher de Bourbon, comte
à les ruiner par le jeu, de) fait éclater son mé-
89 N. 29 ils travail- contentement, 63 se
lent à rompre le grand lie. avec les Jésuites
dessein de ce prince & les courtisans, 156.
362. & sur Accusés & prévient Henri IV
d'entrer dans le com contre Sully sur l'arme-
plot de Ravaillac 418. ment de Clèves 346

SILLERY (Nicolas Prétend qu'il prend
Erard de) Chance- pour se secourir de la
lier, 253 Il se montre cour 398 N 29.

au conseil d'avis con SOMMAIRES
traire à Sully sur les ca (Charles - Emmanuel
balet des Procelles, de Loiraine, comte

de) est exilé par le roi N. 3. Offres de la di-
pour les galanteries , gnie de connétable &
avec la comtesse de autres qu'il refuse , 13.
Moret , 52. & *suiv.* 14. Sa circonspection
N. 16. en parlant des foibleses

SORLIN. (Henri de de Henri IV , 22. 23.
Savoie-Nemours mar- Ce ministre travaille
quis de Saint) 39. à appaiser quelques

SOUSISSE (Benjamin brouilleries entre le roi
de Rohan , duc de) & la reine , 25. & *suiv.*
commande une com- Particularités & anec-
pagnie à l'expédition dotes à ce sujet , 26.
de Clèves , 368. N. 9. Il est compli-

SPINOLA (le mar- menté par Henri IV.
quis) dissuade l'archi- sur la naissance de
duc de rendre le prince son fils , 41 & *suiv.*
de Condé , 102. N. 29. N. 11. Il débarrasse

SUISSES. Les Suisses Henri IV. de mademoi-
entrent dans la confé- selle des Enfants , 44.
dération contre la mai- Il est pris pour juge par
son d'Autriche , 357. le roi & la marquise de

SULLY (Maximilien Verneuil , dans l'entre-
de Béthune , duc de) gue de Joinville , 51.
donne des fêtes & des & *suiv.* N. 15 s'emp-
spectacles à l'Arcenal , ploie dans celle de
pour lesquels il y voit Sommeuve avec la
fait construire une sale, comtesse de Moret ,
2. Aventure comique 52. & *suiv.* N. 16. Dans
entre lui & Pimentel , l'affaire de Balagny af-
3. 4. N. 1. Artifices de fûine par d'Egoulas,
calomnies de ses enne- & dans plusieurs autres
mis , 5. Sujets de cha- querelles contre les en-
grain que lui cause dans rissus si , & *suiv.* dans
la suite le mariage de celle du mariage de M.
son fils avec mademoi- de Vendôme , avec sa
selle de Crequy , 5. 8. demoiselle de M^{lle}

ecur, 63 *Et sur* Il 101 Son mémoire &
 contient les princes de ses réflexions sur la
 la maison de Guise, taille, sur les impôts
 64. *Et sur* Il s'oppose & sur différentes for-
 aux conseils violens du mes de notre gouver-
 roi, & des courtisans nement, 101 *Et sur*
 contre les Huguenots, Sa remarque sur quel-
 68. *Et sur* Sages con ques - uni de nos rois,
 seils qu'il donne au roi 101. *Et sur* Erreurs
 à cette occasion, 71. sur ce sujet rectifiées,
 73 & termine l'assem 102. N 35 Il reçoit
 blée de Gergeau à la sa des complimens de la
 tisfaction de la majesté, part des princes étran-
 73 *Et sur* Sa généro gers, 117 Ses conseils
 sité à l'égard de la fa par rapport à l'accom-
 mille de Miron 86 modement de l'Espa-
 Il faut construire la pla gne avec les Flamands,
 ce Dauphiné, le Pont 120. *Et sur* Jettons
 de Rouen &c. 87 88. d'or qu'il présente au
 se plaint des dépenses roi, 139 *Et sur* Opi-
 de Henri IV au jeu nions différentes sur la
 88. *Et sur* N. 88 Pé faveur, 141 N 1
 til qu'il court sur la Contestation entre lui
 Loire 90. *Et sur* N & Sillery, 143 144. Il
 10 Il reçoit plusieurs reçoit & loge la ma-
 grâces du roi 92. fait jesté à l'Arsenal 145
 donner à l'Abbé Aberas *Et sur* Portrait qu'il
 l'évêché de Toulousé, fait de quelques rois.
 93 fait tracer des plans prédecesseurs d'Henri
 des côtes & villes de IV 148 149 Il se
 France 95 96 Opéra justifie auprès du roi à
 101 à réglemens des l'occasion du prie Cor-
 finances &c. 96. *Et* 101 152. 153 Il aime
sur Il exhorte Henri qu'il se porte bien à
 IV, à travailler avec laire 154 V Cerve-
 les ennemis 155 *sur* Ses réflexions

rompre l'amour d'Henri IV. pour la princesse de Condé , 163. 164. Son opinion sur les complots formés contre la vie de Henri IV, dans la maison même de la reine , 165. & *suiv.* Il hâte l'exécution du grand dessein , 167. obtient la permission d'entrer en carrosse au Louvre , 188. N. 13. s'occupe avec Henri IV , à la composition du cabinet d'état , 189. & *suiv.* Voyez *Conversations.* ses idées sur la manière de réprimer le luxe , de corriger les dissipateurs , de détruire la chicane &c. 207. & *suiv.* N. 20. Entretiens entre sa majesté & Sully , & contestation entre lui & les ministres à ce sujet , 218. & *suiv.* Jugement de Henri IV, sur le caractère de Sully , 224. & *suiv.* Opérations & détails de finance , 225 & *suiv.* Lettre que lui écrit la reine , 232. Il reproche à Henri IV , ses grandes dépenses , 232. & *suiv.* Edit contre les banqueroutes frauduleuses & contre le duel , 235. & *suiv.* N. 25. Intrigues de cour où on le calomnie au sujet des enfans de France , 238. & *suiv.* Ses lettres , démarches & conseils sur l'évasion du prince de Condé , 244-245. N. 27. 28. Sa réponse aux lettres de ce prince , 267 - 270. N. 31. Il disculpe du Plessis - Moruay & autres Protestans contre de faux avis , 271. & *suiv.* Informations & poursuites qu'il fait inutilement au sujet d'une conspiration à la Flèche , 273 - 270. N. 35. Obligation qu'il a au roi pour les neveux d'Epinoï , 286. & *suiv.* N. 23. 4. Il est estimé des princes étrangers , 293. 294. Discours ferme qu'il tient à l'envoyé de Florence , 297 & *suiv.* N. 3. Reproche qu'il fait à du Refuge , 301. & *suiv.* voyez *Conversations.*

suivants. Soupçon sur sa naissance de son fils,
inspire à Henri IV 41 N 11

contre lui à ce sujet.

346 Ses négociations
auprès des princes de
l'Europe démarches
entretiens & prépara-
tifs au sujet du grand
dessein 355 & *suiv.*

Liberté avec laquelle
il assiste Henri IV
qui parloit inconsidéré-
ment sur cette matière,

362 363 Voyez *Con-*
versations Il travaille
inutilement auprès de

la reine à faire sus-
pendre la cérémonie
de son couronnement,

385 N 15 Indisposi-
tion qui le retient à
l' Arsenal où Henri IV

lui envoie la Varenne
401 402 & reçoit les
premieres nouvelles de

l'assassinat de ce prince
ses sentimens & ses pa-
roles en apprenant ce

funeste accident 424
425

STACY, (Rachel de
Cochefleux duchesse
de) bon conseil qu'elle
donne à la reine sur
Catherine 1^{re} 15
compagnie sur la

T

TACTIQUE Ou-
vrages & règle-
mens sur cette partie
projetés 190.

TABLES Bre-
vet de la taille expédié
en plein conseil 101

Origine & variations
de la taille dans le
royaume 110. & *suiv.*

N 38, 39 Sa valeur
sous Charles VII Louis

XI Charles VIII Louis
XII François I Henri

II 115 Louis François
II Charles IX Henri

III Henri IV 116
taux sur la taille dans
le royaume 140.

TAMBORISAU (le
président) continus à
la vérification des ren-
des 231

TARTAR, ville Pro-
testante, 74.

TERRAIL (Louis de
Combauges le 1^{er} de)
leur surintendant Ge-
neral y est prisonnier
captif 174 & *suiv.*
6 Le gaulois, 251-
252

finat qu'il avoit com- 134

mis 295. 296. N 7

T H O U (Jacques-
Auguste, président de) France, 82. 83.

263.

TOUR. (le pere la)
Jésuite, 156.

TRAITÉ de trêve & 66

d'intervention des rois
de France & d'Angle-

terre, 282 - 289. Ar-

ticle en faveur du prin-

ce d'Epinoÿ qui s'y

trouve, 286 289 N. 3.

TRENTE (Concile

de) refusé en France,

83. 84.

TRÉSORIERS de

France Réglemens aux-

quels ils sont assujettis,

96. & *suiv* N 33.

TREVE de douze

ans entre l'Espagne &

les Provinces - Unies

conclue, 282 N 1.

TURCS & TURQUIE

Les Turcs se préparent

à donner du secours

aux Maures révoltés

en Espagne, 137.

V.

V A L E N C E en
Espagne Soulé-
vement qui y arrive,

V A L E R I O courier du

pape, bien traité en

France, 82. 83.

VALLÉE (de la) con-

duit le duc de Ven-

dôme en Bretagne,

66

V A R E N N E (Guil-

laume Fouquet de la)

54. 143. 220 258

vient de la part du roi

conférer avec Sully,

44. Son dévouement

aux Jésuites, 156 Il

donne avis à Henri IV

des complots faits en

Espagne contre sa per-

sonne, 166 & *suiv.*

223 va de la part du

roi chez Sully, le jour

de sa mort, 401, &

suiv

V A U C E L A S (André

de Cochefiler, comte

de) découvre en Es-

pagne les complots

dans la maison de la

reine, contre la vie de

Henri IV & lui don-

ne avis, 166 & *suiv.*

N 7

V E N D Ô M E (César

de Bourbon, duc de)

155 362 Difficulté

à accomplir son manège

avec mademoiselle de quise de) Enfans
 Mercur, 63 & *sur* quelle cur de Henri^a
 Il accuse Sully de s'op- IV, 23 N 7 Cha-
 poser à sa légitimation, grm quelle donne à
 238 & *sur* reconcilié ce prince; sou intigue
 avec Sully & Rosny, avec Joinville, 46 &
 354 355 Ses craintes *sur* N 75 Son bon
 sur les complots contre mort sur le mariage du
 le roi, 426. prince de Condé 242.

VANITANS, alliés N 27 Elle est impli-
 de la France 272. se quée dans la conspira-
 joignent à la députa tion de Ravallac 387
 tion faite au roi par & *sur* N 16 Autres
 les princes d'Allema particularités à cet
 gne assemblés à Hall égard, 418 432
 337 338. Vic, (Dominique

VENTADOUR, de) 220 Ses projets
 (Anne de Lévis duc pour la sûreté de Ca-
 de) & son épouse se lus 235

plaignent de Sully, 43 VIZOUILLZ,
 VARDON (M. de) (M la) 220.

premier président du VICQUIER ministre
 Parlement de Toulou- Protestant à Blois. Son
 se, 99. *idées de l'antichrist.*

VERNERUILL, 272 N 33

(Henri de Bourbon VILLAMOU, député
 duc de) légué est général des Calvinistes
 sa r évêque de Metz 76

D'écouter que le pape VILLARS (Julienne
 fut dans cette affaire Hippolyte d'Espe-
 21 & *sur* Particulari marquée de) son insi-
 tes sur la vie, 21 N gue avec Jo anne 47
 33 & *sur* 23.

VIGNIER (Catherine VILLAMONT, pa-
 rme Henriette de Pal s son domat du con-
 seil, d'Espe-25, 25. se) de régence, 3

VILLEROY, soutenu le calomnieux (Nicolas de Neuville) ministre d'état, 70. 143. 144 258. 303. 304. 368. est chargé d'engager Sully à changer de religion, 17. 18. & à appaiser les querelles des grands, 56 & *suiv.* Son opposition à Sully sur les brigues des Protestans, 70. & *suiv.* Lettres réciproques de lui à l'occasion de l'assemblée des Calvinistes à Gergeau, 73. & *suiv.* Maladie qu'il a à Fontaine-bleau, 79 Part qu'il a dans l'affaire de la trêve entre l'Espagne & les Provinces-Unies, 123. & *suiv.* Il favorise la politique espagnole contre les desseins de Henri IV. 170 & *suiv.* qui se défie de lui & lui cache les avis qu'il reçoit sur les complots formés contre sa personne, 180. Ses contestations avec Sully, 221 222. Ses bonnes & mauvaises qualités, 228. N. 23. réprimandé par le roi pour avoir

teur anonyme de Sully, 241. Lettres circulaires qu'il écrit après l'évasion du prince de Condé, 270. 271. Services qu'il rend aux princes d'Epinoüy auprès des Etats généraux, 292. Il prévient sa majesté contre Sully sur l'armement de Clèves, 346.

VILLES de sûreté accordées aux Calvinistes, 74.

VINTI, Italien 165.

VITRI (Louis de) 220 408. 409. Services qu'il rend à l'état lors de la mort de Henri le grand, 415.

W.

WIRTEMBERG (Ulric, duc de) rétabli dans son duché, 326.

Y

YVETEAU X. (des) est fait avoué général à Rouen, 233.

DES MATIERES. 483

Z.

Particularités sur ce
riche parisien & sur
ses enfans 234. N.

24. & p 307 338

ZAMET (le jeune)
donne avis à Henri
IV des complots en
Espagne contre la per-
sonne, 166ZANATA (le car-
dinal) envoyé par l'Es-
pagne féliciter le grand
duc de Toscane, 301

ZAMET (Sébas-
tien) vient confé-
rer avec Sully au sujet
de mademoiselle des
Eilarts, 44. Il avertit
Henri IV des com-
plots faits contre la
personne dans la mai-
son de la reine, 166
& sur Différentes des
tes à lui acquittées 231,

Fin de la Table du septième Volume.

de France & aux fermiers des gabelles J'adressai l'édit du rachat des greffes à M. de Verdun, premier président de ce parlement, pour le faire enregistrer, ce qui fut fait purement & simplement. Il m'écrivait en même tems, qu'on avoit procédé au remboursement des greffiers civil, criminel & des requêtes; & il m'assuroit de l'exacte soumission de cette cour aux volontés du roi, avec quelques remerciemens personnels, il joignoit celui de lui avoir envoyé pour commissaire, Colange, homme doux & plein d'égards.

Je supprime autant que je puis des détails qui ne peuvent qu'être ennuyeux; c'est ce qui fait que je ne parlerai point des lettres que j'écrivis au procureur général de Dauphiné, au sieur Marion & aux trésoriers de Bourgogne, soit sur les rachats de domaine, soit en interprétation des réglemens dont il vient d'être parlé, enfin sur toutes sortes de sujets (34)

(34) On peut consulter là-dessus dans les lettres de Sully de toute cette année les anciens mémoires 1608. Tom. 3